
U d'/of OTTAWA
39003002163458

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES



TOME SIXIÈME



LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

1878



ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVIe, XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES



LE COMTE ORY (1)

Le comte Ory disait, pour s'égayer,
Qu'il voulait prendre le couvent de Farmoutier,
Pour plaire aux nonnes et pour les désennuyer.

(1) La romance du comte Ory est d'origine picarde. Elle date du quatorzième siècle. On n'a conservé que des fragments de la romance primitive. C'est à Laplace qu'on doit les compléments qui ont été faits. La tradition des faits du comte Ory s'est longtemps conservée dans les villages de Picardie.

Ce comte Ory, châtelain redouté,
Après la chasse n'aimait rien que la gaieté,
Que la bombance, les combats et la beauté.

« Holà! mon page, venez me conseiller.
L'amour me berce, et je ne puis sommeiller.
Comment m'y prendre pour dans ce couvent entrer?

— Sire, il faut prendre quatorze chevaliers
Et tous en nonnes il vous les faut habiller,
Puis, à nuit close, à la porte aller heurter. »

Ory va prendre quatorze chevaliers;
Et tous, en nonnes, Ory les fait habiller :
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter.

« Holà! qui frappe? qui mène un si grand bruit?
— Ce sont des nonnes, et qui ne vont que de nuit,
Qui sont en crainte de ce maudit comte Ory. »

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis...
« Soyez, mesdames, bienvenues en ce logis...
Mais comment faire? où trouver quatorze lits? »

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères, offre la moitié du sien...
Soit, dit l'abbesse, sœur Colette aura le mien. »

La sœur Colette, c'était le comte Ory,
Qui, pour l'abbesse d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraîche, dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pieds d'enfants,
La dame abbesse ne comptait pas vingt-cinq ans.

Au lit ensemble tous les deux bien pressés...
« Ah! dit l'abbesse, ciel! comme vous m'embrassez!
— Vrai Dieu! madame, peut-on vous aimer assez?

— Ah ! sœur Colette, qu'avez bien le cœur bon !...
Mais, sœur Colette, qu'avez bien rude menton !
— Parbleu ! madame, ainsi mes compagnes l'ont.

— Toutes mes nonnes, venez me secourir !
Croix et bannière, l'eau bénite allez quérir ;
Car je suis prise par ce maudit comte Ory.

—Ah ! dame abbesse, vous avez beau crier ;
Laissez en place croix, bannière et bénitier,
Car chaque nonne est avec son chevalier. »

La pauvre abbesse, après un plus grand cri,
Sans voir de nonnes, n'espérant plus de merci,
Prit patience avec sœur Colette aussi.

Neuf mois ensuite, vers la fin de janvier,
L'histoire ajoute, comme un fait singulier,
Que chaque nonne fit un petit chevalier.

COUPLET

Le con est fort bonne personne ;
Je ne dis pas qu'on l'abandonne :
Eh ! non, non, non !
Foutons en con.
Mais le cul n'est-il pas bonhomme ?
Eh quoi ! ne le fout-on qu'à Rome ?
Foutons en cul, foutons en con !
Un peu de bougrerie
Est dans la vie
Quelquefois de saison.

COLLÉ.

MON CURÉ

Air : *Un chanoine de l'Auxerrois*

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présents,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera;
Le diable aura ce qu'il pourra,
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne?
Non, mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh! zon, zon, etc.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfants;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire, en buvant
Chez la mère Simone;
Ou j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh! zon, zon, etc.

Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier
De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard,
Faut-il baptiser un bâtard,
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient;
Suzon et le ciel en riraient.
Eh! zon, zon, etc.

Monseigneur, un peu mécréant,
A maint sermon répond : néant!
Mais que Dieu lui pardonne.
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône.
Or, la grâce ne peut faillir :
Puisqu'il sème, il doit recueillir.
Eh! zon, zon, etc.

Je préside à tous les banquets;
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Notre évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot :
Mais pour qu'un jour, mignonne,
J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis.
Eh! zon, zon, etc.

BÉRANGER.

IMPROMPTU

FAIT DEVANT UN RIGORISTE QUI PARLAIT DE VERTU AVEC UN PEU DE PÉDANTERIE

Le Dieu des Dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,
Que ces conseils devaient être adressés.
Ecoutez bien, gens à morale austère :
Sans nos avis la beauté songe à plaire,
Et la vertu n'y songe pas assez.

VOLTAIRE.

SUR CHARLES XII

LORSQU'IL ÉTAIT PRISONNIER A BENDER

Le Don Quichotte couronné,
L'honneur de la chevalerie,
Est justement emprisonné.
Puisse-t-il l'être pour la vie !
A tous pourfendeurs de géants,
Dieu donne même destinée !...
Ne tient-il qu'à tuer les gens
Pour avoir los et renommée ?

(*Anthologie française*, 1816.)

LE FAIT ET LE DROIT

Le fait, le droit, qui sur le formulaire
Depuis longtemps partagent les esprits,

Faisaient grand bruit, et l'on traitait l'affaire
Avec chaleur, lorsque l'on fut surpris
De voir Ninon terminer la querelle,
Et sur-le-champ trouver ce tour adroit :
« Tant qu'il est droit, il n'est pas fait, dit-elle,
Quand il est fait, il cesse d'être droit.

GRÉCOURT OU PIRON.

LE FERMIER INSOLENT

Le gros George était fermier
D'une dame d'importance ;
Mais George était familier
Jusques à l'impertinence.
Un jour qu'elle dormait
A l'ombre d'un platane,
Au fond de son corset
Il mit une main profane.
« Ah ! dit-elle, j'aime à voir
A quel point va ton audace ;
Mon mari va le savoir
Et je prétends qu'il te chasse,
Puisque Dieu déporta
Le grand père des hommes
Pour avoir pris cela,
Comme toi, pour des pommes. »
George sait qu'un compliment
Peut beaucoup sur une femme ;
Il obtint facilement
Sa grâce, en disant : « Madame,
Calmez votre fureur ;
Car si vous perdiez George,

Vous auriez donc le cœur
Aussi dur que la gorge ! »

DE Piis.

LA COURTISANE AMOUREUSE

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe et se miroit dans l'eau.
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent ; Boccace en rapporte un
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, et tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? Deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.

Elle étoit fière, et bizarre surtout :
On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce.
Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse,
C'étoit trop peu ; les simples Monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du Conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient ;
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut : et pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille ;
Elle, Constance. Et, bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses désirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde ;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux :
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux : (1)

(1) On nommait ainsi les repas et les fêtes qu'un amant donnait à sa maîtresse.

Sa beauté même y perdit quelque chose;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
Des jeunes gens; il eut aussi des femmes :
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement; car peu d'entre ces dames
Etoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord, Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?
Ce fut Camille. « Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis? »
Il la fit seoir. Et puis, s'étant remis :
« Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée ?
— L'Amour » dit-elle. A ce seul mot sans plus,
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice,

Qu'il ne connût ses gens à la façon.
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
« Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser, sans rougir ;
Car, du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus, dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse! Hélas! si le passé,
Dans votre esprit, pouvoit être effacé!
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez la;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore :
Elle est à vous! » Alors le jouvenceau :
« Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau;
Ce n'est mon fait; et, toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance. »
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
« J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?

Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment, ce que vous m'avez dit;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit:
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage!
D'où me vient-il? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage?
Ils sont éteints, ces dons si précieux!
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux;
Si je l'étois, je serois assez sage.
— Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant: il est tard, et voilà
Minuit qui sonne; il faut que je me couche. »

Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit, que d'un œil de pitié
Elle voyoit: mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut longtemps; puis dit: « Comment ferai-je?
Je ne me puis tout seul, déshabiller.
— Eh bien, monsieur, dit-elle, appellerai-je?
— Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit, au su de tous mes gens.
— Cela suffit, monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle:
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir:
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. » Le jeune homme y consent.
Elle s'approche; elle le déboutonne;

Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.
Quoi ! de sa main ? quoi ! Constancè elle-même ?
— Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement,
Qu'il la vouloit éprouver seulement ;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
« Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace ;
Où me coucher ?

CAMILLE

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE

Quoi ! sur ce siége ?

CAMILLE

Eh bien, non ; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grâce ?

CAMILLE

Je ne saurois ; il fait froid ; je suis nu :
Délacez-vous ! » Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, et coupe ses habits.
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustements de princesse et de reine :
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé, périt en un moment ;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?
Je crois que non ; j'en suis sûr ; et partant,
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit : « C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés :
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds ! »
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle ; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois, l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui, qui s'étoit jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise ;
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté !... Je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entière.
On ne pouvoit reprocher seulement,
Que la pâleur, à cet objet charmant ;
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,
Pose ses pieds, et sans cérémonie
Il s'accommode et se fait un coussin ;

Puis, feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs, cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle :
« Je suis content, dit-il, de votre amour.
Venez, venez, Constance ; c'est mon tour. »
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle :
« M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal.
Je vous voulois donner lieu de me plaire ;
Or bien, je sais le fond de votre cœur.
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour ; et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie.
Elle le peut ; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux ; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire,
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là ;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux et galant tout ensemble. »
L'histoire dit que le drôle ajouta :
« Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître. »
A tout cela, Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire ; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.

Quand au surplus, ce sont de tels mystères,
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans son académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes, je sais, qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que, possible, on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai ? je faux : Constance en étoit-elle
Aux éléments ? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris et donné de plaisirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

La Fontaine.

LE DIVORCE

Le jeune Arthur, qui n'est d'humeur jalouse,
Cocufié par Alban, son ami,
Veuf, du vivant de sa galante épouse,
Pendant un mois n'avait que mieux dormi.
Voilà qu'un soir, tant l'amour a de force,

Revient la belle. Arthur, craignant l'amorce,
Gaîment lui dit : Nous avons trop vécu
En froids époux ; si tu m'aimes, divorce,
Épouse Alban, nous le ferons cocu.

Ant. L. Lebrun.

L'ANDOUILLE CUITE

Le jour de Pâques, grand matin,
Trouvant Margot entre deux draps,
Certain galant, jeune et blondin,
Voulut lui faire faire gras.
Il sort belle andouille aussitôt :
— Faisons cuire ceci, dit-il ;
Et le met dans le petit pot
Qu'elle avait dessous le nombril.
Au feu violent qui s'allume,
Comme le suc coule à grand flot :
« Tiens, c'est déjà fait ! dit Margot,
Ton andouille est cuite, elle écume.

(*Rec. de poésies de M. B**** p. 113.)

PAILLARDISE N'EST PAS PÉCHÉ

Le jour de sa profession,
Parmi mainte autre gaillardise,
Sœur Claire, en sa confession,
Glissa le mot de paillardise.
Le moine, avec papelardise,
Et voulant son cas dépêcher,
Dit : Passons, ce n'est pas pécher ;

C'est user de son patrimoine;
Et mon prieur a beau prêcher,
Autant fit avant d'être moine.

(Légende joyeuse. III, 44.*)*

LE GATEAU DES ROIS

Le jour des Rois, certain homme et sa femme
Ne rencontrèrent point de fève en leur gâteau!
Nous ne ferons donc point, mon mari, dit la dame,
De royauté? Cela serait fort beau!
— Hé bien, dit le mari, faisons une autre chose :
Qui parlera le premier de nous deux
Sera le roi. — Bien donc, dit-elle, je le veux.
Après une assez longue pause,
Ils furent se coucher, observant bien leur loi.
La femme, en se couchant, fit une pétarade.
Fi, la vilaine, fi! dit-il, fi la maussade!
Elle de crier : le Roi boit!

(Extrait de la *Description de six espèces de pets.)*

L'EXPÉRIENCE FAIT LA SCIENCE

Le jour qu'André fut marié,
Et qu'il eut toute nuit fait rage,
Sa femme, un matin m'a prié
Du reste de son pucelage.
Je la foutis de grand courage,
Cent fois savourant ses beaux yeux.
Puis, me dit d'un ris gracieux :

« Ami, ce que je viens de faire
N'est que pour savoir quel vaut mieux,
Le mariage ou l'adultère.

(*Cabinet satyrique.*)

LA JEUNE MARIÉE
FAISANT LA MOITIÉ DE L'OUVRAGE

Le lendemain des noces, on vint voir
Si l'épousée était point la nuit morte,
Et si l'époux avait fait son devoir,
Qui dit que oui, et de ce, s'en rapporte
A son épouse, en priant qu'elle en porte
Vrai témoignage, et si, par amitié,
Ne l'avait fait six fois de bonne sorte.
— Oui, bien, dit-elle, mais j'en fis la moitié.

CL. MAROT.

LES DEVOIRS DU MARIAGE

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage,
A d'austères devoirs le rang de femme engage :
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétens,
Pour être libertine et prendre du bon tems.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance,
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité.
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, en son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,

Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect, où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard, il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui,
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.

(Molière, *Ecole des Femmes*, acte III, scène 2.)

LES DEUX PROCÈS (1)

Le marquis de Vercourt, brave homme, bon soldat,
Entendoit bien la chasse, et fort peu les affaires ;
Aimoit joie et festin, vivoit avec éclat.
Bien connu de tous les notaires,
Car il passoit souvent contrat ;
Non pas pour placer quelque somme,
Cas indigne d'un gentilhomme,
C'étoit sur l'intérêt un prince assurément.
Si jamais il connut l'usure,
Ce fût toujours passivement ;
Empruntoit volontiers, payoit bien rarement ;
Souffroit des créanciers l'ordinaire murmure,
Et les traitoit civilement.
Chez lui, saisir les biens n'étoit pas une injure,
Enfin il vivoit noblement.

(1) Ce conte est une histoire véritable, arrivée au marquis de Langeais.

Ce brave homme avoit une épouse,
D'humeur querelleuse et jalouse ;
Sa dot avoit rempli les coffres de l'époux :
Mais à tel dépensier l'argent ne dure guère,
Tant qu'il dura, l'hymen fut doux ;
Grand feu, grand bruit, et grande chère.
Quand l'argent fut fini, commença le chagrin ;
A la maison fréquente noise.
Monsieur aimoit une bourgeoise :
Madame, par vengeance, aimoit certain blondin ;
Mais le blondin, par sa faiblesse,
Ne la vengeant qu'avec tiédeur,
Elle eût recours à la tendresse
D'un brun, plus habile vengeur.
Le marquis étoit débonnaire ;
Être jaloux n'étoit pas son défaut,
Pourvu qu'il fut chez sa Cataut,
Ce qu'on faisoit chez lui ne le tourmentoit guère.
A telle femme, un tel mari,
Si favorable au favori,
Devoit être un homme adorable ;
Cependant sa mauvaise humeur
N'en devint pas plus sociable.
Elle quitte le bon seigneur ;
Elle se pourvoit en justice,
Demande séparation ;
Et fonde sa prétention,
Devinez un peu sur quel vice...
Elle prétend que son époux,
Par une bonté nécessaire,
De deux amants n'est point jaloux,
Parce qu'ils font chez lui ce qu'il n'y sauroit faire.
Pose en fait que le sacrement
Entr'eux n'a point fait d'alliance,
Et, pour le dire nettement,
Elle l'accuse d'impuissance.
Le mari souffre et ne dit mot,

Fort chagrin pourtant dans son âme ;
S'il avoit pu garder la dot,
Il auroit bien rendu la femme ;
Mais le dur billet du sergent
Demandoit la femme et l'argent.
Tandis que sa pauvre cervelle
Se donne en vain le soubresaut,
Voici la pucelle Cataut,
Qui lui fait affaire nouvelle.
Elle avoit naturellement
Taille menue et dégagée ;
Elle accuse son cher amant
De l'avoir tout à fait changée.
Bref, elle soutient que son flanc
Porte un fruit venu de son sang.
Elle étoit de bonne famille,
De deux gros conseillers parente d'assez près,
Bons dommages, bons intérêts
Seront assurément adjugez à la fille.
Vous croyez qu'un pareil malheur
Doit de notre marquis redoubler la tristesse ;
Au contraire, il en rit sans cesse,
Et croit être sûr du succès,
De l'un et de l'autre procès.
Ne pensez pas qu'il sollicite ;
Il boit, il mange, il chante de bon cœur,
Et l'on ne voit point à sa suite
D'avocat ni de procureur.
— Mais quelle conduite est la vôtre !
Lui remontre un ami : Devenez plus soigneux,
Songez à vos procès. — Non, non, je suis heureux ;
Je n'en saurois, dit-il, perdre un sans gagner l'autre.
Il faut convenir de ce point,
Si Cataut a raison, ma femme ne l'a point.
Cataut apparemment gagnera son affaire ;
Les voisins sont témoins, la preuve est assez claire.
Je la voyois souvent et je la payois bien ;

Elle devoit pourtant se taire
Pour son honneur ; mais pour le mien
Elle ne pouvoit pas mieux faire.
Ma femme perdra donc, ou pour le moins la dot
Me demeurera pour mon lot.
Si pourtant sa haute impudence
Me faisoit condamner sur le fait d'impuissance,
Serviteur à Cataut ; des quinze mille francs
Que cette gueuse me demande,
Je ne donnerois pas six blancs.
Et même il lui faudra me payer quelque amende.
Fondé sur ce raisonnement,
Qu'il soutient partout immanquable,
Sans vouloir se défendre, il attend doucement,
Au moins sur l'un des chefs, justice favorable.
Mais ce raisonneur malheureux,
Railleur des deux procès, les perdit tous les deux.
Cataut le fait déclarer père
De ce qu'elle appelle son fruit ;
Et dès lors contre l'adultère
Arrêt et tout ce qui s'ensuit.
D'autre part, par défaut, convaincu d'impuissance,
Séparé de sa femme, il faut rendre son bien.
Tout cela choque l'apparence ;
Peut-être n'en croyez-vous rien ?
On m'a pourtant montré l'une et l'autre sentence.
Mais, sans disputer sur des faits :
Une épouse fâcheuse a-t-elle des attraits ?
Fallait-il du marquis condamner la faiblesse ?
Et ne peut-on, sans perdre son procès,
Près de sa femme être Langeais,
Et Saucourt près de sa maîtresse ?

VERGIER.

ÉPIGRAMME

Le médecin d'un écolier malade,
Recommanda qu'on gardât de son eau.
On en serra, mais la garde maussade
L'ayant fait choir, à son propre tonneau
Vite en retire, et remplit le vaisseau.
Le docteur vient et dit : « Ce sont eaux claires
De femme grosse; on ne m'y trompe guères.
La garde rit; le docteur se défend.
Lors l'écolier : « Je l'ai bien dit aux pères,
Qu'ils me feraient tôt ou tard un enfant.

PIRON.

ÉPIGRAMME

Le médecin que l'on m'indique
Sait le latin, le grec, l'hébreu,
Les belles-lettres, la physique,
La chimie et la botanique.
Chacun accorde cet aveu.
Il aurait aussi ma pratique,
Mais je veux vivre encore un peu.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

L'EXCÈS DE LA DOULEUR

Le même jour que sa femme mourut,
Paul de si près talonnait sa servante,
Qu'au premier cri jeté par l'incocente,
Un peu trop tard dame Alix accourut.

— L'ai-je bien vu ! Quoi ! le démon vous tente
Dès aujourd'hui ! Quel effroyable trait !
Ah ! mon neveu, j'en frémis ! — Ah ! ma tante,
Dans la douleur sait-on ce que l'on fait?

Pons.

LE MÉTIER EXTRAORDINAIRE

Le métier d'amour, en effet,
Est une assez bizarre affaire :
Ce métier-là, plus on l'a fait,
Et moins on est propre à le faire.

De Cailly (d'Aceilly).

DISTIQUE

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir,
Doit se tenir tout seul et casser son miroir.

(Voir les *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des foux*, par du Tilliot.

ÉPIGRAMME

Le mot royalement jadis était louange;
Tout ce qu'on faisait bien était fait comme un roi.
On disait comme un Dieu, comme un roi, comme un ange ;
Mais aujourd'hui ce mot est d'un tout autre aloi.
Juger royalement, c'est dire n'y voir goutte,

Et n'écouter jamais qu'un gueux de chancelier :
Payer royalement, c'est faire banqueroute,
Vivre royalement, c'est être putassier (1).

QUESTION THÉOLOGIQUE

Le pénitent d'un casuiste habile
Courait chez lui pour faire l'examen
De ses péchés. Le diable, en son chemin,
Lui fit trouver brune accorte et docile,
Riche d'appas, femme d'un sien voisin.
Il fut tenté, quoique vieux et débile.
Il essaya, tâta, le tout en vain.
A son projet, il renonce à la fin,
Court à confesse, et, contant son chagrin
Au casuiste : « Hélas ! dit-il, mon père,
Manquer sa belle, est-ce faire adultère ? »

GUDIN.

LE SCAPULAIRE

Le pénitent d'un disciple d'Élie
Lui racontoit qu'en un lieu débauché,
Il avoit pris de fille assez jolie
Le fruit cuisant de l'amoureux péché.

(1) On sait que la comtesse Du Barry, *aux pieds de laquelle*, suivant l'énergique expression de M. de Salaberry (*Biographie Universelle*, III, 432), *Louis XV vivait dans le dernier degré d'abjection*, avait fait ses débuts, sous le nom de Mlle L'Ange, dans un lieu de prostitution tenu par la fameuse Gourdan. — R. (*Mém. de Bachaumont*, 3 juin 1771.)

Le carme dit : « Je n'en suis trop fâché ;
Aux indévots sied bien un tel salaire.
Jà ne seriez de venin entiché,
Si, comme nous, portiez le scapulaire. »

J.-B. Rousseau.

LE PÈRE ADAM

Le père Adam, auparavant sa faute,
Dans son jardin, ronflait comme un luron .
En sommeillant, Dieu lui prit une côte,
Souffla dessus, et fit le premier con.
Qu'on me verse à boire (*ter*)
A boire du bon vin.

Ce qui tenta notre première mère,
Ce ne fut pas ni l'arbre, ni le fruit.
Car le serpent n'aurait pas pu lui plaire,
S'il n'eut paru sous la forme d'un vit.
Vite, vite à boire, etc.

En ce temps-là, femmes avaient l'usage
De ne porter chemise, ni jupon,
Cela faisait, qu'à toute heure, à tout âge,
On pouvait voir la forme de leur con.
Qu'on me verse à boire, etc.

Lorsque Noé, à repeupler la terre,
Avec sa femme travaillait jour et nuit .
La fable dit que c'est à coups de pierre,
Moi, je soutiens que c'est à coups de vit.
Vite, vité à boire, etc.

Pourquoi David prit-il une pucelle,
Dans ses vieux jours, aussi froid qu'un glaçon ?

C'est qu'il avait, en couchant auprès d'elle,
Le doux plaisir de patiner son con.
Qu'on me verse à boire, etc.

Les noirs bigots, autour du monastère,
Avec dédain déchirent ma chanson :
Aucun de nous ne serait sur la terre,
Si notre mère n'eût pas prêté son con.
Qu'on me verse à boire, etc.

(Chansonnier du bordel.)

LE CŒUR DE L'HOMME

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Le petit Dieu dont tout le monde glose,
Qui se démène et le jour et la nuit,
Dans notre enfance est un bouton de rose,
C'est une fleur qui promet un beau fruit.
C'est un oiseau, vierge de tout plumage,
Et qui l'attend pour voler au grand jour.
C'est le hochet qu'on balance au jeune âge,
C'est un sifflet qui pipera l'amour.

Mais à seize ans, sortant de sa coquille,
Le petit ver est un beau papillon ;
Il se remue, il s'agite, il frétille :
C'est une anguille ou bien un carpillon.
C'est un arbuste où circule la sève,
Et que l'amour aura bientôt greffé ;
C'est un piston qui s'abaisse et s'élève,
Un rodomont, un polisson fieffé.

Puis à vingt ans, plein de feu, plein d'audace,
C'est un tison, c'est un charbon ardent,

C'est un torrent qui bondit, qui menace,
C'est l'Océan qui roule en mugissant.
C'est l'étalon flairant une cavale;
C'est un lion qui veut tout dévorer ;
C'est un grand ogre, un affreux cannibale;
C'est un bourreau qui va tout éventrer.

Mais à trente ans, c'est un limier de race,
C'est un chasseur adroit et plein d'aplomb,
Qui sait traquer et poursuivre une chasse,
Sans gaspiller sa poudre ni son plomb.
C'est l'oiseleur qui connaît tous les piéges
Que l'amour tend sous plus d'un cotillon;
C'est un Vauban qui sait mener les siéges
Et battre en brèche et lune et bastion.

A quarante ans, cette fougue se passe,
Grâce au ressort que l'on fit trop jouer:
Un peu plus tard c'est un cheval de race,
Qu'il faut nourrir, soigner et ménager.
C'est le poteau qui marque la limite
D'un beau passé vers un triste avenir;
C'est un banquier, près de faire faillite,
Qu'un vieux crédit vient encor soutenir.

A cinquante ans, c'est un fruit mûr d'automne,
Qu'un faible vent ébranle et fait tomber;
C'est un enfant des bords de la Garonne,
Qui promet plus qu'il ne pourra donner.
C'est un roseau courbé par un orage,
C'est un épi qu'un oiseau fait pencher;
D'un beau passé c'est un pâle mirage ;
C'est le soleil qui part pour se coucher.

A soixante ans, c'est un léger atôme,
Que notre œil nu ne saurait découvrir.
Dix ans plus tard, c'est un sylphe, un fantôme,

Un son perdu qu'on cherche à ressaisir.
A quatre-vingt, c'est un sillon que trace
Un roitelet qui se perd dans les cieux.
Puis à cent ans, c'est une âme qui passe,
Pour reposer dans le giron des dieux.

CH. BOVIE.

POUR Mlle TORNFLICHT,

EN CRIEUSE DE MARMOTTE

Le petit Dieu qui fait le bonheur de la vie,
Dans votre cœur mal conseillé,
Est une Marmotte endormie :
Mais dans vos yeux, belle Sylvie,
C'est un Marmot bien éveillé.

PIRON.

CONTRE-VÉRITÉS

Le petit père André, prédicateur bouffon,
Prêchant la charité, disait dans son sermon :
« Oui, sans cette vertu divine
On ne saurait jamais aller en paradis.
De l'apôtre c'est la doctrine.
Ecoutez bien ce que je dis,
Et portez dans vos cœurs ces vérités écrites :
Quand vous auriez des jésuites,
De ces pères si bons l'extrême humilité,
Ou des capucins la science,
Des carmes la sobriété,
Des cordeliers la continence.

Si vous n'avez la charité,
Tout cela n'est rien, et sans elle,
Vous n'aurez point de part à la gloire éternelle.

Moreau de Brasey, *Mém. pol.*, III, 189.

LA NOUVELLE MARIÉE

L'épousé, la première nuit,
Rassurait sa femme farouche :
Mordez-moi, dit-il, s'il vous cuit,
Voilà mon doigt en votre bouche.
Elle y consent, il s'escarmouche :
— Or çà, dit-il, tendre rosée,
Vous ai-je fait du mal ainsi ?
— A donc, répondit l'épousée,
Je ne vous ai pas mords aussi.

Marot.

LA RENCONTRE

Le premier du mois de janvier,
Je rencontris un savetier,
Entre sa boutique et la nôtre.
Il me dit fort éloquemment :
Commère, bon jour et bon an,
Accompagné de plusieurs autres.

Moi qui sais tout le compliment
Du jour de l'an, tout couramment,
Comme je sais mes patenôtres,
J' réponds, sans chercher un moment :
Compère, et moi pareillement,
Accompagné de plusieurs autres.

Comment, m' dit-il, va le voisin,
Et la cousine et le cousin ?
Comment se portent tous les vôtres ?
Comment l'enfant se porte-t'y ?
Comment se porte le mari,
Accompagné de plusieurs autres ?

Commère, entrez, entrez chez nous ;
J'ons d'excellent vin à six sols :
Le vôtre ne vaut pas le nôtre.
Je n' me fis pas prier beaucoup ;
J'entris, nous y bûmes t'un coup,
Accompagné de plusieurs autres.

Quand il eut bien lavé son cœur,
Le voilà qui, comme un seigneur,
Le long de la table se vautre,
Et m' fait poliment la cour,
En poussant un hoquet d'amour,
Accompagné de plusieurs autres.

Il devient trop entreprenant,
Je le repousse rudement ;
Sus vot' respect, j' l'envois aux piautres.
Il met la main dans mon corset,
Je le régale d'un soufflet,
Accompagné de plusieurs autres.

Il m'embrassa, je me fâchis ;
Il redoubla, j' m'appaisis ;
Il savoit bien, le bon apôtre,
Qu'un premier baiser nous déplaît ;
Mais qu'on pardonne quand il est
Accompagné de plusieurs autres.

FLEURI.

LA CRÉATION

Le premier jour Dieu créa la santé,
Il savait que sans elle aucun bien n'est goûté ;
Le second, pour les maux il fit la patience ;
Le matin du troisième, il créa l'équité,
Et tout l'après-midi fut pour la bienfaisance.
Le quatrième jour, il créa la gaîté,
Et pour la propager il inventa la danse ;
Au matin du cinquième, il fit la volupté ;
Le lendemain au soir, il fit la tempérance.
Enfin, le dernier jour, il forma la beauté ;
Mais la vérole a reçu la naissance,
Et tout l'ouvrage fut gâté.

Attrib. au chevalier Desaubonne
(*Anecdotes secrètes du 18me siècle*, II. p. 248.)

TRIOLET

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai,
Le premier jour du mois de mai !
Je vous vis et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

1765. Ranchin.

L'AMOUR EN VINGT COUPLETS

Air : *Hirondelle gentille.*

Le printemps vient de naitre ,
Je sens par tout mon être
Un feu nouveau ;
Chaque femme qui passe
Me trouble, et tout s'efface
De mon cerveau.

Oh ! veux-tu, jeune fille
Dont la paupière brille
En éventail,
Permettre que je touche,
De mes lèvres ta bouche
Au doux corail ?

Dans ta chambre, seulette,
Nulle oreille indiscrète
N'écoutera
Les mots remplis d'ivresse
Qu'à ma jeune maitresse
Mon cœur dira.

Sur ton lit, ma charmante,
Su seras mon amante
Pour plus d'un jour.
Oh ! viens, ma fiancée,
Sur mon âme oppressée
Parler d'amour.

La chambre est parfumée
Et la porte fermée ;
En liberté,
Sous les leçons du maitre,
Enfin, tu vas connaitre
La volupté.

Mais tu rougis, vilaine !
Permets que je t'apprenne
Ce que l'on fait.
Assieds-toi sur ma cuisse,
Commençons l'exercice...
Bien !... c'est parfait !

Je veux, ma blanche étoile,
D'abord ôter ce voile
Qui peut gêner ;
Sur ta chair transparente,
Laisse ma main brûlante
S'abandonner.

Quelle gorge divine !
Quelle peau douce et fine !
Quelle fraîcheur !
Chaque bouton de rose
Semble naître et repose
Sur sa rondeur.

Dieux ! qu'elle est ferme et blanche !
Et quelle aimable hanche
Au doux satin !
Permets que je caresse
Ce ventre et cette fesse
Avec ma main.

Sous ce globe d'albâtre,
Oh ! je sens ton cœur battre !
Est-il vaincu ?
Laisse-moi voir encore
Ce beau sein que j'adore,
Et ton beau cul !...

Dieux ! la charmante motte !
Mon bouton de culotte

Vient de partir...
Ce joli poil qui frise
Fait lever ma chemise
Par le désir.

Ah ! divine ouverture!
Ravissante nature !
Qu'il est petit !
Mon doigt pénètre à peine...
On dirait que ça gène
Ton doux réduit...

Sur ces lèvres de rose,
Ah ! permets que je pose
Le petit bout
De ma langue amoureuse,
Qui serait bien heureuse
Dans ton joujou.

Permets que je branlotte
Le bouton de ta motte
Légèrement.
Cette chaleur astique
La liqueur spermatique
De ton amant.

Mais... tu te pâmes d'aise!...
Oh ! viens que je te baise,
Ange divin !
Donne-moi ta languette,
Et porte à ma braguette
Ta blanche main...

Lève un peu plus la cuisse...
Ah ! qu'elle est blanche et lisse !
C'est du velours !
Dans ton petit trou rose,

Je veux mettre la chose
    De nos amours.

Ah !... ah !... ah !... quelle ivresse !
Ma gentille maîtresse,
    Serre-moi bien...
Comme il faut que ça rentre,
Avance un peu ton ventre
    Contre le mien.

Oh ! que c'est bon... mon ange !...
Ça me brûle et démange
    Je ne sais où...
On n'est pas... plus... étroite...
Et... malgré ça... j'emboîte
    Ton... cher... bijou !...

Tu tournes la prunelle...
Tu vas jouir... ma... belle...
    Ça... vient... crois... moi...
Tu vas... per...dre... la... vie...
At...tends-moi... je... t'en... prie...
    Tiens... tout pour toi !...

Mais j'en désire encore...
Viens ! viens ! toi que j'adore...
    Fais-moi jouir...
Car, hélas ! ô ma chère !
Sans amour sur la terre
    Mieux vaut mourir !

Marc Constantin.

BRANLE A DANSER

Air : *Du curé de Pomponne.*

Le propre jour de Saint-Simon,
De Saint-Simon Saint-Jude,
J'étais, comme feu Robinson,
En pleine solitude :
Ah! il m'en souviendra,
Larira,
De Saint-Simon Saint-Jude.

Il me survint un gros garçon,
Maître clerc d'une étude,
Qui, d'un air gai comme un pinson,
Dit : Baise-moi, Gertrude !
Ah! etc.

Il mit la main sous mon jupon,
Voyez la promptitude !
L'on ne peut trouver cela bon,
Quoiqu'on ne soit pas prude.
Ah ! etc.

Malgré sa force de Samson,
Malgré ma lassitude,
Je m'entortille de façon,
Que d'abord je l'élude.
Ah! etc.

Mais il avait de ce canton
Une telle habitude,
Que, laissant tout à l'abandon,
Je goûtai son prélude.
Ah ! etc.

Je vis après ce polisson
En si fière attitude,

Qu'il m'enflamme en me montrant son
    Degré de longitude.
    Ah ! etc.

Mais, en compliments c'est un Grec,
    Et j'en ai certitude,
Car il m'en fit bien six avec
    La même exactitude.
    Ah ! etc.

Depuis ce beau jour, étouffant...
    N'est-ce que plénitude ?
Oh ! non..., je porte un chien d'enfant.
    Ce paquet m'est bien rude !
    Ah ! etc.

Collé.

VAUDEVILLE

Air : *Eh ! bon, bon, que le vin est bon !*

Le punch et le vin que j'ai pris
Viennent d'échauffer mes esprits.
    Messieurs, point de chicane !
Turlututu, chapeau pointu,
Je vais vous faire un impromptu,
    Rempli de coq à l'âne.
Pourvu que je ramène au bout
Ce refrain d'un merveilleux goût :
        Eh ! zon ! zon ! zon !
      Que le vin est bon !
    Buvons à nos sultanes.

Tous nos savants sont convaincus
Que c'est le vin que dans Bacchus
    Adorait Erigone.

En lui versant de ce nectar,
On dit que ce dieu la prit par
Le faible qu'on lui donne.
Ce fut le vin qui la troussa.
Elle en but tant qu'elle glissa,
En chantant : Zon !
Que le vin est bon !
Au vin je m'abandonne !

Souvent ma raison se soumet
A l'Alcoran de Mahomet;
J'en crois quelques passages.
Je crois à son chapitre dix,
Qui nous promet un paradis
Pavé de pucelages ;
Mais je le trouve un sot enfant,
Ce prophète, quand il défend
De chanter : Zon !
Que le vin est bon !
Et d'en boire à tout âge.

Tenez, ceci vaut un sermon :
J'ai toujours aimé Salomon,
Salomon, dit le Sage.
Il buvait sec et baisait dru !
Que de prodiges l'on a cru
Sur son concubinage !
Sur sept cents femmes il roulait,
Et chantait, tant que l'on voulait :
Eh ! zon ! zon ! zou
Que le vin est bon !
Il faut en faire usage !

Il eut dans son palais royal
Un lit fait en fer à cheval
Qui cadrait à ses vues.
Ce lit, immense à tous égards,

Offrait à ses chastes regards
    Cent filles toutes nues.
Quand sur l'une il prenait son droit,
Les autres criaient : Le roi boit !
        Et chantaient : Zon !
      Trémoussez-vous donc !
    Portez le prince aux nues !

Rangée en file il mit un soir,
Sur un drap de taffetas noir,
    Cette blanche cohorte.
Commençant par un bout d'abord,
Il fait le tour, il entre, il sort,
    Il va de porte en porte.
Il ne fait aucun passe-droit.
Aussi criait-on : Le roi boit !
        Et chantait-on :
      Le roi Salomon
    N'y va pas de main-morte !

Le rabbin qui m'a dit ceci,
Y mit la note que voici ;
    Cette note est certaine.
C'est qu'il ne fit pas cent exploits,
Mais qu'il n'en fit qu'un cette fois
    Pour toute la centaine.
Aussi la dernière du bout,
Se pâmant, cria : Le roi fout !
        Et chanta : Bon !
      Le roi Salomon
    M'en a donné l'aubaine.

Collé.

LE CARME PRÉDICATEUR

Le révérend père Andouillard,
Carme distingué dans son ordre,
Clabaude, sans jamais démordre
De son ton caustique et braillard.
Tous les sermons de son carême
N'ont été qu'un long anathème
Fulminé sur ses auditeurs :
« Tremblez ! dit-il, fondez en larmes,
Ivrognes, paillards, imposteurs. »
Il croyait parler à des carmes.

(*Légende joyeuse*, II, 92.)

LA RELIQUE DE SAINT-JOSEPH

Le sacristain d'un couvent séraphique
Faisait trembler et le chœur et la nef,
Tant il criait : « Voyez cette relique,
C'est un cheveu, messieurs, de saint Joseph ! »
Lors un quidam, en s'approchant tout contre :
— Si je le vois, je veux être pendu.
— Belle raison ! dit l'autre, je le montre
Depuis vingt ans sans l'avoir jamais vu.

DE JOUY.

ÉPIGRAMME

Les aigrettes du cocuage
Peuvent se comparer aux dents ;
Quand elles poussent, quels tourments !

C'est un désespoir, une rage.
Mais le mal est bientôt passé,
Car sitôt qu'elles ont percé,
Sans qu'on y songe elles grandissent,
Et quand on sait les ménager,
Joyeusement elles nourrissent
Ceux qu'elles ont fait enrager.

(*Libertin de bonne compagnie*, p. 80.

DU COUVENT DES BLANCS MANTEAUX

Les Blancs-Manteaux, en leur couvent,
Ont fait rempart de longues selles,
Pour nuire à ceux qui vont souvent
Faire la cour aux demoiselles.
Quand maris gardent leurs femelles,
Ils ont droit, je m'en tais tout coi ;
Mais ces cagots sont jaloux d'elles :
Je saurois volontiers pourquoi ?

CL. MAROT.

LES CERFS EN RUT ET LES AMOUREUX

Les cerfs en rut pour les biches se battent,
Les amoureux pour les dames combattent,
Un même effet engendre leurs discords.
Les cerfs en rut d'amour brament et crient,
Les amoureux gémissent, pleurent, prient ;
Eux et les cerfs feraient de beaux accords !
Amants sont cerfs à deux pieds sous un corps,
Ceux-ci à quatre et pour venir aux têtes,

Il ne s'en faut que ramures et cors,
Que vous, amants, ne soyez aussi bêtes !

CL. MAROT.

LE COUCOU, OISEAU JAUNE

Les coucous sont gras,
Mais on n'en tue guère ;
Les coucous sont gras,
Mais on n'en tue pas.
La crainte qu'on a de manger son père,
Son cousin germain, son oncle ou son frère,
La crainte qu'on a fait qu'on n'en tue guère,
La crainte qu'on a fait qu'on n'en tue pas.

(Vieille chanson française.)

LES FAVEURS TARDIVES

Les dames librement me disent : *Je vous aime.*
Vous ne sauriez penser le déplaisir extrême
Qu'au fond de l'âme j'en ressens ;
On ne me disait pas de même
Lorsque je n'avais que trente ans.

DE CAILLY.

LES SEINS DÉCOUVERTS

Les dames qui, au temps passé,
Voulaient tant couvrir leur visage,
Cette coutume ont délaissé,

Pour, de leur sein nous faire hommage.
Si elles suivent cet usage,
Découvertes jusqu'à l'arçon,
Sus, sus, messieurs, prenons courage
Nous leur verrons bientôt le *con*.

(*Le Joujou des demoiselles*, 1757.)

ÉPIGRAMME

Les dévots prêchent nuit et jour
Contre les plaisirs de l'amour;
Mais ils ont beau dire, on s'en raille.
Si l'on punissait ce péché,
Il faudrait, dit un débauché,
Remplir le paradis de paille.

l'abbé Maucroix.

FINESSE DES FEMMES

Les femmes, à mon jugement,
Sont bien plus fines qu'on ne pense:
L'esprit leur plaît dans un amant;
Mais pour l'époux, on l'en dispense.

Masson de Morvilliers.

LES FLATTEURS

Les flatteurs, les premiers, bâtirent autrefois
Les dangereux palais des rois.

Ils en ont fait les murs avec tant d'industrie,
Qu'ils forment mille échos lorsque la fourberie
Y parle même à demi-voix,
Et que le son s'y perd quand la vérité crie.

De Belloy.

LE CAS DE CONSCIENCE

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement ;
Cela ne leur coûte guère :
Tout leur est nymphe ou bergère,
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisoit faute :
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie ;
C'étoit la nymphe Égérie ;
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour, mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : « Te voilà ; nomme ! »
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du roi.
De ce privilége insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi
Dans les contes que voici ;
Et s'il me plaisoit de dire,

Au lieu d'Anne, Sylvanire,
Et, pour messire Thomas,
Le grand druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende?
Non; mais, tout considéré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisque ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon.
Etant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu : la fillette étoit drue,
Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés;
Puis, dès auparavant, aimé de la bergère,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés :
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient,
Comme eût fait une jalousie.
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie;
Çà et là, c'est-à-dire, aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète,
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer;
L'amour, huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avoit bonne conscience;
Mais comment s'abstenir? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le désir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir?
La belle à celui-ci fit quelque résistance.
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,

Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature?
On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu;
Puis, force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées,
Amour en fût demeuré là :
Il comptoit pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas :
Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait; et, comme l'on peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence;
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
« Être dans ses regards à tel point sensuelle!

C'est, dit-il, un très-grand péché;
Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir touché. »
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée;
Je n'en parlerai point : seulement on saura
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire; et le drôle,
D'un petit coup sur l'épaule,
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : « Voilà
Mon fait! » joignant à cela
D'autres petites affaires.
C'étoit jour de calende, et nombre de confrères
Devoient dîner chez lui. « Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis, l'apportez incontinent :
Ma servante est un peu nouvelle. »
Anne court; et voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte :
Aucuns des vins sont approuvés;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie;
Puis, le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien ! Chacun, à sa chacune,
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet, la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela,
A madame Anne, le jour même,
L'appela cent fois sotte ; et, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
« Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs, sont-ce canailles ? »
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au prêtre outragé :
« Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir mangé. »

La Fontaine.

LES GUEUX

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux.

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :

J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, etc.

Au Parnasse, la misère
Longtemps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'amour qui rend visite
A la pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette

Assise entre deux soldats.
Les gueux, etc.

Béranger (en 1812).

LES DÉFAUTS MUTUELS

Les jeunes gens, pour l'ordinaire,
Racontent ce qu'ils font d'un air très-satisfait;
Les vieillards tout ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

F. Mayeur.

LA COUPE ENCHANTÉE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire.
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir:
Car, pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux.
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne,
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée.

Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens, dites-moi ! qu'est-ce que cocuage !
Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver, par bon raisonnement,
Que ce mal, dont la peur vous mine et vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume ?
Cela s'en va-t-il pas tout net ?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous apercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal :
Cocuage n'est point un mal.
— Oui, mais l'honneur est une étrange affaire !
— Qui vous soutient que non ? Ai-je dit le contraire ?
Eh bien, l'honneur ! l'honneur ! Je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le cocu qui rit pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,

Cocuage n'est point un mal.
Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable ;
On vous met le premier à table ;
C'est pour vous la place d'honneur ;
Pour vous, le morceau du seigneur ;
Heureux qui vous le sert ! La blondine chiorme (*troupe*),
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron ; dont je conclus en forme :
Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche ?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine :
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélène,
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude, au contraire : il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien..
Pour toutes ces raisons, je persiste en ma thèse :
Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long, la matière en est cause.
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il était un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que, de sa vie,
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe, si vous voulez, bergère, et cætera ;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.

Quoi qu'il en soit, Hymen n'ayant pu trouver grâce
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme
(Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits),
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur et son âme.
La fille crût, se fit : on pouvoit déjà voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule ; on n'est pas sitôt à la bavette,
Qu'on trotte, qu'on raisonne ; on devient grandelette,
Puis grande tout à fait, et puis le serviteur.
Le père, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent. Là, cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit ;
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot, que de sainteté.
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté :

« Mon Dieu, fi ! disoit-elle ; ah ! ma sœur, soyez sage :
Ne considérez point des traits qui périront ;
C'est terre que cela, les vers le mangeront. »
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout, y fit mettre la presse ;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier, sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, longtemps devant,
Cette fille légitimée.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla ;
Et, pour gendre, aussitôt le père l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire :
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire :
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfers des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant, qui sans lui se seroit morfondu.
Sans lui, le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame.

Quoique, pour la gagner, il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari, quand on aime sa femme ?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers, où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.
Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors ; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le Destin lié.
Les Zéphyrs étoient ses pages.
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventesfois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance

Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite :
Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas,
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.
Où sont-ils ces maris ? La race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire, en cet endroit, est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée (1) ;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit ;
Il passera pourtant ; j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres.
On ne vivoit pas comme on vit.
Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon, à ces ressorts, opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : « Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange ;
Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,

(1) La lance enchantée d'Argail, et l'hippogriffe qui mène Astolphe dans la lune, sont des inventions de l'Arioste.

Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais, vous, ne pas chercher ce qu'Amour a d'exquis!
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de votre république!
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez, tout au moins, si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidûment.
— Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Éraste nous visite ?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
— Votre ami, tant qu'il vous plaira!
Dit Nérie, honteuse et dépite :
Caliste a des appas, Éraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse, il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien. »

Ce discours porta coup et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne :
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?
Car d'amis !... Moquez-vous ; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux,
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,

Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire : « Il y fait bon ; l'heure du berger sonne ;
Êtes-vous sourd ?... » Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait ; du moins, qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent ;
Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose
Une chose
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la Métamorphose,
Ou des Miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien et le corsage,
Et la voix ; et Damon, sous ce feint personnage,
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte ; il devient l'Éraste le mieux fait,
Que la Nature ait jamais fait.
En cet état, il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent, et cachant son ennui :
« Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il ; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps. »
Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie :
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin, notre époux

Proposa de l'argent, et la somme fut telle,
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison;
Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point :
Un financier viendra, qui, sous votre moustache,
Enlèvera la belle ; et, dès le premier jour,
Il fera présent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut : un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
« Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose;

Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point?
L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
« Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là :
On la fit par tel art, que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout, saus répandre goutte. »
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvre au vase ; il ne se répand rien.
« C'est, dit-il, réconfort; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. » Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains, si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages !

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrâce.

Mais, à la fin, il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée;
Lui va soir et matin reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps, que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Etoit d'humeur à l'écouter :
« J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi! suis-je la seule? Hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable?
— Eh bien! reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler. »

Le mari, sans tarder, exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
« Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle? Il est quelquefois bon

D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen : Buvez dans cette tasse ;
Si votre femme, de sa grâce,
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement ;
Mais si du dieu nommé Vulcan
Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton. »
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte Cocuage
Règlent le pas et les emplois.
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage ;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire,

Ou plus ou moins subitement,
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment :
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait ;
Puis, le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : « Grand merci de la coupe !
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?
Je dors d'autant, grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? Par hasard, si le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois maladroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre :
Commandez-moi tout, hors ce point. »
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.

Damon dit : « Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été! Consolons-nous pourtant;
Nous avons des pareils; c'est un grand avantage. »
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant;
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.
Epoux, Renaud vous montre à vivre.

Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost :
Que sait-on ? nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

LA FONTAINE.

LES MOINES DU TEMS PASSÉ

Les moines sont de bons enfans,
L'un pour l'autre fort indulgens,
Ne fesant rien qui les ennuie,
Ayant leur cave bien garnie,
Toujours reposés et contens,
Visitant peu la sacristie ;
Mais quelquefois les jours de pluie
Priant Dieu pour tuer le tems.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

COUPLET

Les noms ne font rien à la chose ;
On citait quatre sœurs chez nous,
Angélique, *Constance*, *Rose*,
Aimée ; est-il des noms plus doux ?
Rose avait quarante printems,
Angélique faisait le diable,
Et *Constance* avait quatre amans.

OURRY.

A MADAME DE***,

EN LUI PRÊTANT LES ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT

Les Œuvres de maître Clément
Ne sont pas gibier à dévote.
Je vous les prête seulement,
Gardez bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le donne au diable Astarot :
D'autres sont fous de leur marote :
Moi, je le suis de mon Marot.

CHARLEVAL.

LES PETITES BLANCHISSEUSES

Les petites blanchisseuses
Que l'on voit, chaque lundi,
Aux pratiques paresseuses
Porter le linge à midi.

Bien qu'elles fassent paraître
Des semblants de chasteté.
Ne me font pas l'effet d'être
Des vases de pureté.

Leurs cheveux qui s'ébouriffent
Sollicitent l'attentat;
Ne craignez pas qu'elles griffent...
Une fille est un combat.

Elles ont des airs de sainte
Et des cris dans un coup d'œil,
Avec leur bonnet de linge (!)
Et leur robe de cerfeuil.

Sur la hanche qui supporte
Un panier exagéré,
Leur jambe se fait plus forte,
Leur pied se fait moins cambré.

Jusqu'au coude, mainte essence
Rougit leur pauvre bras nu,
Mais plus haut le blanc commence
Et dès lors ne finit plus.

Pour un faux-col qu'on oublie,
Elles se baissent... bientôt,
Sous la robe qui se plie,
La main se glisse — très-haut...

Et pour peu que, d'un air tendre,
On dirige un doigt savant,
On les voit se laisser prendre
Le derrière et le devant.

Dire que ces jolis diables
Ont, — lâchons un trait hardi! —
Quinze ou vingt courses semblables
A faire chaque lundi!

MONSELET.

MORALITÉ

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense,

D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Mme Deshoulières.

SERMENTS TROMPEURS

Les plus tendres serments, répétés chaque jour,
Sont de trompeurs garants d'une tendresse extrême.
La plus grande marque d'amour,
Est de rendre heureux ce qu'on aime.

Moncrif.

L'IGNORANT TROP INSTRUIT

Les prélats des cités, les bergers des hameaux,
Et du diable et du loup défendent leurs troupeaux,
Contre les traits, contre les charmes
De cet enfant qu'on nomme Amour.
Houlette et crosse, hélas! sont d'impuissantes armes;
Nous en avons des preuves chaque jour.
Certain prélat vivait loin de la cour.
Pour mieux servir ce dieu d'une éternelle enfance,
Il préférait la résidence
A l'éclat importun de ce brillant séjour;
Mais, respectant son caractère,
Le cœur le plus sensible et l'air le plus décent,
Jamais dans ses amours il n'eut de confident.
Tout se passait à l'ombre du mystère.

Il n'était pas dévot, mais il était prudent.
Un jour que monseigneur, aux genoux de Céphise,
Se délassait des travaux de l'église,
Un jeune clerc à l'improviste entra,
Vit sa grandeur, madame *et cætera*.
— L'étourdi! que veut-il? entre-t'on de la sorte?
L'usage veut que l'on gratte à la porte.
— Oui, monseigneur, mais je ne savais pas...
— Approchez-vous et parlons bas :
Il ne faut pas que tout ceci nous passe.
Que voulez-vous de moi ! — Monseigneur, une grâce.
— Je prétends vous servir et de tout mon pouvoir;
Allons au fait. — Dans votre séminaire
On ne veut pas me recevoir;
De votre bouche un mot serait bien nécessaire.
— Que vous reproche-t'on ? — Les mœurs et le savoir.
— Faites venir mon grand vicaire.....
Pourquoi donc refuser cet excellent sujet?
— Ah ! monseigneur, s'il vous faut parler net,
Répond l'homme à longue soutane,
Ce bon sujet n'est qu'un profane,
Un peu galant. — Sur ce point je l'absous.
— D'ailleurs il ne sait rien, franchement, c'est un âne.
— Allez, monsieur, il en sait plus que vous.

L'abbé Bretin.

— —

LES DEHORS TROMPEURS

L'esprit n'est qu'un faux brillant ;
La beauté qu'un faux étalage;
Les caresses, qu'un faux semblant;
Les promesses, qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent partout le faux honneur.

Partout on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez Amarante,
Vesta nous montre un faux maintien,
Lise est une fausse ignorante,
Clindor un faux homme de bien.

PANARD. (*Anth. franç.*, 1816.)

L'ESPRIT QUI FAIT LES PAPES

L'esprit saint sur les cardinaux,
Disoit l'Italien, préside
Quoi qu'en disent les huguenots,
Il fait le pape et les (1) décide.
Le vieux Genévois l'entendoit,
Puis en pitié le regardoit,
Criant tout haut : Attrape, attrape.
Le Parson (2) tirant son beau vit,
Leur dit : « Messieurs, voici l'esprit
Qui sans cabale fait le pape.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 37.)

LE NEZ ET LES PINCETTES

CONTE

Les saints et les diables ensemble
Eurent toujours maille à partir :

(1) Le.
(2) Nom des curés anglais.

Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le servitenr de Dieu
N'a pas toujours avec le diable
Tiré son épingle du jeu :
Ou la légende est une fable.

Jadis un vieux saint existait,
Lequel apothicaire était,
Car, en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoins saint Crépin,
Sainte Madeleine et saint Yve.
Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,
Dans un fourneau, sous l'alambic,
Fourgonnait avec des pincettes.
Voici venir le tentateur
En intention de distraire
Le vigilant opérateur,
Et d'être ainsi l'instigateur
D'un quiproquo d'apothicaire.
Devant le saint, monsieur Satan
Culbute, caracole et fringue :
Le fantastique charlatan
De mille façons se distingue :
Entre autres le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une seringue :
Il fait de son nez le canon,
Soupirail exhalant la peste;
De sa queue un mortier bouffon,
Et de sa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faisait un petit carillon
Tel qu'au sabbat on peut le faire.

Des ténèbres le roi falot
Épuisa là tout son Callot,
Mais ce qu'il y gagna fut mince,
Car le bon saint, ne disant mot,
Fait cependant rougir sa pince,
Puis, l'adressant au nez du prince,
Vous le lui serre comme il faut.
Le diable fait un soubresaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,
Rue et beugle à faire trembler
Toute la terre et sa banlieue.
Cependant, en malin sournois,
L'autre sourit de sa victoire,
Et fait faire au diable vingt fois
Le tour de son laboratoire;
Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte ;
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui seringua, pour adieu,
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'est s'en tirer avec honneur.
Heureux le saint pharmacopole,
S'il eut d'une telle faveur,
Rapporté la gloire au Seigneur !
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le diable avait trouvé moyen,
Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cou du chrétien
Un grain de sa vanité folle,
Dont, à son tour, le Tout-Puissant,
Très-mécontent, avec justice,
Châtia le saint, en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.

Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante espèce de pourceau,
Qui roule ici-bas sa machine,
Et qui, pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine
A la ville et dans le quartier,
Où le saint faisait son métier.
Le masque à figure massive
En moine de Citeaux arrive;
Va descendre chez le baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier docteur,
Qui vient lui débiter, par cœur,
Cent mille et une coyonnade;
Et termine le sot narré,
Par la formule régulière,
De *clysterium donare*
De la Faculté de Molière.
Là paraît l'humble apothicaire,
Tout prêt à donner de sa main,
Avec sa mine débonnaire
Le remède chaud et benin.
Dieu des vers et de la peinture,
Aidez-moi dans cette aventure,
Voilà tout bien appareillé,
Le mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture;
Mais, quoique longue outre mesure,
La canule n'arrivait point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint :
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à soi,
Et de l'ennemi de la Foi,

Présente le podex énorme.
Le collateur un peu butor,
Qui, malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyère,
Et qui, pour ses péchés, de plus,
Était un peu court de visière,
Met le nez si près du derrière,
Qu'il est à deux doigts de l'anus.

C'est où mon drôle attend son homme
On ne peut trop admirer comme
Droit au devant la bague alla
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une et l'autre fesse.
L'impitoyable Lucifer,
A cris, ni pleurs, ne veut entendre,
Et change, en tenailles d'enfer,
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
« Ah! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes!
C'est à vous de vous résigner;
Car, de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer. »
Il dit, et plus fier de sa proie,
Que ne le fut le beau Pâris,
Rapportant la sienne dans Troie,
L'infâme ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris,
Et s'élève en l'air, avec joie.
Spectacle horrible et scandaleux !
Au cul du démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédestinés,
Un saint en l'air, et par le nez,
Pendu comme une gringuenaude!
Ainsi, sur le saint homme Job,

Le Dieu d'Isaac et Jacob,
Jadis de la même puissance,
Toléra l'affreuse licence,
Et bientôt sut y mettre fin :
Aussi mit-il ici la main.
Le saint reconnut son offense,
Dieu tonna ; le malin esprit
Ouvrit la pincette maudite ;
Et de la foire qui lui prit,
Aspergeant le nez du contrit :
« Adieu, lui dit-il, quitte à quitte. »

Piron.

LE REPROCHE MAL FONDÉ

Le teint jauni, le front tout boutonné
Filtrant l'empois par l'humide gouttière,
Et sur son lit souffrant comme un damné,
Un vieux ribaud tançait sa chambrière :
Ah ! monstre impur, pour mon supplice né,
Tu m'as donné le mal qui me dévore.
L'autre répond : Moi ! je vous l'ai donné !
Vous vous trompez, car je l'ai bien encore.

(*Recueil des poésies de M. B***, 1756.)

CHANSON

Le vers à soie est, à mes yeux,
L'être dont le sort vaut le mieux :
Il travaille dans sa jeunesse,
Il dort dans sa maturité ;
Il meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent ;
Il va toujours en empirant :
Quelques plaisirs dans la jeunesse ;
Des soins dans la maturité ;
Tous les malheurs dans la vieillesse ;
Puis la peur de l'éternité.

Mme la Marquise Du Deffand.

LES GENS DU MONDE

Le vice est tout leur entretien ;
Le luxe est leur souverain bien ;
Leur table en délices abonde ;
Leurs pieds au mal sont diligens.
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.

Gombauld.

SUR L'AMOUR ET LA JALOUSIE

Le vieil Argus avait cent yeux ;
Leur secours lui fut inutile ;
L'Amour en voit plus avec deux,
Que la Jalousie avec mille.

Demoustier.

LE BON COCU

Le vieux Jacquet, dans une étable,
Voyant Lise jouer du cul,

Avec un valet à gros rable
En va faire part au cocu.
Mais le cocu lui vient à dire
Mon Dieu ! que l'on est médisant !
Si la femme veut un peu rire,
Chacun la va scandalisant.
Le bon vieillard, quoique son âge
Dut l'exempter d'un tel souci,
Ne peut se tenir davantage,
Et son propos conclut ainsi :
Votre bonté passe les bornes,
Voisin, vous n'avez point de sens ;
Car parbleu vous portez des cornes
Si l'on fout comme de mon temps.

(Parnasse satyrique.)

MAZET DE LAMPORECHIO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est, à mon sens, une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus ! Je tiens que le Malin
N'a revenu plus clair et plus certain
(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché
Soit privilége à la guimpe attaché.

Nenni-dà, non ; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur :
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis, le désir, enfant de la contrainte.
« Ma fille est nonne, *ergo* c'est une sainte ! »
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret et se mordent les doigts ;
Font souvent pis, au moins, l'ai-je ouï dire,
Car, pour ce point, je parle sans savoir.
Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut : labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin,
Qu'à soi montrer ès parloirs aguimpées
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prêtes chacune à tenir coup aux gens ;
Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit sœurs étoient, et l'abbesse sont neuf ;
Si mal d'accord, que c'étoit chose étrange.
De la beauté, la plupart en avoient ;
De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettui lieu beaux pères fréquentoient,
Comme on peut croire ; et tant bien supputoient,
Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes.

Le bon vieillard, jardinier dessusdit,

Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;
A leur caprice il ne pouvoit suffire :
Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder;
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison :
Il en sortit de la même façon,
Qu'étoit entré là-dedans, le pauvre homme,
Sans croix ne pile, et n'ayant rien, en somme,
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard, un beau jour, après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains,
Sans demander récompenses ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :
« Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail!
Les nonnes sont un étrange bétail :
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse là ce couvent;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus : l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes.
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous :
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes. »
Mazet reprit : « Ce n'est pas là le point.

Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête ;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans,
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande, en somme,
Que d'être admis. » Dit alors le bonhomme :
« Au factoton tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons-nous-en, de ce pas, lui parler.
— Allons, dit l'autre... Il me vient une chose
Dedans l'esprit : je ferai le muet
Et l'idiot. — Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause,
Que le pater avec le factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon. »

La chose alla comme il l'avoit prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bienvenue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.
Un certain jour, le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir (il n'importe :
Boccace dit qu'il en faisoit semblant),
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car, sur le haut du jour,
Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis, le tout crainte du hâle ;
De ces deux donc l'une, approchant Mazet,
Dit à sa sœur : « Dedans ce cabinet
Menons ce sot? » Mazet étoit beau mâle.
Et la galande à le considérer
Avoit pris goût ; pour quoi, sans différer,
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : « Là-dedans? Et quoi faire?
— Quoi ? dit la sœur. Je ne sais !... l'on verra ;

Ce que l'on fait, alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose?
— Jésus! reprit l'autre sœur, se signant :
Que dis-tu là? Notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant!
Si l'on nous voit! Tu t'en vas être cause
De quelque mal?... — On ne nous verra point,
Dit la première; et, quant à l'autre point,
C'est s'alarmer, avant que le coup vienne :
Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici ; nous avons tout à point,
L'heure, et le lieu, si touffu, que la vue
N'y peut passer ; et puis, sur l'avenue,
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre, étant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est muet, et n'en pourra rien dire.
— Soit fait, dit l'autre; il faut à ton désir
Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la première,
Pour t'obliger : au moins, à ton loisir,
Tu t'ébattras puis après, de manière
Qu'il ne sera besoin d'y retourner.
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
— Je le vois bien, dit l'autre plus sincère :
Tu ne voudrois, sans cela, commencer
Assurément, et tu serois honteuse? »
Disant ces mots, elle éveilla Mazet,
Qui se laissa mener au cabinet.
Tant y resta cette sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la sut faire changer.
Notre muet fait nouvelle partie :
Il s'en tira, non si gaillardement;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie.
Le pauvre gars acheva simplement

Trois fois le jeu ; puis après, il fit chasse.

Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin :
Il ne falloit leur montrer le chemin.
Mazet pourtant se ménagea, de sorte
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir, tout au bout du couvent.
Sœur Angélique et sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier ;
Tant, qu'à la fin la cave et le grenier,
Du fait des sœurs, maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régalât, au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double et triple pitance ;
De quoi les sœurs jeûnèrent très-longtemps.
Mazet n'avoit faute de restaurants ;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère,
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc :
« J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept ; au moins, qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. — Miracle ! dit l'abbesse ;
Venez, mes sœurs ; nos jeûnes ont tant fait,
Que Mazet parle ? » A l'entour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé,
Pour le plus sûr ; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put ; d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons :
Ces moinillons devinrent bientôt pères,

Comme les sœurs devinrent bientôt mères,
A leur regret, pleines d'humilité :
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

La Fontaine.

LE BONHEUR

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? dit l'Espérance.
Bourgeois, manans, rois et prélats
Lui font de loin la révérence. *(bis)*
C'est le bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure ?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne ?
D'enfants et de grains, Dieu, quels tas !
Quels gros baisers à sa compagne !
Qu'on est heureux à la campagne !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque !
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée ?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire ?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts ;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? c'est en Asie.
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre, il met habit bas
Pour présider sa République.
Qu'on est heureux en Amérique !
Courons, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ?
Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages *(Bis)*
Enfants, courez vers ces nuages.
Courez, courez, doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

BÉRANGER.

L'ABBESSE MALADE

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici?
Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse
En usa bien; l'autre, au contraire, mal;
Selon les gens, bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre, en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Qu'ouailles sont la plupart des personnes :
Qu'il en passe une, il en passera cent;
Tant sur les gens est l'exemple puissant!
Agnès passa, puis autre sœur, puis une;
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le conte.
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs, nommé parmi les filles;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême,
Tout justement comme un saint de carême;
Bonne d'ailleurs, et gente, à cela près.
La Faculté, sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
« Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de... (l'*à moins* est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. » Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.
« Jésus! reprit, toute scandalisée,
Madame abbesse; eh! que dites-vous là?

Fi! — Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important;
Et, si bon n'est, deux en prendrez, Madame. »
Ce fut bien pis : non pas que dans son âme
Ce *bon* ne fût par elle souhaité;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vît sans peine approuver telle chose?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : « Madame, croyez-les;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets,
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaise?
— Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise!
Reprit l'abbesse : or çà, par votre Dieu!
Le feriez-vous? Mettez-vous en mon lieu?
— Oui dà, Madame; et dis bien davantage :
Votre santé m'est chère jusque-là
Que, s'il falloit, pour vous, souffrir cela,
Je ne voudrois que, dans ce témoignage
D'affection, pas une de céans
Me devançât. » Mille remercîments
A sœur Agnès donnés par son abbesse.
La Faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses sœurs : « Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu :
Par charité, n'en est-il point quelqu'une,
Pour lui montrer l'exemple et le chemin? »
Cet avis fut approuvé de chacune;
On l'applaudit; il court de main en main.

Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne ou discrète.
Le billet trotte ; on fait venir des gens
De toute guise et des noirs et des blancs,
Et des tannés (1). L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le désir de faire que Madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son âme
Tel récipé (2), possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur;
Une troisième entre dans la carrière ;
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met, pour n'être la dernière.
Que dirai plus? Enfin l'impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Œillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.

O doux remède! ô remède à donner!
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté!
Point d'honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits, madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

La Fontaine.

---

(1) Bruns. — (2) Ordonnance de médecin, parce qu'elles commençaient toutes autrefois par ce mot latin : *Recipe*, signifiant : *Prenez*.

SUR UN MARI

L'heureux époux ! que son sort est charmant !
Il est trompé si bien, si finement,
Il est si sûr de sa tendre Egérie,
Que si l'hymen s'engage avec serment
A m'accorder le même aveuglement,
Sur mon honneur, demain, je me marie.

CHAMFORT.

ÉPIGRAMME

SUR UN PLAGIAIRE DÉCORÉ

L'histoire nous dit qu'autrefois
On pendait les voleurs aux croix.
Aujourd'hui, les temps sont meilleurs,
Car on pend les croix aux voleurs.

*(Nouveau Parnasse du XIX*me *siècle.)*

ENCORE VAUT IL MIEUX QUE RIEN

L'homme a vraiment mille défauts,
Et chez lui le mérite est rare ;
L'homme est inconstant, il est faux,
Il est jaloux, il est bizarre :
Il est vain et capricieux,
Indiscret, volage, incommode :
Mais il faut bien, faute de mieux,
Que la femme s'en accommode.

(Anthol. franç. 1816.)

LES DEUX MOITIÉS

L'homme créé par le fils de Japhet,
N'eut qu'un seul corps mâle ensemble et femelle ;
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et remplit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié femelle,
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit : Ah ! la voilà, c'est elle ;
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

J.-B. Rousseau.

PARODIE DES VERS DE MALHERBE

FAITE PAR MATHIEU DE MONTEREUL

L'homme le plus puissant, aussitôt qu'il s'engage
Dessous le joug du mariage,
Doit craindre à tout moment les injures du sort ;
Et les grands sont sujets aux loix du cocuage
Aussi bien qu'aux loix de la mort.

LES COMPAGNONS DE VOYAGE

L'hymen est un lien charmant
Lorsque l'on s'aime avec ivresse,
Et ce n'est que dans la jeunesse
Qu'on peut s'aimer bien tendrement.
C'est un gentil pèlerinage
Que l'on entreprend de moitié.
Peines, plaisirs, tout se partage.

L'amour, l'estime et l'amitié,
Sont les compagnons du voyage.

Si, par malheur, chez les époux,
On voit naître l'indifférence,
Si la triste et froide inconstance
Succède à leurs transports si doux,
Plus n'est gentil pèlerinage
Qu'on faisait gaiement de moitié ;
Mais, si l'amour devient volage,
Qu'au moins l'estime et l'amitié
Restent compagnons de voyage.

MARSOLLIER.

CHANSON

L'hymen ici n'a point affaire
D'actes publics ni de contrats.
Pour éviter ces embarras,
    L'amour sert de notaire.
Un serment fait par Cupidon,
Ou bien Vénus que l'on atteste,
  Ziste, zeste, zon, zon, zon,
Est une sûre caution.

Pour mieux conserver sa Constance,
Et pouvoir ne jamais changer,
On évite de s'obliger
    A la persévérance ;
Car la contrainte est un poison,
Pour les amours toujours funeste.
  Ziste, zeste, zon, zon, zon,
Qui jamais aima sa prison ?

A l'amour si l'ennui succède,
On se moque du triste honneur

De montrer une fausse ardeur ;
On court vite au remède.
La fille change de garçon,
Le garçon change de fillette,
Ziste, zeste, zon, zon, zon,
Et l'on se quitte sans façon.

Chez nous une amitié durable
Unit les hommes de bon sens;
Elle est de tous les agréments
Le plus considérable.
Elle est le plus précieux don
Que nous ait fait l'auteur céleste.
Ziste, zeste, zon, zon, zon,
Des chagrins c'est la guérison.

(*Amusemens des dames.* La Haye, 1756.)

CHANSON

Air : *Viens, fils de Vénus, viens.*

L'hypocrite Babet,
Au lieu d'un bouquet,
Porte un long chapelet.
Son corset,
Fait en parapet,
Cache à l'œil furet
Son tétin rondelet.
Elle refuse net
Le dameret,
Rebute le muguet,
Craint le plumet.
Lui couler un poulet
Est un forfait

Que jamais elle ne pardonnerait!
De la prude elle a le mordant ŕaguet.
Dans l'église elle plante le piquet,
Mais on sait
Qu'en secret
Elle épuise un nerveux récollet.

COLLÉ.

SUR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

L'impératrice est une rousse,
Mais sa couleur est un trésor;
Car lorsque Badinguet la trousse,
Il découvre la toison d'or.

HENRI ROCHEFORT.

POUR LE BUSTE DE NINON DE LENCLOS

L'indulgente et sage Nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

SAINT-EVREMONT.

LES ÉTRENNES

Lise à douze ans demanda ses étrennes,
Et sa maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu; mais chaque âge a les siennes.
C'étoit bien peu; mais Lise avoit douze ans.

Lise à treize ans demanda ses étrennes,
On lui donna des almanachs chantants;
Du dieu d'amour elle y vit les fredaines :
Elle en sourit; car Lise avoit treize ans.

A quatorze ans, Lise, pour ses étrennes,
Choisit Colin, la perle des amants;
Mais la maman se moquoit de ses peines,
En lui disant : Tu n'as que quatorze ans.

Lise à quinze ans ne reçut point d'étrennes,
Mais l'hymen vint apaiser ses tourments;
Il étoit temps qu'elle donnât les siennes
Et son époux eut un cœur de quinze ans.

De Piis.

LA PROPAGANDISTE

Lise avait beau porter des cierges à Fourvières,
Malgré ses ferventes prières,
Elle était, pauvre fille! en proie au désespoir.
Elle aimait un jeune hérétique
Qui jurait et sacrait du matin jusqu'au soir!
Pourtant cet être diabolique
Avait un cœur sensible et croyait à l'amour.
Il épiait souvent la belle,
Et Lise bien souvent l'épiait à son tour.
Un jour avec audace il pénétra chez elle
Et la surprit seule et priant.
« Ah! c'est le ciel qui vous envoie, »
S'écria-t-elle en le voyant,
Et soudain son œil noir eut un éclair de joie.
L'amoureux tout ému se jette à ses genoux :
— Je sais que vous m'aimez, et moi, que je vous aime
Lise alors d'un air grave et doux :

— Je veux sauver votre âme. Ah! rentrez en vous-même,
Devenez catholique, et je me livre à vous !

(Extr. du journal *l'Excommunié*) C***.

ÉPIGRAMME

TRADUITE DE L'ANGLAIS

Lise, avec de grands yeux où le désir est peint,
Demande à son patron céleste
Un époux... Lise est bien modeste;
Elle en pourrait demander vingt.

LA CALOMNIE

Lise, avec le sot Clidamant,
L'autre jour, sortant du bocage,
Lui dit : On va croire au village,
Que vous avez de moi parfait contentement.
C'est cruel, et vraiment j'enrage
D'être blâmée injustement.

DAILLANT DE LA TOUCHE.

LA BONNE AME

Lise cherche les gens joyeux,
L'air du sentiment l'importune ;
Elle n'aime que les heureux :

Comme l'espèce est peu commune,
Elle en fait par jour au moins deux.

(Encyclopédie comique, 1803. I, p. 33.)

TIRLIBERLY (1)

Lise couchée, au retour de l'église,
Disoit à Jean : Mon Dieu, le bel outil !
Quel est son nom ? *Tirliberly*, dit-il.
Tirliberly sera vraiment, dit Lise,
Dorénavant mon bijou favori.
Tirliberly mit toute son entente
A bien ouvrer, tant qu'en peu dépéri,
Jean se souvint qu'il avoit une tante,
Et s'embarqua pour le Pondichéry.
Au bord de l'eau, grands adieux ; on s'embrasse,
Propos de femme et fadeurs de mari :
Lise, au revoir. — Jean, mon ami, de grâce,
Laisse-le-moi : — Quoi ? — Le *tirliberly.*
L'homme eut beau dire, et beau rire, et beau faire,
S'il ne le laisse, il ne partira point.
Lise l'a dit : donc, pour la satisfaire,
Jean fouille et prend par-dessous son pourpoint,
N'importe quoi ; tout ce qui vint à point,
Propre à donner le change à l'ingénue ;
Quoi que ce fût : Tiens, dit-il, le voilà ;
Cours après, cherche, et ce disant, il rue
Ce qu'il tenoit dans l'herbe haute et drue :
Puis sur-le-champ monte en mer et s'en va.
Or n'ayez peur que simple ou trop honnête,
Lise, à tourner incessamment la tête

(1) Le sujet de ce conte est le même que celui de Grécourt, intitulé : *La Linotte de Mississipi.*

Vers le vaisseau, gagne un torticoli,
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;
Tout son penser vise au *tirliberly*.
Onc on ne vit chien plus âpre à la quête.
Vaine recherche! elle ne trouve rien.
Dieu sait l'angoisse. O douleur sans pareille !
Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien !
Tirliberly! que ma voix te réveille ;
Par-dessus l'herbe, à mes cris, lève-toi.
A mon aspect tu croissois à merveille,
Et tu semblois avoir des yeux pour moi !
Tirliberly, seras-tu sans oreille?
A ce haut cri dans les airs épandu,
Sort de la roche un jeune anachorette,
Frais comme rose, et qui sous sa jaquette
A plus et mieux que Lise n'a perdu.
— Père, aidez-moi, dit la belle éplorée :
Vous me voyez plus que désespérée
Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;
Bijou vraiment qui passe le joli.
Sans lui je meurs, sans lui rien ne m'agrée;
Il me valoit lui seul tout l'empyrée.
Ce bijou rare a nom *tirliberly :*
Savez que c'est, si connaissez la pompe
De ce bas monde : hélas! un maladroit
Me l'a fait perdre, et si je ne me trompe,
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez, cherchons : nous y voici tout droit.
Mû de pitié, le pauvre solitaire
Tout bonnement cherche et cherche à tâton
Sans savoir quoi. Tel un visionnaire
Cherche le jour dans la nuit de Newton,
Ou si l'on veut, tel un savant Breton (1),
Grand scrutateur de forme planétaire,
Dessous le pôle, en cherche une à la terre.

(1) M. de Maupertuis.

De charité le jeune homme rempli,
Met donc le front et le nez dans les herbes.
Et retroussé jusqu'au *tirliberly*,
En laisse voir un tout des plus superbes.
L'apercevant, Lise jette un grand cri :
Ah ! le voilà ! L'hermite se redresse,
Et prenant part à sa vive allégresse,
Demande à voir un bijou si chéri.
Lise lui dit : Vous l'avez, et le presse
De le lui rendre. A cela, l'homme saint
Reste muet. Elle insiste, il se plaint
D'un tel soupçon, et consent qu'on le fouille.
Lise y procède et saute à la quenouille
Avec laquelle Ève nous a filés.
Gens au désert par la grâce exilés,
Antoines, Pauls, Hilarions, Arsennes,
L'esprit malin vous a bien fait des siennes,
Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais
Si lutinés, ni serrés de si près.
Tirliberly trahit enfin son maître,
Le jouvenceau succombe innocemment.
Lise innocente encore en ce moment,
De sa main propre emprisonne le traître,
Et d'innocence en innocence, ainsi
Jean fut très Jean ; mais Lise en fut aussi
Bien plus savante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce siècle poli,
A la maison sa charmante compagne
Demeure oisive ou sans *tirliberly*,
Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

PIRON.

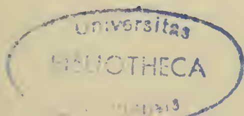
L'ANDOUILLE EN VIE

Lise dînant un jour avec sa mère
Chez leur voisin, une andouille on servit
De belle taille. Alors qu'elle la vit :
— Ouais! dit Lisa, cette bête étrangère
Ne m'est connue; or, qu'est cela, maman?
Je vous en prie, contentez mon envie.
— Ceci, ma fille, est andouille. — Oh vraiment!
Je voudrais bien voir une andouille en vie.

(*Légende joyeuse*, II, 16.)

LE RENDEZ-VOUS DE LISE

Lise, échappée à son premier amant
(Et mon auteur ne m'a pas dit comment),
S'était logée, exprès pour être sage,
Chez des dévots. Ceux-ci, contre l'usage,
Étaient vraiment gens naïfs, s'il en fut,
Dormant au prône et chantant au salut.
Tout en suivant son hôtesse à l'église,
Deux fois le jour, un jeune homme lui plut,
Un beau jeune homme, et très bien fait : — Ah! Lise,
Si vous voulez, cette nuit je viendrai...
— Eh bien! venez, si je puis, j'ouvrirai.
La voilà donc qui craint d'être surprise,
Elle descend doucement, doucement,
Pieds nus, sein nu, le moindre vêtement
Eût fait du bruit : les plis de sa chemise
En faisaient trop, quand l'air en s'y jouant
Les déployait. Hélas! en respirant,
Dans son effroi, son souffle l'épouvante.
Audacieuse à la fois, et tremblante,



Comme l'horloge allait sonner minuit,
Elle ouvre, on entre, on se coule sans bruit.
En remontant on se perd, on appelle.
Oh! Dieu! l'hôtesse! Eh! l'hôtesse, dit-elle.
L'hôtesse dort; mais Lise en son esprit
La voyait là. Son cœur battait de crainte
Et de désir. Enfin, on la saisit
Par sa chemise, et dans ce labyrinthe
Ils vont ensemble au milieu de la nuit,
Et l'amant tient le fil qui le conduit.
Mais la terreur augmente sur la scène,
Et le danger s'accroît; Lise frémit;
C'était la porte, et puis c'était le pène,
Puis le plancher, et puis c'était le lit
Qui va, qui vient : Eh! l'hôtesse! l'hôtesse!
Redisait-elle encor à ce moment,
Toujours cédant à sa douce faiblesse
Et s'arrangeant aux bras de son amant.
Mais admirez l'effet du sentiment
Et du plaisir, voici Lise qui crie...
Ah! si j'osais répéter ces cris-là...
Ces ah! mon cœur! et puis ces simples ah!...
Quand ses amours redoublent leur furie.
L'heureux amant qui veut filer plus doux,
Et redoutant l'argus ou les jaloux,
Craint à son tour, et dans cette détresse,
Il lui rappelle : Et l'hôtesse, l'hôtesse!
Ah! répond Lise en criant, je m'en fous!
Ce mot, messieurs, contient tant de morale,
Que j'ai passé par-dessus le scandale.

Par De Lille, Capitaine de dragons.
On a aussi attribué cette pièce à Voltaire.

LES DISTANCES

Lise épouse l' beau Germance.
L' jeune époux a d' la naissance,
La bell' Lise n'en a pas,
Mais elle a beaucoup d'appas.
En vain l'orgueil en murmure,
L' mari se moque de tout ça;
L'amour, ainsi qu' la nature,
N' connait pas ces distanc's-là. *(Bis.)*

Jupin, grand épouseux d' belles,
S' mariait à des mortelles ;
Pour contracter c' bel hymen,
Ell's n'avaient pas d' parchemins.
A sa gentille future,
C' dieu n' demandait pas tout ça.
L'Amour, ainsi qu' la nature,
N' connait pas ces distanc's-là. *(Bis.)*
Quand Vénus sortit de l'onde,
Elle vint tout' nue au monde ;
Ell' n'était pas d' qualité,
Mais elle avait d' la beauté.
Chacun voyant sa figure,
S' dit : Noblesse n' vaut pas ça.
L'amour, ainsi qu' la nature,
N' connait pas ces distanc's-là. *(Bis.)*

1800 : Bouilly.

LA SAVONNETTE

Lise, le col penché négligemment,
Flore, sa sœur, la cuisse découverte,
Sur un sopha dormoient profondément.
A la faveur d'une porte entr'ouverte,
Dans ce réduit, qu'éclairoit foiblement

Une bougie, Amour, qui toujours veille,
Dès qu'à l'envi ce beau couple sommeille,
Conduit à point chevalier valeureux,
Propre à tenter aventure amoureuse,
Qui, profitant de ce moment heureux
D'où le sommeil favorisoit ses vœux,
Flore accola. Croyez que la dormeuse
Ne s'éveilla, mais dormit de son mieux;
Et si toujours il eût festoyé Flore,
Bien jurerois que dormiroit encore,
Tant ce sommeil lui parut gracieux.
Or, le ribaud, voulant tâter de Lise,
Par cas fâcheux la trouva mal assise.
Du contre-tems le chevalier confus,
A Lise alors soulève la chemise,
Prend des ciseaux, et promptement s'avise
De lui faucher le verger de Vénus;
Puis déguerpit. En sursaut la donzelle
S'éveille, crie, et se le voit tondu
Dieu! en dormant le poil m'est-il donc chu?
Qu'as-tu? dit Flore à sa sœur éperdue:
Lise repart: Ma foi! je suis tondue.
Dans mon sommeil quelque jeune lutin,
Pour s'ébaudir, m'a méchamment rasée.
L'autre aussitôt, craignant même destin,
Sur sa toison fraîchement arrosée,
Deux ou trois fois va promener sa main.
— Bon Dieu, le drôle avoit aussi dessein
De me raser, lui dit Flore étonnée,
Car tu vois bien comme il m'a savonnée!

VERGIER.

LES DEUX N'EN FONT QU'UN

Lise naquit dans la province,
De parents, dont le revenu,

Par malheur, était un peu mince.
Lise sous un air ingénu
Cachait une âme véhémente;
Un vif penchant pour les plaisirs,
Un cœur agité de désirs :
D'ailleurs elle était ravissante.
Bien faite, et blonde sans fadeur,
Beaux sourcils bruns, bouche mignonne,
Grands yeux bleus tout pleins de douceur,
Teint de rose, œillade friponne;
Cou d'albâtre, tétons pommés,
Bien ronds, bien fermes, bien placés,
Bras d'ivoire, main potelée,
Taille svelte, démarche aisée,
Jambe fine, le pied furtif;
Enfin belle au superlatif,
Et faite pour être adorée.
Jeune fille avec tant d'appas
Peut-elle rester ignorée?
C'est ce qu'on ne soupçonne pas.
C'était pourtant le sort de Lise.
En province on a la bêtise
De tenir aux vieux préjugés.
Les jeunes gens sont obligés
De se conformer à l'usage.
On veut qu'une fille soit sage
Et surtout qu'elle ait des écus.
Sinon, ses charmes sont perdus.
Lise n'était pas une bête
Et savait ce qu'elle valait.
Elle se fourre dans la tête,
Que si dans Paris elle allait,
Tout le monde lui ferait fête,
Et sans confier son secret,
Elle fait son petit paquet,
Et marche vers la capitale.
Tandis que la fille détale,

Les parents font grande rumeur,
S'imaginent qu'un ravisseur
A suborné cette novice.
Ils vont se plaindre à la justice,
Mais comme ils n'avaient point d'argent
A la requête on mit *néant* :
Et voilà la fille perdue.....
Pendant ce temps, lasse et recrue,
Enfin elle arrive à Paris,
Et va loger dans un taudis,
Chez une matrone obligeante
Qu'en arrivant elle trouva,
Et qui volontiers se chargea
De lui servir de gouvernante.
— D'où venez-vous, ma belle enfant ?
— De bien loin. — Vous êtes brisée.
— Hélas, oui. — Que j'en suis touchée ;
Venez dans mon appartement.
A Paris que venez-vous faire ?
— Ma fortune, si je le puis.
— Allez, je réponds de l'affaire.
— Mais je voudrais d'autres habits.....
— Non pas, s'il vous plaît, au contraire,
Ceux-ci vous en feront gagner.
Gardez-vous bien de les changer.
— Aurai-je bien de la fatigue ?
— Non, il ne faut que de l'intrigue,
Pour du travail, il n'en faut point.
Lise suivit de point en point
Les leçons de sa bienfaitrice ;
Et par un adroit exercice
De la mine, des yeux, des mains,
Devint la perle des putains.
L'or, les bijoux pleuvaient chez elle.
Enfin notre aimable pucelle
Sachant mettre à profit le temps,
Et faire valoir ces coquilles,

Se trouva dans moins de trois ans
Avoir plus de cent mille francs :
Modèle à suivre pour les filles.
Lise pourtant avait joui ;
Mais elle avait mis tant d'adresse
Dans le choix de son bon ami,
Qu'elle ne dépensait pour lui
Que des feux, et de la tendresse.
Aimant son plaisir, et l'argent,
Alliant à l'économie
Sa lubrique philosophie,
Elle jouait le sentiment,
Baisait, et faisait sa fortune.
Cette conduite peu commune
Fixa sur elle les regards
D'un des plus antiques paillards ;
Vieux garçon, riche, aimant la vie,
Qui se mit dans la fantaisie
D'épouser Lise tout de bon.
Elle saisit la balle au bond,
Et voilà Lise honnête femme.
Le barbon voulant à Madame
Rendre les devoirs de mari,
Et croyant mettre son outil
Dedans l'amoureuse cachette,
Le fourre dans le trou qui pette.
— Eh bien, Monsieur, que faites-vous ?
Un mari ! — Maman, je te fous.
— Comment ! par là ? quelle sottise !
Vous n'avez pas le sens commun.
— Ah ! dit-il, voyant sa méprise,
Excusez, les deux n'en font qu'un.

(*Heures de Paphos.* 1787.)

PORTRAIT DE LISE

Lise ne suit que son désir.
Jusqu'à l'excès elle est coquette.
Quel est son autel? Sa toilette.
Quel est son vrai dieu? Le plaisir.

Ant. L. Lebrun.

LISETTE TUÉE PAR ROBIN

Lisette, à qui l'on faisoit tort,
Vint à Robin tout éplorée,
Et lui dit : Donne-moi la mort,
Que tant de fois j'ai désirée.
Lui, qui ne la refuse en rien,
Tire son... vous m'entendez bien ;
Puis au bas du ventre la frappe.
Elle, qui veut finir ses jours,
Lui dit : Mon cœur, pousse toujours,
De crainte que je n'en réchappe.
Mais Robin, las de la servir,
Craignant une nouvelle plainte,
Lui dit : Hâte-toi de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.

Math. Regnier.

EPIGRAMME

Lisette, épris de tes charmes,
J'ai, pendant quinze grands jours,
Perdu mon temps et mes larmes,

Mes soupirs et mes discours.
Las de tant de résistance,
J'allais perdre patience,
Quand, grâces à ta bonté,
J'obtiens ce que je désire,
Et je perds (faut-il le dire)
Mon amour et ma santé.

(*Encyclopédie comique.* 1803.)

EPIGRAMME

Lisette jure assurément
Qu'autre part point ne s'abandonne
Qu'à ses amis fidèlement.
Je m'en rapporte à son serment,
Et la crois ; car elle est si bonne
Qu'au monde elle ne hait personne.

MOTIN.

COUPLETS SUR MADAME DU BARRY

ATTRIBUÉS AU DUC DE NIVERNOIS. (Bach., 23 févr. 1769.)

AIR : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Lisette ! ta beauté séduit
Et charme tout le monde.
En vain la duchesse en rougit
Et la princesse en gronde ;
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

En vit-elle moins les dieux
Lui rendre un juste hommage,

Et Pâris, ce berger fameux,
Lui donner l'avantage
Même sur la reine des cieux,
Et Minerve la sage ?

Dans le sérail du grand-seigneur
Quelle est la favorite ?
C'est la plus belle au gré du cœur
Du maître qui l'habite ;
C'est le seul titre en sa faveur,
Et c'est le vrai mérite.

CHANSON

Livrons nos cœurs aux tendres mouvements ;
N'écoutons point la chagrine vieillesse ;
Si l'amour est une faiblesse,
On la doit permettre au printemps.
Employons bien cet heureux temps,
Il n'en reste que trop pour la triste sagesse.

Mme Deshoulières.

QUATRAIN

L'on doit à Dieu le plus beau cierge,
Quand on trouve un objet dont la vertu tient bon ;
Mais, qui prétend n'épouser qu'une vierge,
Peut, sur ma foi, rester garçon.

(Alm. des cocus. 1741.)

VAUDEVILLE

DU MARIAGE SANS CURÉ

Parade

GILLES

L'on n'use plus à Cythère
De notaire ou de curé ;
L'amour n'en a plus affaire,
Et l'usage a consacré
Qu'on se passe de notaire,
Qu'on se passe de curé.

LÉANDRE

Il n'eût tenu qu'à mon père,
S'il eût été moins madré,
D'épouser jadis ma mère,
Mais, tout bien considéré,
Il se passa de notaire,
Il se passa de curé.

ISABELLE

Pour obtenir de mon père
Un amant idolâtré,
Et tout d'un temps me défaire
D'un chirurgien juré,
J'ai su tromper le notaire
Et me passer du curé.

GILLES

J'aimais une couturière
Qui me trouvait à son gré :
Un beau jour cette ouvrière
Tomba dessus son degré.
Je me passai du notaire,
Je me passai du curé.

Léandre

Un soir, une conseillère,
Me voyant un peu paré,
S'évanouit pour me plaire,
Et je fus tout préparé
A me passer du notaire,
A me passer du curé.

Isabelle

Un robin ne peut me plaire,
Et je hais un tonsuré,
Aussi suis-je loin de faire,
Comme la femme à Dupré,
Qui se vendit au notaire,
Et fit gratis au curé.

Cassandre

J'eusse épousé sans mystère,
De mon temps madame André;
Mais André vivant, que faire?
Il fallut bon gré, mal gré,
N'en point parler au notaire,
Et n'en rien dire au curé.

Collé.

IMITATION DE L'ODE XV D'ANACRÉON

L'or des rois, ni leur grandeur
N'ont jamais fait mon envie.
Faut-il donc tant de splendeur
Pour bien jouir de la vie?
Mon seul désir, le voici:
C'est d'avoir le nécessaire
Sans embarras, ni souci.
Point de femme, point d'affaire;
J'y joins ces deux points aussi.

Suivre au reste à l'aventure
La douce loi de nature,
Et savoir l'art de bannir
Tout effroi de l'avenir;
C'est là le bonheur suprême;
C'est s'égaler aux dieux même.
Fuyons donc tous vains désirs,
Et nous livrant aux plaisirs
Du jeu, d'amour, de la table,
Goûtons-les en gens sensés,
Jusqu'au moment redoutable,
Où la Parque inexorable
Nous dise: Oh! c'en est assez.

Le président Bouhier.

COQUETTERIE INNÉE

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle.
Hélas! comment ne l'aurait-elle été:
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux:
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable;

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coquetter.

Sarrasin.

LA NOUVELLE MARIÉE

Lorsqu'Alcidon se maria
Avec la précieuse Ismène,
La nuit venue, il se passa
Entre eux une plaisante scène.
Les dames de la noce avant que de sortir
Voulant coucher la mariée,
Ismène faisoit la sucrée,
Et n'y vouloit point consentir.
Tout ce qu'elles purent lui dire
Ne fit sur son esprit aucune impression ;
On eût dit qu'au supplice on alloit la conduire;
Non que pour cet époux elle eût aversion ;
Mais c'étoit une ruse, une affectation.
Elle crut qu'il falloit jouer ce personnage
Pour se faire aimer davantage ;
Car toute précieuse a de bonnes leçons.
Les dames, à la fin, lasses de ses façons,
Avec son époux l'enfermèrent,
Et de la bien traiter en riant le prièrent.
L'amoureux Alcidon d'abord la cajola,
Ensuite la déshabilla
Avec tous les transports de l'ardeur la plus vive,
Puis il voulut la mettre au lit ;
Mais, comme auparavant, elle s'en défendit,
Et fit encor plus la rétive.
Alcidon se coucha fort bien,
Et d'un air engageant lui dit : Venez, ma belle,
A mes vœux, à l'amour ne soyez point rebelle,
Venez, d'homme d'honneur, je ne vous ferai rien.
Qu'irai-je donc faire? dit-elle.

BARATON.

DISCRÉTION AMOUREUSE

Par Voltaire

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse;
Et je pensai renoncer aux amours.
Mais d'offenser, par le moindre discours,
Cette beauté que j'avais encensée;
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidèles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage;
On trouve assez de quoi se consoler,
Ou bien buvez, c'est un parti plus sage.

LE THÉATRE DE LA NATURE

Lorsque je vais chanter, pour la race future,
Le théâtre charmant de l'humaine nature,
Dieu qui soutiens ma voix, déserte l'Hélicon...
Je t'offre pour m'entendre une place au balcon!
D'abord, avant d'entrer, admirons l'édifice :
Deux globes des plus beaux, ornant le frontispice,
A nos regards charmés se montrent les premiers;
Au-dessous, s'élevant en forme de palmiers,

Deux colonnes de marbre en sont le péristyle...
Quelle simplicité! quelle grâce! quel style!
Ce chef-d'œuvre, signé du plus grand des sculpteurs,
Fait l'admiration de tous les amateurs.

Plus haut, vers le milieu, sur un coteau d'albâtre,
Apparaît le décor de ce joli théâtre...
C'est un bois où l'Amour bien souvent s'égara,
Tel qu'on n'en vit jamais, pas même à l'Opéra!
Une source limpide y forme une rivière,
Et le trou du souffleur se trouve par derrière.
O chef-d'œuvre nouveau! par un miracle adroit,
L'architecte a placé l'orchestre en cet endroit!
C'est de là qu'à grand bruit un simple virtuose
Étonne le public par les airs qu'il compose,
Et, prodige inouï, cet artiste savant
N'a pour un tel concert qu'un instrument à vent.

Là, point de régisseur : cet homme est mis au large,
Et quant à ses trois coups, c'est l'auteur qui s'en charge.
J'admire, quant à moi, ce système nouveau,
Car partout, c'est avant le lever du rideau
Que je vois sottement remplir cette corvée;
Mais ici, c'est du moins quand la toile est levée!

Cette toile elle-même est un tissu léger
Que l'on peut, à toute heure, aisément déranger.
Pas n'est besoin de gens suspendus après elle
Qui la tirent d'en bas avec une ficelle;
Son mécanisme est simple et comme on en voit peu :
Un jeune enfant, l'Amour, machiniste du lieu,
De ses doigts délicats la soulève sans peine
Quand l'acteur se décide à monter sur la scène.

C'est alors qu'imposant, plein de nerf et d'ardeur,
Le premier rôle en chef paraît dans sa grandeur!
Deux nobles confidents, ses amis, ses complices,

A quelques pas de lui restent dans les coulisses.
Il prélude... et les sens, par le plaisir troublés,
Jusqu'à la passion sont touchés, ébranlés!
Quels gestes éloquents! quels soupirs! quelle joie!
Déjà de son sujet élargissant la voie,
Jusqu'en ses profondeurs on le voit s'avancer!...
Un autre, en pareil cas, craindrait de s'enfoncer;
Mais lui, sans nul effroi, plein du feu qui le brûle,
C'est pour mieux avancer que toujours il recule!

Cependant, si parfois, s'exposant au hasard,
Il s'engageait trop loin par suite d'un écart,
Soudain ses confidents, que l'amitié transporte,
Pour l'arrêter à temps frapperaient à la porte.
Mais à leur résistance il n'eut jamais d'égard,
Il sait qu'un beau désordre est un effet de l'art
Et que la passion, dans ses moments suprêmes,
Peut braver au besoin les règles elles-mêmes!

Mais par quels mots heureux, quels sublimes accords,
Dirai-je la fureur de ses derniers transports!
Il s'agite en tous sens, se démène, se dresse!
On le claque de joie, on trépigne d'ivresse,
On en pousse des cris de satisfaction!
O pouvoir de l'artiste en situation!
Lui-même, trop ému par ce jeu plein de charmes,
Sur la scène, à grands flots, laisse couler ses larmes.

Alors sur ses amis retombant affaissé,
Il remet au fourreau son poignard émoussé :
Le calme, en cet instant, voilà ce qu'il envie.
C'est ainsi qu'abattu, sans haleine et sans vie,
De ce lieu, tête basse, il déserte le seuil,
Ayant encore souvent une larme dans l'œil.

Si, content de son jeu, parfois on le rappelle,
On ne le vit jamais, prompt à cette nouvelle,

Comme certains acteurs de leurs succès épris,
Accourir aussitôt en recevoir le prix.
Non, il est plus modeste, et même, je l'avoue,
Pour le faire avancer il faut qu'on le secoue;
Après quoi, néanmoins, se remettant un peu,
Il paraît de nouveau devant la rampe en feu.

Tel est en général cet artiste modèle :
Immense sur la scène! et tout petit loin d'elle...
Le contraire, en un mot, des acteurs d'aujourd'hui :
Petits sur le théâtre... immenses loin de lui!
Voilà ce qu'un auteur quelque peu moraliste
Doit écrire et penser de ce puissant artiste.
Loin de lui le costume utile à maint acteur!
De la vérité nue ardent admirateur,
Le plus simple appareil lui sert toujours de mise :
La capote pourtant lui fut souvent permise.

Quant à la pièce même, elle est, à tous les yeux,
Ce que l'on vit jamais de plus ingénieux.
On la joue, à son choix, en un ou plusieurs actes.
Quelquefois un acteur, profitant des entr'actes,
Peut fournir, à lui seul, six actes excellents;
Mais ceci n'appartient qu'à de rares talents.

Ajoutons que l'ouvrage est du genre classique;
J'en appelle à Boileau dans son *Art poétique :*
« Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
« Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli. »
Conséquemment, c'est là qu'Aristote lui-même
De ses *trois unités* a trouvé le système.
J'y vois encor l'*intrigue* et l'*exposition;*
Mais, parmi les moyens de mise en action,
Il en est un surtout que je tiens infaillible :
C'est le *nœud*, sans lequel la pièce est impossible;
Le nœud dont, à son tour, découle heureusement
Le dernier coup de scène, appelé *dénoûment.*

Barbouilleurs de papier, que la foule idolâtre,
Qui de vous inventa pareil coup de théâtre ?
Voilà ce que j'appelle un dénoûment heureux !
Aussi que de succès, de triomphes nombreux !
Depuis que, dans l'Éden, théâtre de sa gloire,
Le serpent tentateur l'a mis au répertoire.
O Satan ! que ton nom soit béni dans mes vers !
Car si Dieu fit la pièce en créant l'univers,
Toi seul, pour amuser toute la race humaine,
Eus l'honneur, le premier, de la mettre à la scène !

Mais comment, de nouveau plein d'admiration,
Loûrai-je dignement l'administration ?
O politesse insigne ! ô bonté sans égale !
Désirez-vous, pour rien, pénétrer dans la salle ?
Parlez ; jamais théâtre, avec plus de ferveur,
N'a donné tant de vogue aux billets de faveur !
On peut toujours gratis obtenir une entrée :
Quelle scène à Paris est mieux administrée !

Et que d'égards charmants vis-à-vis des acteurs !
Fi ! de ces trafiquants qu'on nomme directeurs,
Qui, créant à l'artiste un éternel obstacle,
Lui donnent, en dix ans, un congé par miracle !
Tous les mois, des congés sont accordés ici ;
Les règles du théâtre en décident ainsi.
Par un sage décret que la nature impose,
Il faut que tous les mois l'artiste se repose.
Alors, adieu la caisse, adieu le contrôleur...
Une affiche à la porte, affiche de couleur,
Sur laquelle, en travers, une bande s'attache,
Avertit le public qu'ici *l'on fait relâche*.

Ce sont les seuls instants pendant lesquels l'acteur
Peut aller au dehors jouer en amateur.
Mais il ne doit pas trop se livrer à la foule,
Car il devient malade et le théâtre coule.

Tel fut et tel doit être, en tout temps et partout,
Ce théâtre admirable où le public se porte,
Et tant que des plaisirs le monde aura le goût,
On verra constamment une queue à la porte.

AUGUSTE ROUSSEL.

A MON INSENSIBLE

AIR : *Jusque dans la moindre chose*

Lorsque l'amant le plus tendre
N'éprouve que ta rigueur,
Cruelle! puis-je t'entendre
Vanter froidement ton cœur?
Un regard qui me rappelle
Quand je veux fuir pour jamais :
Quelque douceur, infidelle !
Voilà tes plus grands bienfaits.

Par une amitié paisible
Tu crois payer mon tourment;
Encor ton âme insensible
Se trahit à chaque instant.
Sans pitié pour mon martyre
Et fière de mes douleurs,
Tu souris quand je soupire,
Tu triomphes quand je meurs.

Ingrate! est-ce ainsi qu'on aime?
Est-ce là ce doux retour,
Ce prix touchant et suprême
Qu'on doit au plus tendre amour?
Rougis enfin d'être avare
Quand tout mon cœur s'est donné,
Et frémis d'être barbare,
Contre un captif enchaîné.

Si le sentiment l'enflamme
Les sens sont-ils donc muets?
N'ai-je à toucher que ton âme
Sans toucher à tes attraits?
Qu'attends-tu? l'amour t'appelle;
Couronne le plus beau feu,
Sois aussi tendre que belle
Et ton amant est un dieu.

Œuvres de Boufflers, 1797.

LE DUC D'OSSONNE

Lorsque le galant duc d'Ossonne
Étoit à Naples vice-roi,
Il eut, si l'on en croit des gens dignes de foi,
Une aventure assez bouffonne.
Comme il vouloit savoir tout ce qui se passoit,
N'ignorant pas qu'aux grands on en fait bien accroire,
Sans suite, et déguisé, dès qu'il étoit nuit noire,
Par la ville il se promenoit.
Un jour, à ce que dit l'histoire,
Il entendit parler des gens
Dans une boutique fermée.
Par une fente il vit trois jeunes artisans
Qui tenoient des propos plaisans;
C'est à quoi la jeunesse est fort accoutumée.
Il voulut écouter leur conversation.
Ces gens-là s'amusoient, en faisant leur ouvrage,
A former des souhaits, et dans ce badinage,
Chacun d'eux découvroit son inclination.
— Sans le bien, disoit l'un, on ne sçauroit rien faire;
Si j'avois mille écus, je serois fort content,
La fille du logis en aura bien autant,
C'est une bonne ménagère,

Je l'épouserois à l'instant,
Et je vivrois comme un compère.
— Pour moi, dit le second, je me tiendrois bien fier
Si j'avois seulement une charge d'alfier
(C'est ainsi qu'on appelle à Naples une enseigne).
La guerre a pour moi des appas,
Et si je n'y vais point, ce n'est pas que je craigne
La fatigue ni le trépas :
Mais être fantassin ne m'accommode pas.
— Voilà donc vos souhaits ? dit alors le troisième,
De charges ni d'argent je ne suis point tenté,
Et je sens une ardeur extrême
Pour notre vice-reine ; elle a de la beauté,
Elle est pleine de majesté,
Et plus je la vois, plus je l'aime.
Si j'avois à faire un souhait,
Ce seroit de passer une nuit avec elle :
Quel plaisir d'embrasser une femme si belle !
Que mon bonheur seroit parfait !
Le duc part à ces mots, ce ne fut point sans rire.
Il remarque l'endroit, et dès le jour suivant,
Mande ces artisans, leur ordonne de dire
Quels souhaits ils faisoient le soir d'auparavant.
« J'en sais, reprit-il, des nouvelles,
Et si dans le récit vous n'êtes pas fidelles,
Vous serez pendus en ce jour. »
La duchesse étoit là, nombreuse étoit la cour ;
Les garçons étonnés baissoient tous trois la tête,
Ils ne s'étoient jamais trouvés à telle fête :
Mais il fallut enfin parler,
Il fallut obéir à cet ordre suprême.
Le gars aux mille écus redit sans rien céler
Tout ce qu'il avoit dit ; le guerrier fit de même.
Quand ce vint au dernier, cherchant à reculer,
Embarrassé, confus, il voulut s'en défendre ;
Mais d'un œil de courroux le duc le regardant,
Lui dit : « Je vais te faire pendre,

Si tu ne dis aussi ton souhait maintenant. »
Le pauvre malheureux parle, mais avec peine,
Conte ce qu'il disoit touchant la vice-reine,
Se jette aux pieds du duc, lui demande pardon,
Se nomme un téméraire, implore sa clémence.
Le duc le fait lever, en disant : « Je suis bon,
Ne crains rien, sois en assurance.
Il fait en même temps venir son trésorier,
Lui dit d'aller compter mille écus au premier,
En lui recommandant d'en faire un bon usage.
Puis il dit au second : « Tu veux être guerrier,
J'estime les gens de courage,
Va, je te fais alfier, sers bien le roi, sois sage,
Ton brevet te sera donné dans un moment.
Pour le dernier, dit-il, se tournant vers sa femme,
La chose vous regarde, et c'est à vous, Madame,
A lui donner contentement. »

BARATON.

OBSERVATION

Lorsque le printemps de retour
Ranime et réjouit la terre,
Les animaux se font l'amour,
Et les hommes se font la guerre.

PONS.

LE BRAVE

Lorsque le sort m'a fait soldat,
Il m'a rendu brave sans doute;
Avant que d'aller au combat,

Il faut parler coûte que coûte.
Prenons mon sabre et mon bonnet,
Allons trouver la fille à Claire,
Et disons-lui qu'elle me plait :
A la guerre comme à la guerre !

Depuis deux ans j'en suis épris,
Et depuis deux ans je soupire.
J'y songe les jours et les nuits,
Et je n'ose pas le lui dire.
Mais aujourd'hui, c'est différent,
Puisque me voilà militaire.
Il faut bien se montrer vaillant :
A la guerre comme à la guerre.

L'aspect de l'ennemi, je crois,
N'est pas aussi terrible qu'elle.
Car elle a le je ne sais quoi...,
Car elle est si sage et si belle!
Mais je suis soldat, c'en est fait,
Dussé-je aujourd'hui lui déplaire,
Je vais lui porter un bouquet :
A la guerre comme à la guerre.

Puis bravement, sans avoir peur,
Je lui dirai: Mademoiselle,
Je vous aime de tout mon cœur,
Aimez-moi, je serai fidèle.
A ce compliment sans façon,
Si je vois qu'elle est en colère,
Je lui demanderai pardon :
A la guerre comme à la guerre.

Boucher de Perthes.

LA VIVANDIÈRE

Lorsque les Turcs Eugène déconfit,
Milliers de morts aux plaines de Belgrade
Furent gisants ; dépouillement suivit,
Complet et prompt. Etait en embuscade
La vivandière, et regardait de loin
Ces grands corps nus étalés sur l'échine ;
Mais se trouvant à peu près sans témoin,
Approche enfin, voit partout, examine ;
Puis en pitié prenant ces malheureux,
Veut des mieux faits avoir une relique.
La voilà donc moissonnant parmi ceux
Qui lui semblaient de plus belle fabrique.
Un officier survint et la gaula (gouailla) :
— As-tu fini, gourgandine inhumaine ?
Vraiment, dit-il, à ce petit train-là,
Bientôt, je crois, ta poche sera pleine.
— Par sa bonté, monsieur m'excusera.
De les garder, je ne sens nulle envie.
C'est pour donner à quiconque voudra
Me donner... là... ce gros-là seul en vie.

GRÉCOURT.

LA NEIGE

Lorsque l'hiver enchaîne les flots,
Jeunes beautés, avec audace.
Accourez à ces plaisirs nouveaux ;
L'amour peut guider vos traîneaux :
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps
Des dangers bien plus grands :
Près de vous quand, avec grâce,
Un danseur vient soudain

Vous présenter sa main,
Ma Suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser,
Ne va pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser,
Sur le gazon que sur la glace.
Il est trop dangereux de glisser,
Fillettes, craignez de danser.

Quand sur la glace, en traîneau brillant,
Gaiement l'on passe et l'on repasse,
Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement,
Sans danger, l'on se ramasse.
Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah! c'est bien différent!
Du faux pas qui la menace,
Une fillette, hélas!
Ne se relève pas
Ma Suzon..., etc.

Sans te troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace:
L'amour n'est là qu'un enfant transi,
Ailleurs il est plus dégourdi.
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse une chute en dansant,
Pour l'époux, quelle disgrâce!
Car c'est lui tout à coup
Qui r'çoit le contre-coup
Ma Suzon..., etc...

1823. Scribe et Germain Delavigne.

SUR LES ÉPITHALAMES

Lorsque l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes sœurs ;
C'est le sort des amants et celui des auteurs
D'échouer à l'épithalame.

Mme DE MURAT.

ÉPIGRAMME

SUR UNE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE

Lorsque l'on reçoit Orante,
Pourquoi tant crier haro ?
Dans le nombre de quarante
Ne faut-il pas un zéro ?

(Rimes gauloises.)

CROQUEMITAINE (1)

OCCIDENTALE

Lorsque, plus orgueilleux que le jeune Absalon,
Dans l'espoir d'un bon lucre,
Les peintres, en voyant leur triomphe au Salon,
Semblent manger du sucre,

Soudain, le noir vengeur, le Jupiter tonnant
Qui réduit tout en poudre,
Croquemitaine enfin, ce critique étonnant,
Parait avec sa foudre.

(1) Gustave Planche?

Son œil, où resplendit la flamme en tourbillon,
Lance des éclairs brusques,
Où le noir se marie avec le vermillon,
Comme chez les Étrusques.

Il terrasse tous ceux qui disaient : « Mon tableau ! »
Tous les tailleurs de marbre,
Et tous ceux qui, l'été, vont à Fontainebleau
Pour y voler un arbre.

Il renverse, il écrase avec son regard bleu
Les faiseurs de marines,
Et le rouge incendie et les gerbes de feu
Sortent de ses narines.

Sauvage, il injurie au nom du style grec
Tous ces visionnaires,
Puis enfin son tonnerre auguste éclate, avec
Le bruit de cent tonnerres.

Alors, mille clameurs nous percent le tympan,
Et, dans toute l'usine
Des artistes français, vibrent des cris de paon
Ou bien de Merlusine.

Au tumulte, chacun tressaille et se croit mort ;
Ainsi qu'une accouchée,
Clésinger devient pâle, et songe avec remord
A sa *Femme couchée*.

« Ingres fut dans le vrai ! » murmure Delacroix,
Tandis que monsieur Ingres
Soupire : « Delacroix est bon peintre, je crois,
Malgré ses chairs malingres. »

Yvon, qui vainement cherche un estramaçon,
Cède au coup qui l'assomme.

Meissonnier dit : « J'expire ! » et Benedict Masson :
« J'eus tort de brûler Rome ! »

Lehmann dans la fumée, avec un sombre émoi,
Crie au grand figuriste
Etex : « Les dieux jaloux se sont vengés de moi...
J'étais trop coloriste ! »

Feu Jalabert est gris, Diaz rouge, Picou
Tourne au jaune de chrome,
Et croit sentir le sang ruisseler de son cou
Sur son ami Gérôme.

Couture encor frémit, de flammes enlacé,
Courbet pose, farouche,
Ses deux mains sur son cœur, pour voir s'il est blessé...
Et Galimard se touche !

Th. de Banville.

SUR UN BAISER

A UNE DAME

Lorsque, pour satisfaire à mon brûlant désir,
Je te baisai, jeune merveille;
Si ce trait te causa le moindre déplaisir,
Venge-toi, rends-moi la pareille.

Par De Cailly, *Bruzen*, t. I.

VERS

SUR MADAME D'HUXELLES, QUI AIMAIT LE CHEVALIER DE RIVIÈRE

Lorsque, pour vous cacher
L'amour de son chevalier,

Iris dit qu'elle est trop drue
Pour un cavalier malsain,
Je ne l'en crois pas moins catin;
Mais je l'en crois plus mal foutue.

MAUREPAS, IV, 312.

A LA FEMME QUI M'A PRÉFÉRÉ UN VIEILLARD

Lorsque tu cesseras, Pauline, d'assouvir
Sur ce vieux corps, usé comme un vieil Elzévir,
Tes sales instincts de lapine,
Alors, bandant mon arc sous un autre balcon,
Je ne daignerai plus, vers le but de ton con,
Lancer la flèche de ma pine.

Je te verrai, dans tes spasmes vertigineux,
Dédaignée, en horreur aux boucs libidineux,
Jaune comme un joueur à Bade,
Poursuivant les Saphos à l'œil cave, au teint noir,
Ivre de fricarelle, et ne pouvant avoir
L'attouchement d'une tribade.

Et je te laisserai, de ton doigt polisson,
Sous les soleils mordants, te branler de façon,
Gomorrhe, à dépasser ton culte,
Et sans qu'un chien lascif consente à te sucer,
Sur ta matrice au sperme inactif exercer
La masturbation occulte!

Parnasse satyrique du XIXme siècle, t. II. p. 32.

CHANSON SUR L'AIR DE GRAVELINES

Les deux premiers et les deux derniers couplets sont du chevalier de Rivière, sur un maître d'école de Paris, nommé Vigeon, brûlé pour avoir connu des poules.

1672

Lorsque Vigeon (1) vit l'assemblée
Qui l'assistoit dans son malheur,
D'une voix haute et non troublée,
Il dit : Vous me faites honneur :
Vraiment, voilà bien de la foule
Pour un simple fouteur de poule !

Quoi ! Messieurs, quand cette potence
Devroit soutenir aujourd'hui
Beautru, ce grand bougre de France,
Vous n'en feriez pas plus pour lui.
Vraiment, voilà bien de la foule
Pour un simple fouteur de poule !

Romain, que j'aime, que j'estime,
Est un bon bougre abandonné !
Il n'a pas en horreur le crime,
Et je crois qu'il sera damné ;
J'en ai une joie infinie,
Car il me tiendra compagnie.

Si c'étoit le duc de Vendôme,
Fils naturel d'un très grand roi,
Premier marguillier de Sodôme,
Vous n'en feriez pas plus qu'à moi.
Vraiment, voilà bien de la foule
Pour un simple baiseur de poule !

(1) Auparavant valet de chambre du comte de Grammont. Condamné à estre pendu.

À Dieu, au Roi, à la justice,
Je veux bien demander pardon ;
Mais je souffrirai le supplice
Sans m'excuser auprès du con ;
Je veux mourir en galant homme,
À Paris comme on fait à Rome.

MAUREPAS, IV, 322.

CHANSON

Lorsque vous me changez pour une autre bergère
Je devrais me venger de votre humeur légère
Et suivre mes transports jaloux.
Mais, hélas ! mon amour désarme ma colère
Et quand je cesse de vous plaire
Je me trouve cent fois plus coupable que vous.

Anacréon français. 1780.

A UNE DAME HABILLÉE EN HOMME

AIR : *De tous les capucins du monde*

Lorsque vous paraissez, Clitie,
En habit d'homme travestie,
Vous avez l'air si séducteur,
Qu'il n'en est point, sur ma parole,
Qui ne vous offrit de bon cœur
Ce qui vous manque pour ce rôle.

M., *Fleuri Cazin*, t. IV.

CHANSON SUR L'AIR DE JOCONDE

SUR LE SONGE DE MADAME LA MARQUISE DE LA FARE

Lorsque vous vîtes Coursillon,
Avec un air farouche,
Venir faire le carillon
Jusque dans votre couche,
Il fallait, l'ayant aperçu
A travers la nuit sombre,
Lui tourner au plus tôt le cu
Pour apaiser son ombre.

Maurepas, IV, 7.

ÉPIGRAMME

Lorsqu'un amant auprès de sa maîtresse,
Se croit bien fort et vigoureux,
Qu'il fait du Rodomont, qu'il fait du furieux,
Il choit sans y penser à la moindre caresse.

CHANSON NOUVELLE

Lorsqu'une jeune poulette
Sort de l'œuf et voit le jour,
Tout aussitôt la folette
Vole au poulailler d'amour.
En ouvrant le bec, tourlourette,
Elle va chantant coquedette.
Un p'tit cocheri, en écho,
Répond aussi coquerico.

La volaille est une emplette
Où le plus fin est tondu,
L'on croit prendre une poulette
Qui n'a pas encor pondu :
On la prend souvent, tourlourette,
A son troisième œuf, coquedette,
Lorsqu'elle a dans plus d'un duo
Accompagné coquerico.

Quand certain Gascon se coule
Dans un riche poulailler
Il vous sait plumer la poule,
Et sans la faire crier :
Près d'un coffre-fort, tourlourette,
Entendant chanter coquedette,
Notre cadédis, en écho,
Répond d'abord coquerico.

Un bon coq a sept poulettes,
Dont pourtant il est chéri :
Toutes fêtes ne sont faites,
Que pour cet heureux mari.
Femme mie il a, tourlourette,
Qui souvent le fait coquedette,
Et chante faux dans le duo,
Lorsqu'il lui dit : Coquerico.

Une douairière poulette,
En amour, lasse du froc,
Voulut un jour faire emplette
D'un aimable et jeune coq.
C'était un chapon, tourlourette.
Elle eut beau chanter coquedette,
L'important, jamais, en écho,
Ne put chanter coquerico.

Près d'une jeune poulette,
C'est en vain qu'un coq barbon

Va débiter ses fleurettes,
Il ne prend pas bien le ton.
Ce n'est pas pour lui, tourlourette,
Que l'on veut chanter coquedette;
Le vieux, au plus fort d'un duo,
Dirait trop bas coquerico.

Il est de fines poulettes
Qui, devant bien des témoins,
Chanteraient comm' des fauvettes
Trois fois la semaine au moins.
Dans ces poulaillers, tourlourette,
L'on entend chanter coquedette,
Mais ce n'est pas pour un zéro
Que l'on répond coquerico.

(*Recueil de chansons sur différents airs*. 1622 (1722?)

CARACTÈRE DE LA GALANTERIE FRANÇAISE

Lorsqu'un objet fait résistance,
L'Anglais, fier et vain, s'en offense,
L'Italien est désolé,
L'Espagnol est inconsolable,
L'Allemand se console à table,
Le Français est tout consolé.

Anth. fr. 1816.

VIVE L'ORTHOGRAPHE

L'orthographe est bonne à savoir.
Sur le papier, sans le vouloir,
Quand d'aventure on l'estropie,

Arrive la cacophonie :
On rêvait blanc et l'on dit noir.

Une dame à grand étalage,
Madame de Mont Ararat,
Suzeraine vraiment, et grande... par contrat,
Parlant de ses châteaux et de leur apanage,
S'excusait, par écrit, auprès d'un magistrat
D'un nom connu, M. de Méalgame,
A qui gens peu courtois avaient dit que Madame
Ne permettait pas qu'on entrât.
Sur papier à vignette elle écrit donc : — Eh ! diantre!
« A toute heure chez moi je permets que l'on entre
« Sans virevolte et sans apparat; »
Et là-dessus, Madame, assure qu'à ses *suisses*,
L'ordre exprès en était donné.
Jugez si le lecteur en dut être étonné :
Le C remplaçant S, elle avait mis *mes cuisses*.

FÉLIX NAGARET. *Nouveaux Contes en vers.*

VERS

1742

Louis du royaume est le maître,
Mais il est le sujet d'un prestre (1).
Ce prestre, de Barjac (2), est très-humble valet;
Barjac est à son tour subjugué par Marquet (3),
Ce Marquet, franc fripon, vrai gibier de Bicêtre,
Par moines ou putains est subjugué peut-être.

(1) Le cardinal de Fleury.
(2) Valet de chambre du cardinal.
(3) Intéressé dans les fourrages.

Donc, par cette gradation,
Moine ou putain régit la nation.

(MAUREPAS, VI, p. 21.)

CHANSON

SUR LE ROI

1744

Louis n'est pas un chasseur ordinaire,
J'en ai la preuve en main.
Chasser ses ennemis, la mort et sa catin (1)
N'est pas chose facile à faire.

(MAUREPAS, VI, p. 83.)

VERS

C'EST LA REYNE D'HONGRIE QUI PARLE SUR LE ROY LOUIS XV

Louis, par un esprit pervers,
Jouissant de tous mes Pays-Bas,
Malgré tout ce qu'ils ont d'appas,
En veut encore à mon Anvers.

(MAUREPAS, VI, p. 103.)

EPIGRAMME

Lubin, d'ailleurs bonne personne,
Commence et puis laisse tout là,

(1) La duchesse de Châteauroux.

Je ne sçais, Dieu me le pardonne,
S'il fait tout quand il fait cela.

La Monnaie.

LE SOUHAIT ACCOMPLI

ÉPIGRAMME

Lubin, dès le printemps, partit pour un voy ;
Sa femme était enceinte ; il lui fit en partant
Les adieux les plus doux, les compliments d'usage
Que se font deux époux qui s'aiment tendrement :
« Que le Ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
» Et te rende à mes vœux, telle que je te vois ! »
Le Ciel, qui l'entendit, fut docile à sa voix :
Le bon Lubin revint au bout de douze mois,
Et retrouva sa femme enceinte.

Simon. *Anthologie française.* 1816.

EPIGRAMME

Lubin dit à Chloris un jour :
« Qu'on souffre quand on aime !
Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
Votre inconstance extrême. »
« Je sais, lui dit-elle, à tes maux,
Un remède suprême :
Veux-tu n'avoir point de rivaux,
Il faut t'aimer toi-même. »

(*Anthologie française. 1816*).

RESSOURCE DE LUBIN

Lubin, pour avoir trop vécu,
N'avait plus le moyen de vivre :
Eh bien! dit-il, soyons cocu,
C'est un parti bien doux à suivre.
Il prend donc femme aux doux appas;
La belle aida la Providence,
Et fit revenir sur ses pas
Argent et corne d'abondance.

P.-D.-E. Lebrun. *Bibliophile fantaisiste*, p. 189.

LE RENDEZ-VOUS

CONTE

Luc, à Barbe, sa servante,
Proposait le doux déduit;
Luc avait femme charmante,
Mais ragoût nouveau nous tente
Et nous met en appétit.

A Luc, Barbe fit promesse
Qu'au grenier, sur le minuit,
Elle irait à petit bruit;
Puis avertit sa maîtresse,
Qui lui dit : Pour cette nuit,
Si la chose t'embarrasse,
Au grenier, je prendrai place,
En effet, place elle y prit.

Pressé par une colique,
Luc rêveur, mélancolique,

Et redoutant un affront,
Au rendez-vous fit faux bond.

Mais ayant aperçu Blaise,
Gaillard qui, ne vous déplaise,
Ferme et stable comme un roc,
Était toujours prêt *ad hoc;*
Au grenier vite il l'envoie.
Le rustre y court plein de joie,
Quand Barbe aux yeux de Lucas
Parait. — Hé quoi! tu n'es pas
Au grenier? — Non, sur mon âme;
Mais allez, avec madame,
Vous y prendrez vos ébats.

Madame! — Holà, Blaise, arrête,
Blaise! Barbe n'est pas là.
J'ai fait un coup de ma tête.
Holà, Blaise! Blaise, holà!
Vite, il faut faire retraite.
Qu'on déloge sans trompette,
Ce n'est pas Barbe, une fois...
— Ma foi, répond le grivois,
Barbe ou non, l'affaire est faite.

(*Le Petit-Neveu de Boccace*. 1787, t. I.)

L'OISEAU QUI MORD

CONTE

Lucas épousait Fanchonnette.
Neufs tous les deux au doux jeu d'amourette,
Ils s'épousaient pour s'épouser,
Ne connaissant que le prix d'un baiser,
Et rien de plus. Au retour de l'église,

Dame Catelle, en femme bien apprise,
Prend Luc à part, lui donne des avis
Et voit dans ses yeux ébahis
Se peindre le désir ainsi que la surprise.
On soupe, on danse, on se couche, et Lucas
Ne fait qu'un saut du pavé dans les draps,
Puis sur le sein de Fanchonnette.
Ce fut en vain, le diable assurément
S'en mêla : la jeune fillette
Avait encor, chose rare à présent,
Certain oiseau qui, dit-on, ne s'envole
Que quand il est pourvu d'une queue, et l'oiseau
A coups de bec blesse le jouvenceau.
Ce pauvre Luc ! c'est en vain qu'il accole
Son épousée, en vain il est en eau.
Il ne peut passer la banlieue.
Messire oiseau fait le petit mutin,
Messire oiseau ne veut point de sa queue,
Messire oiseau la mord en vrai lutin.
Oh ! qu'est ceci ? dit à part soi le drôle,
Le vilain mord ! on ne m'avait instruit
Qu'il eût des dents, et si l'on me l'eût dit
Onc d'un mari je n'eusse fait le rôle.
Voyez un peu le vilain, comme il mord !
Cela dit, maître Luc se retourne et s'endort.
Le lendemain, à madame Catelle,
Lucas se plaint : Vous ne m'aviez pas dit
Que votre fille eût des dents... Quoi! dit-elle,
Mon gendre, mais tu perds l'esprit.
N'en as-tu pas aussi, toi ? — Dans la bouche.
Eh bien ? — Eh bien ! Fanchonnette, elle, en a..
Ça m'a mordu jusqu'au sang tout par là ;
Aussi si jamais j'y retouche.....
— Vous êtes fou. — Non parbleu, le voilà ;
Voyez si j'ai menti. — Benêt, reprit Catelle,
Hé ! c'est signe qu'elle est pucelle ;
Tu te plains d'être trop heureux !

Viens avec moi, dès cet instant, je veux
Te faire voir ta balourdise.

Ils vont au lit où Fanchon, en chemise,
Dormait encor, ayant passé la nuit
Fort mal sans doute. — Or çà, sans bruit,
Dit la maman, relève un peu ce voile.
Et Lucas dit, en soulevant la toile :
Après. — Entr'ouvre un peu, bon, regarde dedans.
— Eh bien, voyez ! avec votre harangue !
J'ai bien dit qu'il avait des dents,
Ne v'là-t-il pas déjà la langue ?

PLANCHER DE VALCOUR, *Le Petit Neveu de Boccace. 1787.*

DE L'AMOUR AU VILLAGE

VAUDEVILLE

Lucas me disait l'autre jour :
Tout s'aime en ce riant bocage ;
Aimons-nous donc à notre tour :
L'amour n'est qu'un badinage.
Non, non, Colette, depuis peu,
Soupire et gémit en cachette.
Ah ! c'est l'amour qui l'inquiète :
L'amour n'est pas un jeu.

Le cœur ne ressent à la cour
Qu'une ardeur tranquille et volage
On s'aime, on s'oublie, en un jour :
L'amour n'est qu'un badinage.
Mais au village, c'est un feu,
Qui gagne toujours, qui dévore.
On s'aime, il faut s'aimer encore :
L'amour n'est pas un jeu.

Quand j'ons bien pris de ce doux jus,
J'aimons Lisette davantage.
Dam', c'est bras dessus bras dessous :
L'amour n'est qu'un badinage.
Mais palsangué ! j'en fais l'aveu,
Quand je n'ons bu que de l'eau claire,
Lisette a beau dire et beau faire :
L'amour n'est pas un jeu.

Ma mère dit que tout amant
Est dangereux, c'est bien dommage !
Va, me dit Guillot ! elle ment :
L'amour n'est qu'un badinage.
Sur l'herbe asseyons-nous un peu,
Je veux te le faire connaître ;
Mais il m'y fit bien voir, le traître,
Qu'amour n'est pas un jeu.

Iris, avec un seul pompon,
Embellit son jeune visage ;
La toilette, pour le tendron,
N'est qu'un simple badinage.
Mais pour Aminthe qui, dans peu,
Aura sa trentaine accomplie,
Je réponds bien qu'être jolie
Ne sera pas un jeu.

Tant qu'avec sa femme, un mari
Fournit *aux frais* du mariage,
On le mitonne, il est chéri :
L'hymen n'est qu'un badinage.
Mais laisse-t-il mourir son feu,
Les soupçons troublent le ménage ;
On gronde, on crie, on fait tapage :
L'hymen n'est pas un jeu.

Maman rit de mes rendez-vous
Avec des garçons de mon âge

Et croit bonnement que pour nous,
L'amour n'est qu'un badinage.
Mais j'ai mes douze ans depuis peu ;
Si je laisse faire Lysandre,
Maman pourra bientôt apprendre
Qu'amour n'est plus un jeu.

RÉMOND DE SAINT-ALBINE. *Petit chansonnier français*. 1780

LE MARI BOUDEUR

ÉPIGRAMME

Lucas privoit Alix des droits d'hymen
Depuis huit jours, quand la chaleur extrême
Fit qu'en dormant elle étendit sa main,
Qui, par hasard, tomba sur l'objet même
Dont la sevroit cet époux inhumain.
Dans ce moment vous jugez bien, peut-être,
Qu'au seul toucher la bête s'éveilla :
— Pauvre animal, s'écria-t elle, il a
Du naturel cent fois plus que son maître.

PIRON. *Légende* 1764, t. III.

LE CACA

Lucas revenant au logis
Avec plusieurs gens de sa sorte,
Dit à Pierrot dessus sa porte :
Où ta mère est-elle, mon fils ?
— Elle est dans la chambre prochaine,
Dit-il, avec un capitaine.
— Pourquoi n'y restes-tu donc pas ?

—Ils vont faire caca, mon père;
Car j'ai vu qu'il troussait ma mère,
Et qu'il avait ses chausses bas.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1757, p. 11.)

LE TÉMOIN PERPLEXE

CONTE

Lucas, sur le tapis d'un pré,
Ayant pris Colinette en traître,
Si que du jeu peu mesuré,
Gentil poupon en devait naître,
On exigeait que par un prêtre
L'accouplement fut consacré.
Le gars à qui le nœud sacré
Ne plaisait que de bonne sorte,
Bien que la fille fût accorte
Change, et mettant de travers son bonnet,
Refuse de l'épouser net.
On s'échauffe, on assigne, on plaide,
Le gars ose nier le fait.
Mais à quoi bon? fille possède
Le droit d'être prise à sa foi;
Droit bien injuste, selon moi.
Je donnerais bien ma pistole
Pour que quelqu'habile Bartole
Démontrât le faux de la loi.
Souvent mainte belle en abuse,
Mais ce n'était ici le cas.
Baltasar ayant pris Lucas
Dans le délit dont on l'accuse,
A maint rieur l'avait conté.
En conséquence, on vous l'assigne
Pour attester la vérité.
Comme du pauvre décrété

Il était familier insigne,
L'amitié balance un moment
Entre Lucas et son serment.
— Çà, dit le juge, au bon apôtre,
Conte-nous le fait simplement ;
Il est du ministère nôtre
De t'interroger là-dessus.
— Pargoi ! dit-il, je les ons vus,
Qui tous deux étions l'un sur l'autre ;
Mais d'affirmer sur l'autre point,
Qui fait tout le nœud de l'affaire,
S'ils foutaient ou ne foutaient point,
C'est ce que je ne saurions faire.

Robbé de Beaumont. *Œuvres badines*, t. I.

PAS SI BÊTE

Lucas voulant épouser Madeleine,
Exigeait d'elle, avant le sacrement,
Un doux baiser, pour avoir seulement
De son amour une preuve certaine.
Elle tint bon et refusa tout net.
Qu'arriva-t-il ? Le mariage fait,
Lucas lui dit : — J'en jure sur mon âme,
Si tu l'avais accordé, l'autre jour,
A mes désirs, ce doux baiser d'amour,
Je ne t'aurais jamais prise pour femme.
— Oh ! grand merci, Lucas, de ton aveu,
Réplique alors la naïve épousée ;
N'étais si sotte, oui dà, car, à ce jeu,
J'avais été trop souvent abusée.

(Drôleries poétiques.)

LE DROIT DE JAMBAGE

CONTE

Luce et Colas, des nœuds de l'hyménée,
Allaient tâter: le rustre avait vingt ans,
Et la fillette à Colas destinée
Pouvait au plus compter douze printemps.
Deux grands yeux bleus, blonde sans être fade,
Un teint de rose uni avec les lis;
Bouche mi-close où vole un doux souris
Et sont empreints les feux de la grenade,
Tétins, Dieu sait! bras rond et fait au tour,
Main à croquer, taille svelte et légère,
Voilà l'objet que je peins en ce jour.
Quant aux appas que la beauté sévère,
Pour irriter et piquer nos désirs,
Voile à nos yeux, cache aux premiers soupirs,
Mot n'en dirai ; point n'eus part au mystère
Où d'Alaincourt ils firent les plaisirs :
Au demeurant, c'était une merveille.
Comme l'esprit de Luce était guidé
Vers l'ignorance, elle eût, je crois, la veille
De son hymen, volontiers demandé
Si les enfants se faisaient par l'oreille?

Pas n'est besoin de peindre les apprêts
Qui furent faits pour ce beau mariage.
L'on sait assez qu'une noce au village
N'entraîne pas après elle grands frais.
Bien est-il vrai de dire qu'abondance
Doit présider au repas nuptial;
Ruisseaux de vin, grosse chair et bombance
Font les plaisirs du festin conjugal.
Mais ce point-là n'est pas fort nécessaire.
Venons au fait, et racontons comment

L'hymen bâclé par prêtre et par notaire,
Dans ce hameau, vu certain réglement,
Ne suffit pas, à moins qu'au préalable,
L'épouse n'ait, en disant grand merci,
A son seigneur, suivant l'us immuable,
Payé le droit, et ce droit le voici:
Un grand seigneur, patron de ce village,
Autrefois fut; institua pour droit
Que chaque fille, après son mariage
Fait à l'église, en son château tout droit
Serait conduite, et que pour la famille,
Un déjeuner se tiendrait préparé,
Tandis qu'en lieu joliment décoré
On conduirait l'épouse encore fille;
Et dans ce lieu, chambre de Sa Grandeur,
Serait un lit où, pour lui faire honneur,
Se coucherait l'épousée en chemise,
En attendant qu'il plût à monseigneur,
D'y prendre place; et crainte de surprise
Du côté droit, pour plus de sûreté,
Ledit seigneur devrait être botté.
Tel est ce droit. Passons. Quand le notaire
Eut d'un contrat cimenté le lien
Des deux époux, que monsieur le doyen,
Curé du lieu, pasteur à barbe grise,
Eut sans retour, en face de l'église,
Lâché sur eux le fatal *conjungo*,
On mène Luce à l'instant, tout de go,
Chez le seigneur. Colas s'en formalise:
Point ne savait quel était ce droit-là.
— Où vont-ils donc? Eh! ce n'est pas par là!...
— Chez le seigneur. — Chez le seigneur! quoi faire?
— Payer le droit. — Quel droit? — Songe à te taire,
Interrompit gravement le bailli.
— Enfin... enfin, c'est un us établi
Pour Sa Grandeur. C'est le droit de jambage.
— Le droit de jambage! — Oui, c'est un hommage

Que doit ta femme. — Elle ! pourquoi pas moi ?
— O le bâtard ! on ne veut pas de toi,
Gros rustre. — Mais... — Mais il faut que ta femme
Couche, te dis-je, avecque monseigneur.
— Ma femme, à moi ? — Oui dà, la vilaine âme.
— Par la sangué ! — Tu fais le raisonneur !
Ecoute-moi : Près de ton épousée,
Il doit avoir, ainsi le veut la loi,
Jambe dehors ; cette jambe est bottée,
Et toi présent. — Comment, j'y serai, moi ?
— Eh oui, sans doute. — Et je verrai sa botte ?
— Bien entendu. — Parbleu, s'il est ainsi,
Il peut... Eh mais, ses mains ? — Oh ! pour ceci,
Il doit avoir les mains libres. — La note
Ne nous vaut rien. — Si tu fais le mutin,
Point n'y seras. — Il faudra donc me taire.
En discourant ainsi par le chemin,
La noce arrive, on entre, un émissaire
Vient de la part du maître du château,
La recevoir, dans un salon fort beau,
Où tout éclate, où deux tables dressées
Offrent aux yeux ragoûts et fricassées,
Et puis flacons d'un vin délicieux.
Objet divin pour des gourmets fameux.
Alaincourt entre, on salue, il s'incline,
Aborde Luce, et louant ses appas,
Prend un baiser sur sa bouche enfantine
Pour premier droit. Et ce voyant Colas :
— Les maudits us ! s'écriait-il tout bas.
Pour droit second il la mène à la table
A deux couverts, et puis la fait asseoir,
Et puis s'assied, et l'époux de vouloir
Etre avec eux. — Que fais-tu, misérable ?
Dit le bailli. — Parbleu, fit le butor,
Je n'entends rien à cette manigance ;
Mais ma femme est ma femme. — Pas encor.
Te souvient-il, dis-moi, de la défense

Que je t'ai faite ? Eh bien, prends garde à toi.
Sur ce, Colas se tait et se tient coi,
Examinant de loin et sans mot dire,
Les compliments qu'à sa chère moitié
Fait Alaincourt. C'était une pitié
En cet état de voir le pauvre sire.

Mais vient l'instant où le troisième droit
Va se payer. C'était l'instant de crise.
— Quoi ? disait-il, Luce nue ainsi mise
Auprès d'un homme ! — Il le faut. — Ainsi soit !
Je serai là, je pourrai voir sa botte,
Consolons-nous. A l'instant qu'il marmotte
Entre ses dents, Luce a déjà monté,
Et puis après quelque difficulté,
S'est mise au lit. Point n'entendait finesse
A ce droit-là, ne sachant rien de rien.
Puis au surplus, quel sujet de tristesse ?
Payer le droit qu'une fille de bien
Doit au seigneur, mortel le plus aimable,
Le plus humain, voire le plus affable
Qui fut jamais ! c'est faire son devoir :
Voilà vraiment un beau venez-y voir !
Pour abréger, une jambe bottée,
Alaincourt monte, et Colas avec lui ;
De ce dernier l'âme était agitée,
Dieu sait comment ! Pour lui servir d'appui
Dans un fauteuil on vous place le sire,
La montre en main ; un quart-d'heure sans plus
Devait enfin terminer son martyre :
Mais malgré tout, il ne cessait de dire :
— Le vilain droit ! les détestables us !
Rideaux tirés, près de Luce inquiète,
L'autre se place, et fait voir à Colas
Botte par terre... — Et jambe ? — Nenni pas.
Très bien la sut tirer de sa cachette,
Puis d'un baiser apprivoiser Lucette,

Puis la presser tendrement dans ses bras.
Point ne voulant qu'une rose si belle
Se vit cueillir par un sot villageois,
Il vous la cueille, et si bien que la belle
Trouve ce droit le plus joli des droits.
Colas prenait son mal en patience,
Et se disait, rempli de confiance :
— Voilà sa botte, et puisque la voilà,
Je ne cours pas grand risque à tout cela :
Je vois sa botte. Et puis dans la minute...
Quelques soupirs, des mots entrecoupés,
Sortant des lieux où se passait la lutte,
Font revenir ses soupçons dissipés.

— Que font-ils donc? Voilà pourtant sa botte!
Oui, mais pourtant ce mouvement dénote...
Que diable !... Mais... — Il s'approche à l'instant
La botte touche. — Ah! je suis pris pour dupe!
Cria Colas, je vais porter la huppe.
Et dans l'instant il ouvre les rideaux,
Et les trouva... comme quoi? dos à dos?
— Nenni vraiment. — Pardon, dit le védette,
Mais monseigneur a fait là de faux frais;
Bien m'aviez dit que botte je verrais,
Mais point n'aviez parlé de la botte secrette.

PLANCHON DE VALCOUR
(Petit-Neveu de Boccace, t. II. 1787.)

LA TÊTE DE TROP

CONTE

Luc était veuf, malaisé, mais joyeux ;
Mais, par malheur, Luc fit une folie:
Il épousa fille riche et jolie,
Et dès l'instant, Luc devint malheureux.

— Qu'avez-vous donc? vous n'êtes plus le même,
Lui dit un jour un de ses bons amis.
Vous voilà triste et noir, et maigre et blême!
Qui diable peut vous avoir ainsi mis?
Vous qu'on nommait le coq de ce village,
Et qui toujours, sans en être prié,
Du rossignol imitiez le ramage...
— Ah mon ami!... — Quoi? — Je suis marié.
— Le grand malheur! sans compter l'escarcelle,
Quand vous n'auriez que le corps de la belle,
Bijou charmant, valant mille trésors,
Fait pour charmer des princes, des milords,
Heureux seriez d'avoir fait la conquête
D'un tel objet... — Oui, mais avec le corps,
Mon cher compère, hélas! j'ai pris la tête.

(*Le Petit Neveu de Boccace*, 1787, t. III.)

ÉPIGRAMME

Lucile a perdu son mari.
La pauvrette est inconsolable.
— Il en était donc bien chéri?...
— Non, sa douleur lui sied, elle en est plus aimable.

(*Encyclopédie comique*. 1803. I, p. 12.)

LA DOUBLE RESTITUTION

CONTE

Lucile encor dans la fleur de son âge,
Fut la moitié d'un ancien procureur,
Tête à perruque, affreux à faire peur.
A quatorze ans! quel meurtre! quel dommage!

On en mourrait, s'il n'était, par bonheur,
De se venger un espoir bien flatteur;
Chez Griffonnet, jamais il n'était fête:
Plus froid que marbre, à sa tendre moitié,
Pas ne donnait un signe d'amitié.
La chicane et le gain farcissaient seuls sa tête
Et le lit nuptial, théâtre des plaisirs,
N'était alors que celui des désirs.
Pour une affaire d'importance,
Le jeune Atis chez Griffonnet
Venait souvent, en conséquence;
Notre magot le ruinait.
Il vit Lucile, il en fut idolâtre ;
Quel autre ne l'eût pas été?
Des traits divins, une gorge d'albâtre!
Bras à croquer! Atis fut enchanté.
Il parla, plut, fut aimé de Lucile,
Et qui plus est, comblé des plus riches présents.
L'époux s'en aperçut sans être fort habile:
Un jaloux a les yeux perçants.
Je suis lésé dans l'honneur, dans la bourse,
Dit-il à l'un de ses amis,
Me voilà perdu sans ressource!
Vous avez tort, dit, avec un souris,
Son ami ; Lucile est fort sage,
L'action dont vous vous plaignez
Est très chrétienne, et dédommage
L'un et l'autre du bien que vous leur retenez.

(*Petit-Neveu de Boccace,* t. III. 1787.)

HISTORIETTE

Lucinde, présidente altière,
A l'Opéra traitait du haut en bas
La vieille Alix, bonne fermière,

Qui, par malheur, ne la connaissant pas,
Se mettait à son aise et la laissait derrière.
—Eh!... la femme?—Plait-il?—Vous nous gênez.—Pardon.
—Mais... vous restez!—Oui-dà.—Faites-moi place.—Non.
— Pour répondre de la manière,
Savez-vous qui je suis enfin?
— Ce que vous êtes, vous? — Moi-même. — Une catin.
— Lucinde une catin!... Ah! la vieille sorcière!

FABIEN PILLET.

LE NEZ AU LAIT

Luc ne chantait que mariage;
Sa mère disait : Tarara,
Qu'on lui torde le nez, je gage,
Que le lait encore en viendra.
Pendant (1) qu'à l'instar de l'Eglise,
Luc en paix se manuélise,
Sa sœur vient ouvrir le volet.
Elle allait sonner le désordre,
Quand il lui dit : Laisse-moi tordre
Mon nez pour voir s'il a du lait.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 24.)

MÉMOIRE FÉCONDE, ESPRIT STÉRILE

Luc, par mille beaux traits, dont sa mémoire est riche,
Voudrait seul, en tous lieux, fournir à l'entretien.
Il peut bien n'en être pas chiche,
Tout cela ne lui coûte rien.

DE CAILLY. *Bruzen.*

(1) Tandis.

LE BON VOISIN

Luc pour sa voisine Adèle
Se montre si bon voisin,
Qu'arrivant le soir chez elle,
Il n'en sort que le matin.

F. Bonnet, de Lille. *Anthologie française. 1816.*

LE COCU DE QUALITÉ

Luc, qui des preux de Charlemagne,
Sans *errata*, se croit issu,
Fut averti que sa compagne
En son absence avait conçu.
Moi, cet affront j'aurais reçu!
Moi, cocu comme le vulgaire!
Pourquoi non? dit un sien confrère,
Noblesse en ceci ne fait rien :
Et Vulcain lui-même l'est bien,
Quoique Dieu de père et de mère.

(*Amusements du cœur*, VIII.)

ÉPIGRAMME

Lucrèce et Didon, comme on sçait,
S'occirent de mort volontaire;
Mais ce fut après l'avoir fait:
Voulez-vous mourir sans le faire?

Par Motin. *Cabinet satyr.*, I, 46.

SUR LE PRÉTENDU PHILOSOPHE HALANDE

Lui ! courtiser Pallas ! à quoi veut-on que serve
A la sage déesse un aussi triste fou ;
A moins qu'elle ne lui réserve
La survivance du hibou.

(*Epig.* d'Ec. Le Brun, l.V., 51.)

CHANSON

SUR L'AIR DES PENDUS :

Lundi je pris des actions,
Mardi je gagnais des millions,
Mercredi je pris équipage,
Jeudi j'arrangeai mon ménage,
Vendredi je m'en fus au bal,
Et samedi à l'hospital.

(Maurepas, III, p. 275.)

LES TÉTONS

L'un n'aime que les gros tétons,
L'autre les veut petits et ronds ;
Un amateur de la jeunesse,
A trente ans les trouve trop vieux.
Pour moi, ceux que j'aime le mieux,
Sont les tétons de ma maîtresse.

(Délassement du boudoir.)

CONTRE UNE DAME QUI SE VANTAIT A FAUX D'ÊTRE AIMÉE

Lycoris jure que je l'aime ;
Puisqu'elle en jure, je la croi ;
Mais mon ignorance est extrême,
Lycoris en sait plus que moi.

P. d'Accilly.

A LYNOTTE

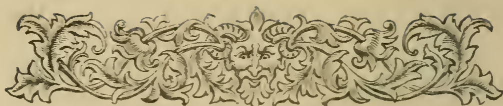
LINGÈRE MESDISANTE

Lynotte,
Bigotte,
Marmote,
Qui couldz,
Ta note
Tant sotte
Gringote
De nous.

Les pouldz,
Les loups,
Les cloux
Te puissent ronger soulz la cotte
Trestous
Les trous
Ordoux,
Les cuisses, le ventre et la motte.

Cl. Marot.





CHANSON

Ma belle, je t'aime mieux
Que mon cœur ni que mes yeux.
Ça! tu me fais mourir d'amour :
Baise-moi mille fois le jour,
En attendant la récompense
Que mérite mon amour.

Si tes ans sont innocents,
Tes yeux sont assez puissants
Pour me faire brûler d'amour :
Baise-moi, etc.

Tu me fais signe des yeux
Que tu crains les envieux;
En dépit d'eux, mon cher amour,
Baise-moi, etc.

Quoiqu'ils veuillent discourir
Et qu'ils en devraient mourir,
Je t'aimerai, mon cher amour.
Baise-moi, etc.

Ce petit dieu triomphant,
On le dépeint en enfant[1]
Cependant tout cède à l'amour.
Baise-moi, etc.

(*Parnasse des Muses.* 1628.)

SONNET

Ma belle un jour dessus son lit j'approche,
Qui me baisant jà sous moi frétillait
Et de ses bras mon col entortillait,
Comme un lierre une penchante roche.

Au fort de l'aise, et la pamoison proche,
Il me sembla que son œil se fermait,
Qu'elle était froide et qu'elle s'endormait,
Dont courroucé je lui fis ce reproche:

— Vous dormez donc? quoi! madame, êtes-vous
Si peu sensible à des plaisirs si doux?
Lors, me jetant une œillade lascive,

Elle me dit : — Non, non, mon cher désir,
Je ne dors pas; mais j'ai si grand plaisir,
Que je ne sais si je suis morte ou vive.

JEAN AUVRAY. *Banquet des Muses.*

CHANSON

Ma belle un jour me caressant,
Ainsi que je l'allais baisant,
Me dit baissant la vue :
Non, non, toujours ne sont les cieux
Pluvieux
Et toujours ne flambe la nue.

Eh quoi! ton humeur s'est changé,
Ton cœur à l'amour s'est rangé
Et, ma foi, t'es connue.
Non, non, etc.

J'ai cru toujours que ta beauté,
Reconnaissant ma loyauté,
    Enfin serait vaincue.
Non, non, etc.

Je ne suis vif, je ne suis mort,
Mourant vivant d'un tel effort,
    Te voyant abattue.
Non, non, etc.

Mignonne, c'est assez baiser,
Je te veux voir, pour m'apaiser,
    En mes bras étendue
Non, non, etc.

De ses deux bras lors m'accolant,
Sa bouche à la mienne collant,
    Me disait toute nue :
Non, non, etc.

Je pensais m'envoler aux cieux
Dans ce combat délicieux,
    La voyant étendue.
Non, non, etc.

Mon doux ami, recommencez,
Eh quoi ! déjà vous vous lassez !
    Et moi, je suis si drue !
Non, non, etc.

Le vouloir ne me manque point,
Mais d'Amour toujours en ce point
    La corde n'est tendue.
Non, non, etc.

BERGERON. *Cabinet satyrique*, t. II.

PRINCIPES DE MORALE

Ma bonne enfant, t'es dans un âge tendre,
Ousque le cœur z'oscurcit la raison;
Des faux plaisirs il faudra te défendre
De t'inculquer leur satané poison.
Je vas guider ta jeunesse éphémère
Et les écarts de ta simplicité.
C'est pas l' tout, dans ta noble carrière,
Il faut avoir de l'émabilité.

Le gueux d'amour est un n'hableur infâme;
Si tu glissais dans ses emportements,
Tu deviendrais, ô trop sensible femme !
La manivelle à ces gueusards d'amants.
Si Cupidon s'agrippait à ta cotte,
Regimbe-toi, mais d'un autre côté,
En rembarrant ce tyran sans culotte,
Il faut avoir de l'émabilité.

L'honneur, vois-tu, c'est un miroir à glace
Qui se ternit sous la respiration;
Dans l'industrie où la chance nous place,
On doit chercher la considération,
Suis de l'homme le désir légitime ;
Qu'aucun humain ne soit pas rebuté,
De ton public veux-tu conquir l'estime,
Il faut avoir de l'émabilité.

En promenant ta craintive existence,
Tourne ta croupe avec un air galant.
Sur le pavé z'en sifflant la romance,
Pudiquement accoste le chaland.
Prends un quartier qui te popularise,
Roule les yeux avec hilarité,
En saurissant lâche quelque bêtise :
Il faut avoir de l'émabilité.

Mon pauvre chou, tous les sentiers sont rudes,
Et l'être en vie a ses z'hauts et ses bas;
Mets à l'abri des noirs vessissitudes
Le saint frusquin gagné par tes appas.
Tu peux un jour avoir des viagères
Et comme moi voir la société,
Mais pour sortir promptement des affaires
Il faut avoir de l'émabilité.

Louis Festeau.

SONNET EN BOUTS RIMÉS

SUR LA PERTE D'UN PROCÈS

Ma bourse est à présent creuse comme un REBEC,
Je suis pis qu'un poirier qu'ont rongé les CHENILLES;
Les escrocs du palais m'ont dégraissé le BEC,
Et me font aujourd'hui la plus gueuse des FILLES.

Je n'allais qu'en carrosse et je marche à pied SEC,
Je portais du velours, je porte des GUENILLES,
Et pour me retirer d'un si cruel ÉCHEC
L'on m'a vu départir de toutes mes COQUILLES.

Mon dieu! que de plaider est un rude TOURMENT,
La chicane pour nous n'est que de L'ALLEMAND,
Maudit soit le moment qui m'en donna L'ENVIE.

Maudit procès qui perd jusques à mon RÉCHAUD,
Et qui, ravissant tout à la pauvre SYLVIE,
Ne lui laisse de bon que ce qu'a L'ARTICHAUT.

(*Nouvelles fleurs du Parnasse.* 1667.)

EPIGRAMME

Macée veut me faire accroire
Que requise est de mainte gent :
Plus envieillit, plus a de gloire
Et jure comme un vieil sergent
Qu'on n'embrasse point son corps gent
Pour néant; et dit vrai Macée,
Car toujours elle baille argent,
Quand elle veut être embrassée.

CLÉMENT MAROT.

PROVERBES D'AMOUR

A LA FAMEUSE MACETTE

Macette on ne voit point, en l'amoureuse affaire,
Femme qui vous surpasse en traits d'agilité ;
Méprise qui voudra cette dextérité :
Reprendre est bien aisé, mal aisé de mieux faire.

Si je suis trop lourdaud en cette même affaire,
Excusez, s'il vous plait, mon imbécilité,
Car je ne manque point de bonne volonté ;
Mais il est malaisé pouvoir à tous complaire.

Mon plaisir dure autant comme ma force dure.
Quand on l'a fait un coup, voulez-vous que, tout las,
Sans prendre son haleine, on retourne aux combats !
Il ne faut pas d'un sac tirer double mouture.

Vous avez beau dresser, pour avoir plus de joie,
La tête à mon courtaut quand il l'a contre-bas ;
Il a fait ce qu'il peut : Macette, il ne faut pas
Ainsi du cuir d'autrui faire large courroie.

Ne me blâmez d'avoir petite marchandise.
En prenant le plus court le chemin se fait mieux.
Souvent les petits os se trouvent plus moelleux,
Et les petits morceaux ont plus de friandise.

Le petit homme abat bien souvent un grand chêne.
D'un petit aiguillon grande ânesse l'on point ;
Puis vous l'avez petit, cela vient bien à point ;
Il faut que le couteau se rapporte à la gaine.

A un petit mercier, il faut petite balle.
Un bon charretier sait tourner en petit lieu.
Dans un petit fourneau, souvent on fait grand feu,
Tout va mieux quand du pied la charrue est égale.

Mais c'est trop fait l'amour; il faut faire ouverture
Des préceptes d'aimer aux autres maintenant.
Ce n'est rien d'être riche et cacher son talent,
Il faut bien joindre l'art avecque la nature.

Il ne faut, en aimant, du premier jour prétendre
D'arriver au doux point qui guérit notre feu.
Pour venir à ce point, il faut attendre un peu,
Car on dit : Tout vient à point à qui peut attendre.

Quiconque veut aimer et désire qu'on l'aime,
Faut qu'il s'aime premier; s'il est aimable à lui,
Après il se pourra rendre aimable à autrui :
Il faut que charité commence par soi-même.

Si vous vous méprisez, la femme vous méprise ;
Prisez-vous au contraire, elle vous prisera.
Tout homme glorieux des femmes jouira,
Aussi dit-on toujours que n'est fou qui se prise.

Il vous faut en amour peu parler et bien faire ;
Les femmes n'aiment pas les plus grands deviseurs.

Ceux qui parlent beaucoup sont les moindres faiseurs,
Et les moindres parleurs dépêchent plus d'affaires.

Il ne faut qu'un amant d'un premier coup décoche
Sa demande sitôt. Ce n'est pas être fin,
De vouloir commencer son amour par la fin,
Avant que de combattre il faut faire l'approche.

Si ne pouvez fléchir par prière une amie,
Vos larmes la vaincront : la femme est comme un vent,
Les pleurs, comme une pluie ; on a vu bien souvent
De grands vents abattus d'une petite pluie.

Mais si vous rencontrez une humeur trop contraire
Aux délices d'amour, ne vous arrêtez pas
A prendre tant de peine à l'attraire en vos lacs,
Car on a beau prêcher qui n'a cure à bien faire.

Si elle vous écoute, espérez bonne issue :
Il ne faut qu'un peu d'eau pour éteindre un grand feu ;
La parole en amour comme ailleurs fait le jeu ;
Ville qui parlemente est à demi rendue.

Faut avec vos devis la rendre amadouée
Par folâtres baisers et par doux maniement.
Du toucher on parvient au surplus aisément :
Dame touchée, aussi, dit-on, dame jouée.

Et si en la baisant elle ne vous résiste,
Gagnez tout aussitôt faveur en autre lieu ;
Et pour ce, dévallant, tirez droit au milieu :
C'est toujours au mitan que la vertu consiste.

Pour vous mettre en humeur, il faut emplir la panse ;
Sans Cérès et Bacchus, Vénus est sans pouvoir.
Un ventre bien guedé est plus prompt au devoir ;
Après la panse aussi, ce dit-on, vient la danse.

Encor que le plaisir du seul homme procède,
Si peut-il être aussi de la femme augmenté.
Je veux bien que l'homme ait le droit de son côté,
Mais souvent le bon droit encore a besoin d'aide.

Si vous avez du mal en la première atteinte,
Ne perdez pas le cœur : d'un dur commencement
Vient une heureuse fin ; nul plaisir sans tourment :
Toujours chère en amour est la première pinte.

Mais avant que jouer au beau jeu désirable,
Il est bon quelquefois, prévoyant le hasard,
De visiter les lieux, car il serait trop tard,
Les poulains étant pris, de fermer son étable.

— Il n'y a point de mousse auprès de la caverne,
Lui disait un quidam en rembourrant son bas.
— Je vous dirai, dit-elle, aussi bien n'est-il pas
Grand besoin de bouchon à commune taverne.

J'ai autrefois ouï, d'une autre bonne rosse,
Que l'on n'a des châtrés aucun contentement,
Alléguant pour raison ce qu'ordinairement
On dit que le poisson ne vaut rien sans la sauce.

La femme, pour tomber souvent à la renverse,
N'est pas plus à blâmer en matière d'amours.
Le sexe a de nature ainsi les talons courts.
Il n'est si bon charretier qui parfois ne verse.

(Satyres bastardes.)

CHANSON

Ma charmante Nanette,
J'entends un petit bruit;
C'est ton cul qui caquette,
Apprends-moi ce qu'il dit.
Aurait-il reçu quelqu'injure,
Dont il murmure?
A-t'il quelque chagrin
Contre son beau voisin?

Parlons en confidence,
Ce voisin si mignon,
Prend-il en patience
Cette espèce d'affront?
Que je voudrais, quand tu lui lâche
Sur la moustache
Un petit camouflet,
Voir la mine qu'il fait!

(*Anthologie scatologique.*)

TOAST

Ma charmante, très-brune, avale avec plaisir
Les rayons de la bière blonde;
Car rien n'est plus joli que de la voir saisir
Son bock, qui de reflets l'inonde.

N'ayant pour aucun homme, hélas! aucun désir,
Hélas! dans aucun monde,
Entre la bière et l'onde elle avait à choisir :
Elle n'a daigné choisir l'onde.

Elle eut, ma foi ! raison. La bière sied très-bien,
En tant que parure, aux teints pâles.
La bière a de beaux tons très-clairs, dorés, — et rien,

Pas plus émeraudes qu'opales,
Ne produirait l'éclat qu'en reçoit sa beauté...
O ma charmante, à ta santé !

MYRIEL.

MARIE-TOI

CHANSON DE COLPORTAGE

Ma chère ami', j'te sais du zèle,
Mais d'après mon p'tit raisonn'ment,
N'y a pas d'chance à rester d'moiselle ;
Ta liberté, ton agrément,
Ça n'vaut pas un établissement.
T'as bonn' min', j'te connais rusée,
Tu séduiras quéqu' gros dindon ;
Puisque tu t'es bien amusée,
Marie-toi donc. (4 fois.)

D'un' malheureus' petit' faiblesse
Un mioch' des fois va résulter ;
Qu'est-c' que t'en f'ras, pauvre diablesse,
Si personne ne vient l'adopter ?
Conjoint', t'as pas à t'tourmenter :
J'suppos' que pour qu'équ'badinage,
Ton époux t'laisse à l'abandon,
N'y a pas d'bâtards dans l'mariage.
Marie-toi donc. (4 fois.)

Y a des pouvoirs qu'un homm' s'arroge
Sans plus q'nous en avoir le droit ;
S'il arrivait q'ton gueux déroge,
Au lieu d'rester dans l'chemin droit

Fait l'bonheur d'un amant adroit;
D'ailleurs aussitôt qu'un homme aime
Et qu'ton pauvr' cœur bat l'rigodon,
T'es pas forcé' d't'en tenir au même.
Marie-toi donc. (4 fois.)

DEMANET. *La Muse pariétaire.* 1863.

DIALOGUE

— Ma chère Ursule,
J'ai du scrupule.
Ne vois-tu pas souvent
Rôder près du dortoir,
Sous les murs du couvent,
Un moine noir?
— Le directeur? — Non. — Le sous-prieur?
— Oui. Celui-là dont les yeux
Amoureux,
Expriment tant d'ardeur,
Tant de langueur.
Ah! ma sœur!
Il a trouvé le chemin de mon cœur.
Mais c'est un piége, hélas! de l'esprit tentateur,
Qui marche sur les pas de ce moine enchanteur.
Ah! ma sœur! ah! ma sœur!
Quand j'y pense, que j'ai peur! ah! que j'ai peur!

A peine l'autre jour
Il entrait dans la cour;
Dès que je le vis paraître,
Je sus bientôt le reconnaître.
Je montai vite au tour,
Lui, plus beau que l'amour,
Vint se glisser sous la fenêtre.
Aussitôt j'entendis le traître

Qui me disait : — Mon p'tit cœur.
Ce mot me saisit, ma sœur.
Mon Dieu, quand j'y pense,
Je meurs de peur,
Je sens que j'offense
Le Seigneur.

— Une offense, quoi ! ma sœur,
Parc' qu'il t'a dit mon p'tit cœur !
N'y a pas d'mal à ça, ma sœur ;
Bannis ton inquiétude,
Des moines c'est l'habitude.
Pour s'emparer de nos cœurs,
Toujours nos confesseurs,
Nous disent des douceurs.
Ah ! si tu voyais père Alain,
De quelle ardeur il baise ma main.
— Ta main ? — Mon sein. — Ton sein ?
— Du fripon c'est le moindre larcin.

— Quoi, tout de bon ? — Oui, tout de bon.
— Ah ! je retiendrai ta leçon, l'avis est bon.
Ma chère Ursule,
Plus de scrupule,
Grâce à tes avis, ma sœur,
Je suis quitte de ma peur.

Le vicomte de Chabat. *Chansons françaises*

CHANSON

Sur l'air : *Ma mère, mariez-moi*

Par la duchesse de Foix, sur la duchesse de Furstemberg. 1696

Ma commère a tant de trous
Qu'on ne peut les boucher tous.

On l'entend toujours crier :
Il me faut un vit,
Il me faut un vit ;
On l'entend toujours crier :
Il me faut un vitrier.

(*Maurepas*, V, 142.)

LA PARTIE DE DOMINO

Ma chère Suzon, voici l'heure
Où nous pouvons nous mettre au jeu.
Seul avec toi dans ma demeure,
J'aime à jouer au coin du feu.
Ce soir, je m'en vante,
Je vais à gogo,
Avec ma servante,
Faire domino.

Allons, Suzon, qu'on se dépêche ;
Place la lampe près de nous ;
Mais surtout ménage la mèche,
Un demi-jour est bien plus doux.
Ce soir, etc.

— Suzon, avec tes doigts de rose,
Il faut remuer tout cela.
— Monsieur, je vous offre la pose.
— Cela m'embarrasse déjà.
Ce soir, etc.

— Monsieur, c'est du blanc que j'avance;
Bouder ne serait pas le cas.
— Oui, mais quand je m'ouvre une chance,
Suzon ne me la ferme pas.
Ce soir, etc.

Vraiment, Suzon, quoi que je fasse,
Jamais mon pauvre as ne finit.
— Monsieur, je ne crois pas qu'il passe,
Vous avez un dé trop petit.
Ce soir, etc.

— Allons, j'attaque. — Et moi, je ferme.
— Ce double blanc me plaît beaucoup.
— Surtout, Monsieur, tenez-vous ferme,
Car je vous prépare un grand coup.
Ce soir, etc.

— Du six, Monsieur. — Je les abhorre;
Je n'ai jamais de ces gros-là.
— Du cinq, au moins. — Je boude encore.
— Vous ne faites plus que cela!
Ce soir, etc.

— Quoi! vous n'avez ni cinq ni quatre!
Allons, Monsieur, cherchez un peu.
— Suzon, je suis forcé d'abattre...
— Ah! que vous avez vilain jeu!
Ce soir, etc.

— Suzon, je quitte la partie;
Demain je serai plus en train.
— Ça s'ra de même, je parie:
Vous remettrez tout à demain!...
Demain, je m'en vante,
Je veux subito,
Avec ma servante,
Faire domino.

PAUL DE KOCK.

CHANSON

Madame la duchesse de Bouillon, venant de chez madame de Polignac, aperçut beaucoup de vitres que des ivrognes avoient cassées pendant la nuit précédente ; elle fit cet impromptu (1713):

Ma commère, de chez vous
Il faut boucher tous les trous ;
Prenez-moi sans balancer
  Un excellent vit...
Prenez-moi sans balancer
Un excellent vitrier.

(*Maurepas*, V, p. 255.)

LE MARI TROP SAGE AU LOGIS

Ma commère, quel courroux
Me vient saisir le courage!
Maudit soit le mariage
Et les maris qui sont doux !
Chez nous le mien fait le sage,
Partout ailleurs il est fou.

Vous voyez ce bel époux
N'avoir soin que du ménage.
N'ayez pas peur qu'il s'engage
A me rien dire chez nous,
Car il.y fait trop le sage.
Partout ailleurs il est fou.

Il me fléchit les genoux
Quand il revient du village,
Mais à quoi sert cet hommage ?
Il ne me fait rien du tout.

Chez nous il fait trop le sage.
Partout ailleurs il est fou.

Je lui dis : D'où venez-vous?
Et de crier je fais rage,
Pensant l'aigrir davantage,
Pour en avoir quelque goût,
Près de moi il fait le sage.
Partout ailleurs il est fou.

Je confesse avecque vous
Que je suis un laid visage;
Mais la nuit j'ai l'avantage;
Il y devrait prendre goût.
Mais chez nous il fait le sage.
Partout ailleurs il est fou.

Gaultier Garguille.

LA SAGESSE DE MADAME ALIX

Madame Alix est belle et sage,
Madame Alix, avec fierté,
A toujours rejeté l'hommage
Des enfants de son voisinage,
Des élégants de la cité :
Donc, au triste époux qui l'engage,
Madame Alix a, sans partage,
Conservé la fidélité
Et les honneurs du mariage.

C'est bien conclure, en vérité;
Mais tout étranger qui voyage,
Chez madame Alix est admis.
Séjourne-t-il dans le pays,

Elle est fière, et son cœur sauvage
Brave ses amoureux soucis;
S'en va-t-il, elle devient tendre;
A ses chagrins elle prend part,
Et la veille de son départ,
Elle daigne à ses vœux se rendre.
S'il bavarde sur ses appas,
Sur ses goûts, sur sa prud'homie,
Madame Alix ne l'entend pas,
Et sa gloire n'est point ternie.

Madame Alix, très prudemment,
Conduisait le fil de sa vie.
Mais de ce bel arrangement,
De ses soins, de son industrie,
Lysidas se douta pourtant.
Il feint sur l'heure un grand voyage,
Prépare un nombreux équipage,
A tous ses parents dit adieu,
Et déclare à qui veut l'entendre
Qu'il part pour jamais de ce lieu,
Qu'en Amérique il va se rendre;
Puis il court chez madame Alix :
— Je pars, dit-il, les yeux en larmes,
Et demain est le jour préfix
Qui doit m'enlever à vos charmes;
Il ne me reste qu'une nuit;
Mais elle serait bien plus belle
Que le jour brillant qui nous luit,
Si vous cessiez d'être cruelle.
Je vous aimai en Céladon,
Je vous servirai comme Hercule.
Je pars; sur ma discrétion,
Vous devez être sans scrupule :
Mon absence vous en répond.

— Cet argument est assez bon,

Dit madame Alix, et je pense
Qu'il faut se rendre à la raison
Et couronner tant de constance.
Cette nuit, chez moi, venez donc.

Il vient, il entre, il trouve, en somme,
Plus de plaisir qu'il n'en eut onc.
Madame Alix le traite en homme
Qu'on ne doit revoir de longtemps.
Madame Alix perd peu d'instants ;
Il n'en est aucun pour le somme.

L'aurore entr'ouvre l'orient.
Madame Alix en la voyant,
Gémit, se plaint, dit : C'est dommage,
Puis elle embrasse Lysidas,
Et lui souhaite un bon voyage.

Mais Lysidas ne partit pas;
Il dit qu'une importante affaire,
Pour quelques jours retient ses pas.
Madame Alix fort en colère,
Éprouve un très grand embarras :
Il reste; saura-t-il se taire?
Qu'ai-je fait et que dois-je faire?
De moi, le perfide se rit.
Lycidas à la fin lui dit :
— Je veux une seconde nuit.
— Venez ce soir; l'aube naissante,
Vous partirez? — Je le promets.
Quoiqu'alors un peu méfiante,
Madame Alix fit plus de frais,
Fut plus vive, plus agaçante,
Exigea plus que l'autre nuit :
Elle voulait qu'il fût réduit,
Qu'il eût un vrai besoin d'absence.
Il en eut besoin en effet.

Il court au champ avec prudence,
Il s'y repose, il s'y refait ;
Puis il revient en diligence.

Madame Alix, à ce retour,
Comprit très bien que ce voyage
N'était qu'une ruse d'amour
Dont Lysidas faisait usage.
Elle lui pardonna ce tour,
Et désormais, plus naturelle,
Elle le prit pour son amant.
Pour quelqu'étranger seulement,
De temps en temps fut infidèle,
Et ne l'aima pas moins pourtant.

Ainsi tout le temps de sa vie,
Au plaisir vit du changement;
Elle unit avec l'industrie
Le doux plaisir du sentiment.
Son cœur encor plus fortement
Sut résister à la jeunesse;
Et les mères et les époux
L'admiraient, la prônaient sans cesse,
Et pour exemple il citaient tous
De madame Alix la sagesse.

(*Les Muses du foyer de l'Opéra.* 1783.)

L'AGILITÉ

Madame Alix, jeune et belle fermière,
En s'élançant sur un trop haut coursier,
Fit voir à Jean, qui tenait l'étrier,
Ce qui pour lui devait être un mystère.
Il en riait, quand la leste beauté,

Croyant que l'autre admire son adresse :
— Que dis-tu, Jean, de mon agilité?
L'as-tu bien vue? — Oh, oui, notre maîtresse,
Répond le gars, et très bien, Dieu merci!
Mais j'ignorais qu'on l'appelât ainsi.

COMTE DE CHEVIGNÉ. (*Contes rémois.*)

SUR LES FEMMES QUI MONSTRENT LEUR SEIN

Madame, cachez vostre sein,
Avec ce beau tetin de rose;
Car si quelqu'un y met la main,
Il voudra vous mettre autre chose.

(*Cabinet satyr.*, II, 217; *Le Joujou des demoiselles,* 1757, p. 34; *Parn. satyr.*, II, 84; *Eloge du sein*, édit. de Barraud, p. 50.)

LA VIRTUOSE

LOUANGES DONNÉES A MADAME CHITCHIT LORS DE SES GRANDS CONCERTS A GRANDS SUCCÈS

AIR : *Je n'ai pas l'heur de vous connaitre*

Madame Chitchit est le nom
De ce talent de haute-contre;
Elle met tout en l'air, dit-on,
Lorsqu'en public elle se montre.
A peine son temple est ouvert,
Qu'on s'y précipite à la ronde,
Car un mérite aussi disert
Ne prêche pas dans le désert!
Son concert a beaucoup de monde.

On n'a jamais porté si loin
Cet art qu'à Paris on renomme ;
Elle sait remplir au besoin
Rôle de femme ou rôle d'homme.
Chez elle point de vœux déçus :
Dès qu'on offre une somme ronde,
Elle fait, pour les gens cossus,
La basse ou le premier dessus !
Son concert, etc.

Lorsqu'on l'invite à manier
Un instrument qui se repose,
Sans se faire beaucoup prier,
Elle vous pince quelque chose.
Ce talent, et d'autres encor,
Lui sont une mine féconde.
Avec eux elle fait de l'or,
Et quand elle donne du cor,
Son concert, etc.

Elle sait qu'en fait de plaisirs,
Chaque pays a sa manière,
Et, pour contenter les désirs,
Rien ne manque à son savoir-faire.
Triste ou gai, mineur ou majeur,
Tout lui convient, tout la seconde,
Et quelle qu'en soit la longueur,
Aucun morceau ne lui fait peur !
Son concert, etc.

Afin d'avoir à tous moments
Des gammes au chant assorties,
Elle choisit les instruments
Qu'elle introduit dans ses parties.
La flûte à bec ou le piston
Sont admis au cours qu'elle fonde ;
Mais où placer un Amphion

Qui n'a qu'un petit mirliton ?
Son concert, etc.

Le public trouve tant d'appas
A cette sirène nouvelle,
Que souvent le haut et le bas
Sont le soir occupés chez elle.
De la voir telle est la fureur,
Que pour juger de sa faconde,
On voit parfois un amateur
Se fourrer au trou du souffleur!
Son concert, etc.

On entre un par un dans l'endroit
Où tant de plaisir nous transporte:
Aussi les gens qu'elle reçoit
Font aujourd'hui queue à sa porte.
Mais, élargissant les parois
De ce temple où la foule abonde,
Un jour nous en verrons, je crois,
Entrer quatre ou cinq à la fois!
Son concert a beaucoup de monde.

(Parnasse satyrique.)

CHANSON

SUR L'AIR DE FONTARABÉ

1643

Madame d'Aiguillon,
L'original des saintes,
Va faire un bataillon
De pucelles enceintes;
Mais, las! quand il faudra combattre,
Chacun foutra!

Mais, las ! quand il faudra combattre,
Chacun foutra !
(*Maurepas*, IV, 165.)

BOUQUET

ENVOYÉ A MADAME DE FRANCINE LE JOUR DE SA FÊTE

AVERTISSEMENT :

Madame de Francine étant une bonne compagnie, un gentilhomme lui promit de lui envoyer un bouquet le jour de sa fête ; cette dame, fort libre, lui dit : Ce sera un bouquet pour mon cul.

Ce qui fit que le gentilhomme lui envoya, le jour de sa fête, un bouquet tel que vous allez le voir.

Il y avait dans une corbeille, en forme de bassin à chier, toutes sortes d'herbes à l'avenant qui entrent dans la composition d'un clystère ; il y avait, outre cela, un canon de seringue monté sur affût, dont le corps et les roues étaient de beurre frais ; le tout couvert de six papiers très fins de différentes couleurs, avec ces vers :

Premier torche-cul, rouge :

Papa di culo, del mondo,
Culo bianco topa tando
Cauda a te con cardinal.

Deuxième torche-cul, blanc :

Si jamais l'on me voit jauni par le milieu,
Qu'on m'en estime davantage ;
Je serois de retour d'un certain joli lieu
Où bien des gens voudroient faire voyag .

Troisième torche-cul, bleu :

Plus vous aurez le ventre libre
D'autant mieux je serai doré,
Et tous les habitants du Tibre
M'achèteront plus cher que du papier timbré.

Quatrième torche-cul, vert :

Il sort de ce fondement
Force merde de bécasse;
Si vous doutez un moment,
Que votre nez prenne ma place.

Cinquième torche-cul, jaune :

De vos deux trous le rond me plaît le mieux :
Il est plus gai, l'autre plus sérieux;
L'un foire quelquefois, l'autre pleure, au contraire;
Trop de barbe lui rend la mine fort sévère;
Le rond a l'air d'un jeune et gaillard jacobin,
Et l'autre d'un vieux capucin.

Sixième torche-cul, noir :

Pour être le moins gai de tous,
Des plus vives couleurs je ne suis pas jaloux;
Car je connais, à votre mine,
Que le matin, comme le soir,
Vous aimez, belle Francine,
Qu'on tire chez vous au noir.

(*Maurepas*, V, p. 222.)

CHANSON

1677

Madame de la Fore,
Notre belle Aurore,
Est dans le beau chemin.
On sait qu'elle adore
Un père capucin;
Il a mauvaise mine,
Mais pour le combat,

Le béat
A bonne échine,
Et la sert mieux que Belesbat.

(*Maurepas*, V, p. 14.)

CONTE

Madame Dru vendait des cervelas
Place Maubert, vis-à-vis des Grands-Carmes.
Grands et petits, seigneurs, bourgeois, prélats,
Chacun était ébloui de ses charmes.
Père Albornoz, procureur du couvent,
En son chemin la rencontrait souvent
Et lui lançait œillade pathétique.
La trouvant seule un soir en sa boutique,
Albornoz entre, et lui tient ce propos :
— Depuis un an, Manon, je vous adore,
Il n'est pour moi ni plaisir, ni repos,
Ayez pitié du feu qui me dévore :
Vous êtes pauvre et je suis amoureux,
Vous serez riche en me rendant heureux.
Le compliment n'était pas sans mérite.
Mais notre belle, encore mal instruite,
Bourgeoisement chérissait son mari,
N'ayant encor tâté d'un favori.

La soif de l'or pourtant lui met en tête
De s'enrichir sans cesser d'être honnête ;
Et c'est ainsi que notre Agnès s'y prend :
— J'ai dans vos yeux, dit-elle au révérend,
Lu votre flamme, et votre amour me flatte.
A tant d'ardeur je ne suis pas ingrate.
Tenez parole, à ce prix je veux bien
Vous accorder ce soir un entretien ;

Eloignez-vous, que l'on ne nous surprenne.
Dès ce moment je vais me mettre au lit;
Je me plaindrai d'une forte migraine;
Je vous attends une heure avant minuit.
Adieu, voici la clef de notre allée.
D'un doux baiser la promesse est scellée.
Le moine brûle et crève en ses panneaux,
Tel qu'un vieux chat à l'affût des moineaux.
Au même instant, Manon, toujours fidèle,
A monsieur Dru court porter la nouvelle.
— Embrasse-moi, mon cher petit mari,
Tu vas ce soir gagner un gros pari :
Cent bons louis, la somme est toute prête,
Me sont offerts pour prix d'un tête-à-tête :
Père Albornoz a conclu le marché.
Tu te tiendras dessous le lit caché,
Je tousserai et, si le moine m'en conte,
Tu paraîtras sans faire le fâché
Et lui diras, en le couvrant de honte :
— Je prends la bourse et vous sauve l'honneur;
Nous garderons le secret au prieur.
Monsieur Dru dit : Le tour me paraît drôle,
Mais que mon front ne coure aucun hasard!
Tousse bien fort et surtout point trop tard.
Chacun s'apprête à bien jouer son rôle
Et prend son poste. Exact au rendez-vous,
Le moine vient et ferme les verroux.
— Belle Manon, je vous tiens ma parole;
Tenez la vôtre, ô de mon cœur l'idole!
Et de mon sort les dieux seront jaloux.
Songez, de grâce, à quoi l'amour m'expose.
Après ces mots, sur la table il dépose
Un sac plein d'or, et met aux deux côtés
Deux pistolets. Manon crie : — Arrêtez!...
— Quoi! vous tremblez! me croyez-vous un traître?
Tout vous répond de ma sincérité;
Mais votre époux nous observe peut-être.

C'est fait de lui s'il ose ici paraître,
Et je l'immole à votre sûreté.
Manon pâlit et de frayeur recule;
Mais Déjanire est dans les bras d'Hercule,
Et d'un torrent rien n'arrête le cours.
La belle tousse, appelle à son secours!
Dru tout transi, laisse crier sa blonde.
— Dru, mon ami, Dru... mon cher, m'entends-tu?
— Oui, dit le moine, et tout l'or de Golconde
Ne pourrait pas me faire aller plus dru.

La Condamine. *(Délassements du boudoir.)*

A DAME THOMASSE

Madame et bonne amie Thomasse,
Tu dis que tu es toute hommasse
Et que je suis tout féminin.
Je te prie donc de cœur bénin :
Trouve-toi quelque part seulette;
Tu sauras si je suis fillette.
Lors, par même moyen, en sômme,
Je saurai bien si tu es homme.

(*Récréation des tristes.*)

LE BAIN D'USAGE

CONTE

Madame Hortense, à certain bal bourgeois
Devait paraître en habit d'ordonnance.
Or, devinez quel âge avait Hortense?
Ses soixante ans escortés de trois mois.

Nota bene qu'en personne prudente,
La dame à peine en avouait quarante
Et bonnement croyait que ses appas
Devaient encore enchaîner sur ses pas
De nos muguets la troupe sémillante.

Après avoir, avec beaucoup d'apprêts,
Refait à neuf en coquette entendue
Tous les attraits qui s'offrent à la vue,
Elle voulut, sur ses charmes secrets,
Passer l'éponge. A cet ordre, Lisette
Qu'ennuyait si longue toilette
Et qui peut-être en cet instant
Soupirait au fond de son âme,
Après le départ de madame,
Pour recevoir un sien amant,
Lisette, donc, presque en colère
Lui dit enfin d'un air surpris :
— Eh! pour un bal faut-il tant de mystère!
Tous ces apprêts étonnent mes esprits.
Dès le matin, Madame a déjà pris
Deux fois le bain de la cuvette ovale!
— Il faut se préparer à tout événement,
Répondit la nouvelle Omphale.
Ne peut-on pas trouver un insolent?

(*Le Petit-Neveu de Boccace.*)

LE CONSEIL INUTILE

— Madame, il se répand un bruit qui vous outrage :
Monsieur le président, dit-on,
Sans respecter les nœuds du mariage,
Tous les jours en secret fait un petit giton
Du chevalier, qui, de votre maison
Occupe le troisième étage.

Chassez donc, croyez-moi, ce vilain personnage,
Pour fermer la bouche aux railleurs,
Et surtout pour votre avantage :
Votre époux ne doit pas aller répandre ailleurs
Un bien qui n'est qu'à votre usage.

— C'est bien dit : cependant, si vous le trouvez bon,
Madame, vos conseils n'auront pas mon suffrage ;
Vous ne connaissez pas le chevalier Cléon
Ce bon ami, cet honnête garçon
Ne veut rien avoir à personne.
Il n'est pas tel qu'il vous paraît
Et me rend avec intérêt
Ce que le président lui donne.

(*Etrennes gaillardes.* 1784.)

SONNET

LE MOIS DE MAI

Madame, j'ai un mai d'une assez longue sorte,
Raide, ferme, bien droit et que je veux planter.
On dit que vous avez un trou à votre porte,
Je vous prie, advisez, si le voulez prêter.

Vous aurez du plaisir à me le voir porter,
Le guider dans la fosse, et, d'une adresse accorte,
Lui faire, en secouant, sa racine jeter
Que jamais pour l'hiver vous ne sentirez morte.

Çà donc, belle, venez le faire avecque moi,
Vous fournirez le trou, je fournirai le mai,
Un mai fort et touffu où rien n'est à redire.

Vous pourrez d'une main le dresser sans guindas;
Et si, par aventure, il trébuchait à bas,
A le redresser preste on ne se fait que rire.

(Muse folastre.)

ÉPIGRAMME

— Madame, je ne puis, tant ma force est petite,
Le faire en une nuit seulement que six fois;
Si le ferais-je bien, parfois, quatre, trois fois
Quand je trouve à mon vit un agréable gîte.
— Tout beau, tout beau, Monsieur, vous allez un peu vite;
Je n'en connus jamais qui le fît tant de fois;
Faites-le bien trois fois, et vous en serez quitte.

MOTIN. *(Parnasse satyrique.)*

GASCONNADE

A PROPOS D'UNE INSENSIBLE

Madame, je ne veux que la voir un moment,
Et l'amour dans son cœur naîtra subitement.
Ah! cadédis! s'il faut pousser une fleurette,
S'il faut brûler un cœur d'une flamme secrète,
S'il faut s'en faire aimer; parlons de bonne foi,
Là, Madame, entre nous, qui le peut mieux que moi?
S'il faut avoir pour plaire une figure aimable,
S'il faut être poli, complaisant, agréable,
S'il faut en moins d'un jour mettre un cœur sous la loi,
Fût-ce un cœur de rocher, qui le peut mieux que moi?
S'il faut avoir l'esprit plein de délicatesse,
S'il faut, en mots choisis, exprimer sa tendresse

D'un rival, d'un mari, s'il faut être l'effroi,
S'il faut régner partout, qui le peut mieux que moi!

CHEVALIER DE LA FANFARONNIÈRE, dans *l'Amour vengé.*
(Passe-temps agréable, 1742.)

LE BEL OISEAU

SONNET

Madame, je vous donne un oiseau pour étrenne
Duquel on ne saurait estimer la valeur;
S'il vous vient quelqu'ennui, maladie ou douleur,
Il vous rendra soudain à votre aise et bien saine.

Il n'est mal d'estomac, colique ni migraine,
Qu'il ne puisse guérir, mais surtout il a l'heur
Que contre l'accident de la pâle couleur,
Il apporte avec soi la drogue soûveraine.

Une dame le vit dans ma main l'autre jour,
Qui me dit que c'était un perroquet d'amour,
Et dès lors m'en offrit bon nombre de monnoie.

Des autres perroquets il diffère pourtant,
Car eux fuient la cage, et lui, il l'aime tant,
Qu'il n'y est jamais mis qu'il n'en pleure de joie.

(Cabinet satyrique.)

CLÉMENT MAROT A UNE DAME PIÉMONTAISE

Madame, je vous remercie
De m'avoir été si rebrousse.
Pensez-vous que je m'en soucie,

Ne tant que soit peu m'en courrouce?
Nenny, non; et pourquoi? Et pour ce
Que six écus sauvez m'avez,
Qui sont aussi bien dans ma bourse
Que dans le trou où vous savez.

CHANSON

SUR L'AIR : *Si vous étiez fidèle. 1679*

Madame la comtesse (1),
Vous qui baisez si bien
Et qui assortissez la petite altesse (2),
Dites-nous si les sœurs s'en trouvent bien (3).

(*Maurepas*, V, p. 20.)

LA MARCHANDE DE GANTS

— Madame, montrez-moi des gants.
Que vendez-vous ceux-ci? — Monsieur, rien que six francs.
— Madame, vous en aurez quatre.
— Monsieur, je n'en puis rien rabattre.
— Madame, un écu d'or; mais je veux vous baiser.
— Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine,
En vérité, c'est mon étrenne;
Je ne veux pas vous refuser.

DE CAILLY.

(1) La comtesse de Fiesque.
(2) M. le duc.
(3) Madame de Maré et mademoiselle de Grancey.

MADAME OCTAVE

Madame Octave offrant la pomme
    Au premier homme,
Était belle ; mais ce larcin
A depuis fait gonfler son sein,
Épaissir sa taille et ses hanches ;
Si bien que d'elle les plus franches
Disent : « Ce n'est plus pour l'instant
L'Eve — mais *le Léviathan.* »

E. W.

SONNET

Ma dame, un jour, sur mes genoux assise,
D'un luth charmait mon esprit traversé,
Quand pour jouer de son luth renversé,
Habilement je levai sa chemise.

Amour adonc en flamme, allume, attise,
Le feu qu'il a dans nos âmes versé.
Je me pâmais, et ma belle Circé
Mourait aussi, d'un même feu occise.

— Quoi ! dis-je alors, tes doigts n'en peuvent plus !
Dessus le manche ils languissent perdus
Sans fredonner les accords que tu passes.

Elle me dit : — Mon désirable objet,
Mes doigts n'ont rien qu'à tenir le sujet :
Assez mon cul fredonne sur les basses.

(*Le Banquet des Muses.* 1623.)

SONNET

Madame, votre con est brave et date école
Une brèche où toujours se donne quelqu'assaut ;
C'est un fameux palais, un public échafau
Où chacun à son tour s'en vient jouer son rôle.

C'est un tripot commun où sans cesse on bricole,
Un manège où chacun exerce son courtau ;
C'est un lieu bien fourni ; bref, rien ne lui défaut
Qui serve au passe-temps d'une jeunesse folle.

Mais, à vrai dire, il est un peu de trop haut prix
Pour le temps malheureux. Ouvrez-le donc gratis,
Ainsi vous le rendrez plus fameux d'exercice

Que le lycée saint, que le rempart troyen,
L'aréopage grec, le cirque italien
Le brague, l'hippodrome et la forêt d'Erice.

Cabinet satyrique.)

———

DE MADELON

Madelon, faisant le mestier,
Disoit à Thibaut le nattier :
— Vay-je pas bien à la cadence ?
— Ouy, dit Thibaut à Madelon :
Que maudit soit le violon
Qui premier t'en monstra la dance !

Par Jean Auvray. *Banquet des Muses*, p. 97.

MADELON

Madelon fuit ; mais en fuyant,
Elle désire qu'on l'atteigne.
Elle nie ; mais en niant,
Elle ne veut point qu'on se feigne.
Elle débat, mais débattant,
Elle veut qu'on vainque pourtant.

LA FRESNAYS. *Flèches d'Apollon.*

ÉPIGRAMME

Madelon n'est point difficile
Comme un tas de mignardes sont.
Bourgeois et gens sans domicile,
Sans beaucoup marchander lui fout.
A chacun qui veut la racoustre,
Pour raison elle dit un point
Qu'il faut être putain tout outre
Ou bien du tout ne l'être point.

(*Cabinet satyrique.*)

LA PETITE MADELON

PAROLES DE CAMILLE DU LOCLE, MUSIQUE DE J. DUPRATO

Madelon, qui rit toujours,
Ne rit plus depuis huit jours.
— Et pourquoi ? — C'est un mystère.
— Vite, il faut aller quérir
Un docteur pour la guérir,
Dit en souriant sa mère.

La petite Madelon,
Elle est bien malade? — Eh! non!...
C'est tout le contraire. (*Bis.*)

Voilà qu'un gai rossignol,
Près d'elle arrêtant son vol,
Vient chanter pour la distraire.
A ces chants pleins de douceur,
Elle soupire, et des pleurs
Viennent mouiller sa paupière.
La petite Madelon,
Elle est malheureuse? — Eh! non!...
C'est tout le contraire. (*Bis.*)

Les filles et les garçons
S'en vont danser aux chansons
Deux à deux sur la fougère.
— Viens-tu danser dans le bois?
— Non, j'aime mieux mille fois
Filer la journée entière.
La petite Madelon
Devient donc sauvage? — Eh ! non!...
C'est tout le contraire. (*Bis.*)

Voilà que par le chemin,
Un gros bouquet à la main,
Quelqu'un vient; c'est monsieur Pierre.
Aussitôt qu'elle le voit,
Elle devient pâle et choit
Sur le banc de sa chaumière.
La petite Madelon,
La voilà donc morte? — Eh! non!...
C'est tout le contraire. (*Bis.*)

Pierre, avec son beau discours,
Vient demander ses amours,
Pour femme et ménagère

Je ne juge pas cela.
Mais, ma fille que voilà
Vous répondra, dit le père.
La petite Madelon
Va le refuser? — Eh! non!...
C'est tout le contraire. (*Bis.*)

(*La mère Gaudichon.* Gaudriole de 1864.)

FRAGMENT

Madelon s'en vient privément
Me voir quand j'écris ou compose,
Et dit que ce n'est seulement
Que pour apprendre quelque chose.
Mais si rien de beau je propose,
A ses yeux, il est si bien pris!
Un diamant d'assez bon prix,
Un tableau où n'aie que reprendre.
Je ne sais s'elle a rien appris,
Mais je ne vis onc si bien prendre.

Mélin de Sainct-Gelays.

L'ACTRICE DE L'OPÉRA

PLAINTE D'UN AMATEUR

Air : *Quand on va boire à l'écu*

Mademoiselle, on le saura :
Pour une actrice,
Oh ! c'est par trop novice!
Mademoiselle, on le saura;

Vous déshonorez l'Opéra.
Bien danser et danser fort,
Un œil mutin, un beau port,
Une croupe qui ressort,
O temps ! O mœurs !
Sont chez vous, des signes trompeurs,
Mademoiselle, etc.

Sur le dos, nonchalamment,
Vous recevez votre amant,
Pas le moindre mouvement;
Autant, ma foi,
Sentir sa femme auprès de soi.
Mademoiselle, etc.

Tous vos baisers sont contraints;
Mais remuez donc les reins...
Que faites-vous de vos mains?
C'est enrageant,
On n'a plus rien pour son argent.
Mademoiselle, etc.

Les femmes de nos bourgeois,
Et j'en eus vingt dans un mois,
M'auraient mieux servi cent fois.
Oui, grâce aux dieux !
Même en province on le fait mieux.
Mademoiselle, etc.

Une duchesse à l'œil noir,
L'an passé, voulut m'avoir;
C'est elle qu'il fallait voir !
Pourquoi, morbleu !
Gagnais trop à si beau jeu !
Mademoiselle, etc.

De ce carquois sans attraits,
Je retire enfin mes traits,

Et vais calmer ici près,
Les feux constants,
D'une dévote de trente ans.
Mademoiselle, etc.

(*Gaités de Béranger.*)

A Mme LA MARQUISE DE L***

EN RÉPONSE A UN BILLET OU ELLE FAISAIT UN REPROCHE OBLIGEANT A L'AUTEUR

Ma faute me vaut donc un billet d'Émilie !
A ses ordres charmans je souscris sans effort.
D'avoir toujours raison j'abjure la folie :
Car je ne suis heureux que pour avoir eu tort.

L'abbé Porquet. *Anthologie.* 1816.

FIEZ-VOUS-Y

Ma femme a du dégoût pour le plaisir des sens ;
Elle m'adore et c'est par complaisance
Qu'elle se prête à mes transports brûlants,
Disait Argant à son neveu Darmance;
Darmance, qui n'a pas vingt ans,
Et que déjà, madame Argante,
A force d'être complaisante,
En trois mois a mis sur les dents.

Daillant de la Touche. *Caprices poétiques.* 1784.

LEÇON A MA FEMME

Ma femme, allez au diable, ou vivez à ma mode.
Ma morale n'est pas d'un Caton, d'un fâcheux :
Je suis pour la vertu commode,
Et la vôtre s'oppose à tout ce que je veux.
J'aime à passer la nuit à table,
Et vous qui devriez avoir un air ouvert,
Animer la débauche et la rendre agréable,
Vous faites la grimace et sortez au dessert ;
Votre pudeur ne peut soutenir la lumière,
La seule obscurité contente vos désirs ;
Et pour rendre ma joie entière,
Il faut que le grand jour éclaire mes plaisirs.
Sous une longue jupe, avec soin étendue,
Vous cachez ce qu'on doit découvrir aux maris.
Je ne trouve que des habits
Et je cherche une femme nue.
Au lieu de me donner des baisers ragoûtans,
Vous me donnez des baisers de grand'mère ;
Vous demeurez sans voix, sans mouvemens,
Loin de me seconder dans l'amoureux mystère.
Et quand, pour m'exciter au doux jeu de Vénus,
J'ai besoin de vos mains, vous faites la sucrée,
Vous vous fâchez, et n'y touchez non plus
Que si c'était chose sacrée.
Je ne puis souffrir cet abus.
Tandis que le sommeil fermoit les yeux d'Ulysse,
Malgré sa mine prude et ses airs réservés,
Pénélope, pour exercice,
Avoit toujours la main où vous savez.
Lorsqu'Hector et sa femme, en leurs humeurs lubriques,
Usoient des droits d'hymen, ainsi que de raison,
C'étoit comme un signal à tous les domestiques,
Et l'on étoit en rut dans toute la maison.
Si quelquefois il me prend fantaisie,

Comme l'on dit, de tourner le feuillet,
Vous me le refusez tout net.
A son mari la sage Cornélie
Accordoit cette courtoisie.
Porcie encor l'accordoit à Caton.
Avant que Jupiter eût ravi Ganimede,
Junon permettoit sans façon
Qu'il la traitât par intermède,
Comme il traita depuis son aimable échanson ;
Mais puisqu'enfin une austère sagesse
A pris sur vous tant de crédit,
Soyez ailleurs une Lucrèce,
Je veux une Laïs au lit.

Piron.

UN HEUREUX MÉNAGE

Air : *Aménité, gaité, fraternité*

Ma femme aussi
Va porter, Dieu merci !
Une toilette
Un peu complète;
C'est le bon ton,
Et vive le jupon
Qui fait remuer le menton.

La détresse était au complet,
Nous barbottions dans l'indigence;
Mon épouse fit connaissance
D'un monsieur bête, riche et laid.
Ma femme aussi..., etc.

Depuis ce temps notre maison
A pris une bonne tournure.

Bijoux, vêtements, nourriture,
Chez nous tout arrive à foison.
Ma femme aussi..., etc.

Nous étions accrochés partout,
Dans le quartier, quelle misère !
Nous devions à toute la terre,
Elle a payé tout ça d'un coup.
Ma femme aussi..., etc.

Notre protecteur, en tout cas,
N'attend jamais qu'on lui rappelle
Que ma femme aime les dentelles,
Et moi le pâté de foie gras.
Ma femme aussi..., etc.

Il m'enverra le mois prochain,
Tant il aime à rendre service,
A Longjumeau, voir en nourrice,
Notre enfant, dont il est parrain.
Ma femme aussi..., etc.

Or, maintenant tout me sourit,
Je ne suis plus dans la débine,
Car je commande à la cuisine,
Et ne couche plus au grand lit.
Ma femme aussi..., etc.

Depuis qu'un soir, chez un traiteur,
Tête à tête on l'a rencontrée,
On la prétend déshonorée !
Où diabl' va-t-on nicher l'honneur ?
Ma femme aussi..., etc.

Pourquoi m'en fâcher, au surplus?
Leur liaison m'est profitable,
Car depuis qu'il la trouve aimable,

Je pèse dix kilos de plus.
Ma femme aussi..., etc.

COLMANCE.

LA FIANCÉE

Ma fiancée, ô ma gentille Annette,
Bientôt l'hymen comblera tous nos vœux ;
Huit jours encore ! à chaque instant j' répète :
Qu'il tarde à v'nir le moment d'être heureux !

— Tout ainsi qu'vous, ami Charles, j'désire
L'instant qui doit à jamais nous unir.
Le jour, la nuit, chaqu' fois que je respire,
Comm' vous j' répète : Ah ! qu' ça tarde à venir !

— Oui, nous ferons le plus joli ménage,
Tout nous promet d'embellir not' destin.
En attendant, d'amour i' m' faut un gage,
Laisse-moi cueillir quéqu' fleurs de ton jardin.

— Bien volontiers, choisissez les plus belles,
Cell's dont l' parfum vous semblera l' plus doux.
— Je n' veux cueillir que deux roses nouvelles.
— Ah ! si c' n'est qu'ça, Charles, contentez-vous.

Eh quoi ! vot' main soulève ma col'rette !
— C'est pour cueillir les boutons de ton sein.
— Charles, écoutez, je n' suis prud' ni coquette,
Mais je n' saurais permettre un tel larcin.

— A mon bonheur ainsi donc tu t'opposes ?
Moi qui t'aim' tant ! Annette, ce n'est pas bien.
— Si j'vous laissais cueillir ainsi mes roses,
L' jour d' not' mariage il ne m' rest'rais plus rien.

Filles, suivez l'exemple utile et sage
Qu' la fiancée ici vient vous offrir :
Si vous voulez du bonheur en ménage,
A vos amants n' laissez pas tout cueillir.

Bouilly, auteur *de Fanchon la Vielleuse.*

C'EST DU NANAN (1)

Air : *Ça va bon train*

Ma fille, avant d'céder ta rose,
Retiens bien ce précepte-là :
Les devoirs que l'on nous impose,
C'est du caca.
Pourtant il faut qu'on se soumette
Aux lois d'un monde impertinent;
Mais l'plaisir qu'on goûte en cachette,
C'est du nanan.

En amour, si tu vas trop vite,
Rappelle-toi qu'il t'en cuira.
Un' jouissanc' qui finit tout d'suite,
C'est du caca.
Fi des voluptés ordinaires
Qui ne durent qu'un p'tit instant:
Mais les gentils préliminaires,
C'est du nanan.

Si plus d'un gringalet t'lutine,
Crois-en ta mèr' qui l'éprouva,
Prendre un amant de maigre échine,
C'est du caca.

(1) Cette chanson a été condamnée le 26 mars 1825.

Pinc'-moi plutôt un d'ces grands drôles
Qui crèvent de tempérament,
Larges des reins et des épaules :
C'est du nanan.

Peut-être, échauffé de bourgogne,
Ton monsieur te maltraitera,
Car parfois un amant nous cogne :
C'est du caca.
Se voir battre à propos de botte,
J'conviens qu'ça n'est guère amusant,
Mais aussi quand y vous mijote,
C'est du nanan.

A des pouilleux si tu t'accroches,
Rappelle-toi qu'il t'en cuira ;
Car l'amour sans vaissell' de poches,
C'est du caca.
Arrang'-toi plutôt, vaille que vaille,
Avec un ân' cousu d'argent,
Car les pièc's blanch's et la mitraille,
C'est du nanan.

Un rimailleur qui vous dorlote
De chansonnette, et cætera,
Vous fait barboter dans la crotte,
C'est du caca.
Mais parlez-moi d'ces vieux bobosses
Qui, sans façon, vous font présent
D'une guimbarde et de deux rosses...
C'est du nanan.

Dis aux escroqueurs de Cythère,
Qui n'offriraient rien pour fair' ça,
En donnant du balai, ma chère :
C'est du caca.
Mais avec ceux que la Victoire

À trahis, fais-le gratuit'ment :
Rendr' service aux fils de la Gloire,
C'est du nanan.

Ne t'marie, afin d'paraitr' sage,
Que quand la vieilless' te viendra ;
Car s'enchaîner dans son jeune âge,
C'est du caca.
Mais quand tu s'ras dans ton ménage,
Faut pas pour ça t'priver d'amant,
Car les accrocs faits au mariage,
C'est du nanan.

E. Debraux.

LE MEA CULPA

Ma fille, avec componction,
Ouvrez-moi votre conscience.
Faites votre confession
Dans ce saint temps de pénitence. (*Bis.*)
Et toutes les fois qu'il faudra,
Dites votre *mea culpa.* (*Bis.*)

Le jeune Atys, votre voisin,
Passe ses nuits à la fenêtre;
Il vous chante quelque refrain
Aussitôt qu'il vous voit paraître.
Si vous écoutez tout cela,
Dites, etc.

Il vous a dit qu'il vous aimait,
Que vous seriez sa seule amie,
Et que son feu ne s'éteindrait,
Qu'avec le flambeau de sa vie.
Si vous avez cru tout cela,
Dites, etc,

Avez-vous, à ses billets doux,
Répondu d'un style bien tendre?
Et la première, au rendez-vous,
Craignez-vous de le faire attendre?
Si vous avez fait tout cela,
Dites, etc.

Quand il vous demande un baiser,
Dites, avez-vous le courage,
Ma fille, de le refuser?
Non sans doute, jamais, je gage.
Si vous l'aimez trop pour cela,
Dites, etc.

S'il vous offre, avec des chansons,
Une rose toute seulette,
Pour sa rose il prend deux boutons,
Enclos dans votre collerette.
S'il vous prend tout comme cela,
Dites, etc.

L'autre jour au fond d'un jardin,
Il vous aperçut endormie;
Il vous y fit plus d'un larcin...
Vous étiez donc bien assoupie?...
Si vous dormez comme cela!
Dites, etc.

LA PÉNITENTE

Remettez-moi tous ces péchés :
La chair est fragile à mon âge;
Mon père en vain vous vous fâchez;
Ne savez-vous pas que le sage,
Au moins sept fois par jour, hélas
Doit dire son *mea culpa* ?

MARÉCHAL.

LES CŒURS VOLANTS

Air : *Qu'elle est, qu'elle est bien!*
Monseigneur, vous ne voyez rien

LA MÈRE

Ma fille, on dit qu'ils voleront
Un jour comme les hirondelles,
Que toujours en l'air ils seront,
Allant, venant à tire-d'ailes;
Que ce miracle, grâce à Dieu,
Dans notre temps doit avoir lieu.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

LA MÈRE

Ma fille, quand ils voleront,
Ouvrons vite porte et fenêtre;
Partout, sans doute, ils percheront,
Et jusque sur ton nez, peut-être.
Il faut qu'alors, même en hiver,
Chez nous, la nuit, tout reste ouvert.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

LA MÈRE

Ma fille, quand ils voleront,
Je gagerais que dans les rues,
Pluie ou vent, nos dames iront
Le cou tendu comme des grues;
Et c'est en vain qu'il tonnera
Quand un orage en abattra.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

LA MÈRE

Ma fille, quand ils voleront,
Nous les choisirons au plumage.
Aux unes les blondins plairont,
Mais les bruns valent davantage.
D'ailleurs, que ce soit Pierre ou Paul,
On pourra les juger au vol.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

LA MÈRE

Ma fille, quand ils voleront,
Les femmes iront à la chasse,
Et quand les jeunes en prendront,
Les vieilles feront la grimace.
Malheur à qui n'a pas le sou!
Les filets seront d'un prix fou.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

LA MÈRE

Ma fille, quand ils voleront,
Bien des prudes, à l'échappée,
De bonne foi se pourvoiront,
Et les prendront à la pipée,
Puis feront porter dans Paris
La carnassière à leurs maris.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

LA MÈRE

Ma fille, quand ils voleront,
Nous en changerons sans obstacle ;
Nos trébuchets toujours iront,
Et, pour compléter le miracle,
Sur le chasseur, tour singulier !
On verra tirer le gibier.

LA FILLE

Maman, c'est fort bien,
Mais en l'air je n'aperçois rien.

BÉRANGER.

LE GARÇON ÉPICIER

AIR : *Faut d' la vertu.*

Ma foi, c'est un joli métier,
Que d'être garçon épicier.

Entre le sucre et la cannelle,
Galichon passe d'heureux jours.
Il vend lampions et chandelle,
D'y voir clair se piquant toujours.
Ma foi, etc.

On le dit plus bête que brave,
Mais c'est à tort que l'on en rit.
Il n'a qu'à descendre à la cave
Pour en rapporter de l'esprit.
Ma foi, etc.

Sa gaîté, sans aucune crainte,
Se permet plus d'un malin tour.

Aux maris il vend de l'absinthe,
Aux femmes du parfait amour.
Ma foi, etc.

Si quelque vieux rentier désire
Du vinaigre dans un cruchon,
Il ne manque jamais de dire :
C'est du vinaigre à cornichon.
Ma foi, etc.

Il vend et savon, et potasse,
A la blanchisseuse du coin ;
Papier, amidon ou mélasse
A chacun selon son besoin.
Ma foi, etc.

Achetez-vous de la moutarde,
Au moment où vous la prenez,
Il dit de sa voix nasillarde :
Elle va vous monter au nez.
Ma foi, etc.

Un poète du voisinage
Vient-il pour sa provision,
Dans un feuillet de son ouvrage
Il lui met du sel à foison.
Ma foi, etc.

Les pois cassés et les lentilles,
Il les débite aux pauvres gens.
Son sucre d'orge aux jeunes filles,
Aux plus riches ses mendiants.
Ma foi, etc.

Il fait manger bien du fromage
Au pédant, à l'ambitieux,
Et leur vend d'excellent cirage

Pour qu'ils brillent à tous les yeux.
Ma foi, etc.

A ces caractères moroses
Qui se crispent à tous propos,
Pour rétablir l'état des choses,
Il débite force pruneaux.
Ma foi, etc.

A certain marchand de paroles,
Il vend du miel en quantité.
Il vend toute espèce de colles
Au journaliste, au député.
Ma foi, etc.

Enfin il garde l'espérance,
Tout en agissant comme un juif,
D'être un peu sénateur en France,
S'il fait fortune dans le suif.
Ma foi, etc.

LAGARDE. *Chansons populaires.*

A JEAN

Ma foi, Jean, vous avez raison,
De nommer moitié votre femme ;
Car lorsque vous sortez hors de votre maison,
S'il vient quelque galand lui témoigner sa flamme,
Et qu'il ait, comme vous, part à son amitié,
Elle n'est à vous qu'à moitié.

(*Passe-temps agréable*. 1742, II, p. 57.)

STANCES

SUR LA CHAUDE-PISSE

Ma foi, je fus bien de la fête
Quand je fis chez vous ce repas.
Je trouvai la poudre à la tête
Et puis le poivre un peu plus bas.

Vous me montrez un dieu propice
Portant un arc et un brandon.
Appelez-vous la chaude-pisse
Une flèche de Cupidon ?

Mon objet se lève et se hausse,
Bavant d'une étrange façon.
Belle vous fournîtes la sauce
Lorsque je fournis le poisson.

Las ! si ce membre eut l'arrogance
De fouiller trop les lieux sacrés,
Qu'on lui pardonne son offense,
Car il pleure assez ses péchés.

Régnier.

RÉFLEXION SUR LE MARIAGE

Ma foi ! le mariage est une étrange affaire !
On prend femme, ou par intérêt,
Ou sans savoir ce que l'on fait,
Ou bien ne sachant plus que faire.

Du Commun. *Anthologie fr.* 1816.

LE ROI BOIT

CONTE

Ma foi, le trait n'est pas nouveau,
Mais je veux narguer la critique,
En mettant un cadre comique,
A l'entour de ce vieux tableau.

Sans-Souci, jadis militaire,
Et depuis, maître cordonnier,
Avait Grégoire pour compère,
Et Grégoire était grenadier.

— Ma femme, va chercher Grégoire,
Je sais tout ce que je lui dois,
A ce brave et jeune grivois,
Pour ne pas le prier à boire,
Aujourd'hui, la veille des Rois.

Or, pour abréger notre histoire,
Grégoire vient. — Bonjour. — Bonjour...
— Çà que je t'embrasse à mon tour...
Prends donc le gâteau dans l'armoire,
Buvons encor si tout est bu...
J'en vais chercher d'un meilleur crû.

Le mari sort : — Ça, dit Grégoire,
J'imagine, et tu peux m'en croire,
Qu'en l'absence de Sans-Souci,
Je puis ouvrir ce gâteau-ci.
— Ma foi, dit-elle, point de gêne ;
A qui le sauve de la peine,
Mon mari sait toujours bon gré.
Par ainsi, compère, il me semble
Que nous pouvons le faire ensemble
Sans attendre qu'il soit rentré.

Sur cela, mon porte moustache
Dégaîna le plus grand couteau
Qu'ait produit la forge d'Eustache,
Et l'introduit dans le gâteau.
— Bon, mon ami ! Courage, achève...
Tire d'abord, je tire après.
Dépêchons-nous, car je voudrais
Que mon nigaud d'homme eût la fève.

— Va, reprends, Grégoire, tais-toi ;
Je veux que la peste me crève,
Si je ne la lui donne, moi.
Voilà donc sa part, sur ma foi !
On sent qu'au bord la pâte lève...
Sans-Souci rentre ; il était roi !

— Ah ! tant mieux, dit-il, mon Grégoire ;
C'est double raison pour bien boire.
Mais songe à boire à ma santé,
Comme l'usage est usité.
Ne va pas manquer de mémoire,
Car j'abdique la royauté,
Si vous n'en soutenez la gloire.

Si vous flattez ma vanité,
Ce sera bien une autre histoire :
Je vendrai ma montre d'argent,
Mon cuir, mon alène, le diable ;
Tout ici deviendra potable :
Un roi doit être bienfaisant.

Il dit et prend alors son verre.
Grégoire, qui s'en aperçoit,
De crier soudain : Le roi boit !
Et de gourmander sa commère
Qui ne fait pas ce qu'elle doit.
— Criez donc aussi le roi boit !

Vous allez le mettre en colère.
Saisi d'un courroux singulier,
Sans-Souci devient sans quartier,
Et venge devant son compère,
L'honneur de ce règne éphémère
Qu'elle avait tenté de braver
Par un silence téméraire.

Qu'il est rare de châtier
Une femme pour trop se taire!
Les coups la forcent de crier :
— Au meurtre, au meurtre, on m'assassine!
Coquin, dans la mare voisine,
De ce pas, je vais me noyer.

Elle sort, et pourtant n'y jette,
Au lieu d'elle que sa cornette,
Après quoi, derrière un mûrier
Elle se forge une cachette.
Son homme accourt et pense net
Que le bonnet tient à sa femme,
Que sa femme tient au bonnet,
Et qu'elle est prête à rendre l'âme.

— O ciel, que je suis malheureux!
Voilà ma femme qui se noie,
Et personne n'est sur les lieux;
Ah! du moins si nous étions deux,
Pour que la justice m'en croie!
J'ai besoin d'une paire d'yeux
Et le bon Dieu point ne l'envoie.

On dit qu'à ces propos badins,
Sa femme, tant soit peu barbare,
Le poussant un peu vers les reins,
Le précipita dans la mare.
Or, ce n'est pas tout, car on croit

Qu'en le voyant lutter dans l'onde,
Au milieu d'une fange immonde,
Elle s'écria : — Le roi boit!

En mourut-il? C'est un mystère,
Où l'esprit craint de s'égarer.
Pour peu qu'on veuille y pénétrer,
On sait d'ailleurs que d'ordinaire,
Mort d'époux est perte légère,
Toujours facile à réparer.

— De Pus. *Recueil de poésies fugitives.* 1781.

LA PARESSEUSE

CHANSON

Ma foi, vous faites la fine.
Trémoussez-vous, Jeanneton :
Vos fesses sont de coton
Et de mousse votre échine.
Trémoussez-vous un petit,
Pour vous mettre en appétit.

Vous restez comme une souche
Au milieu de nos ébats.
Craignez-vous me mettre à bas,
Ou bien rompre votre couche?
Trémoussez-vous, etc.

Je sue à la grosse haleine
Pour contenter mon désir.
Vous avez part au plaisir,
Contribuez à la peine.
Trémoussez-vous, etc.

Aidez-moi donc, ma maitresse,
Secourez-moi, je me meurs.
N'entendez-vous les prêcheurs
Qui blâment tant la paresse?
Trémoussez-vous, etc.

Soulève-toi, ma mignonne.
Ah! le gentil branlement!
Combien de contentement
Et de plaisir tu me donnes!
Trémoussez-vous un petit
Pour vous mettre en appétit.

(1628. *Parnasse des muses.*)

SONNET

Ma gente N..., que ta langue affétée
Me ravit les esprits; que tes badins discours,
Que tes sots lieux communs, que tes proverbes lourds,
Que ton chant importun rend mon âme enchantée!

Que ton hardi maintien, que ta grâce effrontée,
Que tes soleils obscurs embrasent mes amours
Quand tes yeux impudents me regardent toujours
Pour étonner les miens d'une œillade éhontée.

Que tes traitres appas, tes dégoûtants attraits
M'allèchent doucement! que les divins portraits
De ta laide beauté ont sur moi de puissance!

Mais las! qui n'aimerait tant de perfections?
Faudrait, pour n'être épris de mille passions,
Ou n'avoir point de cœur, d'yeux ni de connaissance.

H. F. *Labyrinthe d'amour.* 1615.

L'AIGUILLE MARINE

Magette est fille fort honnête,
Et si ce n'est un jour de fete,
Elle a toujours l'aiguille en main ;
Mais c'est une aiguille marine,
Qui sert à trouver le chemin
Sur l'océan de son urine.

(*Le Joujou des demoiselles*. 1757.)

MA GRAND'MÈRE

Air : *En revenant de Bâle en Suisse*

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait, en branlant la tête :
— Que d'amoureux j'eus autrefois !
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu ! } *Bis.*

— Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !
— Non, non, certe, et de mes appas,
Seule, à quinze ans, j'appris l'usage ;
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette, etc.

— Maman, vous étiez donc bien tendre ?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas longtemps.
Combien je regrette, etc.

— Maman, Lindor savait donc plaire?
— Oui; seul il me plut quatre mois;
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette, etc.

— Quoi! maman, deux amans ensemble!
— Oui; mais chacun d'eux me trompa;
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand'papa.
Combien je regrette, etc.

— Maman, que lui dit la famille?
— Rien; mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.
Combien je regrette, etc.

— Maman, lui fûtes-vous fidèle?
— Oh! sur cela je me tais bien;
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette, etc.

— Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
— Oui! mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette, etc.

— Mais, maman, vous voilà bien vieille?
— Hélas! sans doute, et c'est le mal :
Car je conserve assez d'oreille
Pour danser en mesure au bal.
Combien je regrette, etc.

— Comme vous, maman, faut-il faire?
— Eh! mes petits enfans, pourquoi,

Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez vous pas comme moi ?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu !

M. DE BÉRANGER.

LA GRANDE SŒUR

CHANSON

Ma grand'sœur me dit tous les jours :
Faites l'amour, ma chère.
J'ai deux amants qui veulent bien
Me montrer à le faire.
Lubin le fait,
Mais vive Colin !
Car il me le fait faire.

J'ai deux amants qui veulent bien
Me montrer à le faire.
Je vous prêterais bien Lubin,
Mais Lubin n'instruit guère.
Lubin le fait, etc.

Je vous prêterais bien Lubin,
Mais Lubin n'instruit guère.
Lubin sait bien me mettre en train,
Voilà son savoir-faire.
Lubin le fait, etc.

Lubin sait bien me mettre en train,
Voilà son savoir-faire.
Puis après, je prends de Colin

La leçon tout entière.
Lubin le fait, etc.

Puis après, je prends de Colin
La leçon tout entière.
On payerait de tout son bien,
Une leçon si chère.
Lubin le fait, etc.

On payerait de tout son bien,
Une leçon si chère.
Ma sœur, ma sœur, faites-le bien,
Voilà la grande affaire.
Lubin le fait, etc.

(Nouveau Recueil de chansons.)

DIALOGUE

ENTRE L'AMANT ET SA DAME

— Ma guerrière, il faut à ce coup
Ou mourir, ou que tu te rendes.

— Cruel, vous menacez beaucoup,
C'est de peur que je me défende.

— Hélas! rends-toi, c'est trop tenu,
Voici le canon à la porte.

— Vos pièces battent bien menu
Et ma barricade est bien forte.

— Pauvrette, l'haleine te fault,
Et la brèche est bien raisonnable.

— J'ai de quoi rembarrer l'assaut,
Mon retranchement est tenable.

— Or, voici l'ennemi dedans,
Qui partout court et partout fouille.

— Il a beau fourrager céans,
J'en aurai enfin la dépouille.

— Meurs donc de ces terribles coups,
Puisque tu as tant de vaillance.

— Ah ! que ce beau mourir m'est doux !
Voyant dans tes yeux ma vengeance.

(*Fleur des chansons. Muse folastre.* 1611.)

LE BROC VIDE

Mahomet, on le sait, a défendu le vin,
Un Turc est pris, un broc vide à la main.
Mené chez le cadi, l'officier de justice,
D'un front sévère, ordonne que soudain,
Sans aucune pitié, du fouet on le punisse.
— Mais, dit le malheureux, pour pareil châtiment,
Quel est mon crime, je vous prie?
— La question est bonne ! Indigne musulman,
C'est de boire du vin. Tu tenais, conviens-en,
L'instrument de l'ivrognerie.
Le pauvre diable, alors, s'écrie :
— Je dois aussi subir la peine que la loi
Prononce contre l'adultère,
Car sans cesse j'en ai l'instrument avec moi.
Du juge, loin d'allumer la colère,
Ce trait malin excite la gaieté,
Et fait à l'homme au broc rendre la liberté.

AUGUSTE MARTIN, *Contes joyeux.* 1846.

CHANSON

Sur ..., comte de Mailly, colonel-lieutenant du régiment royal, fait inspecteur d'infanterie à la fin de l'année 1690.

SUR L'AIR : *Il a battu son petit frère.*

Mailly, votre fortune est faite,
Pour avoir baisé la cadette (1)
On vient de vous faire inspecteur ;
Vous brillerez par le silence,
Poussez plus loin votre insolence ;
Un coup de vit à l'autre sœur (2),
Vous serez mareschal de France.

A UNE AMIE

SUR L'ABAISSEMENT DE LA COIFFURE DES FEMMES

Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête ;
Et pour se rallonger, consultant les destins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant les patins,
La taille que l'on perd en abaissant la tête.
Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris.
Pour la coiffure des maris,
Elle est ici toujours la même.

Mme DE LASSAY.

(1) Louise-Françoise de Bourbon, princesse légitimée de France, fille naturelle de Louis XIV, femme de Louis, duc de Bourbon, prince du sang, grand-maître de France et gouverneur de Bourgogne, en survivance de Henry-Jules de Bourbon, prince de Condé, son père.

(2) Marie-Anne de Bourbon, princesse légitimée de France, fille naturelle de Louis XIV, veuve de Louis-Armand de Bourbon, prince du sang.

LA FEMME PHILOSOPHE

Air : *Il faut quitter ce que j'adore*

Mainte femme ici-bas demande,
Ou la richesse ou la grandeur :
Moi, je sens que l'homme qui bande
A seul quelque droit sur mon cœur.
Que me font les grands de la terre ?
Tout homme est égal à mes yeux.
S'il en est un que je préfere,
C'est celui qui me fout le mieux.

(*Chansonnier du bordel.*)

L'INNOCENCE D'AMOUR

A Lysandre

Mainte fillette du quartier,
Dit en parlant de ce métier,
Que tous deux en même bricole,
Nous avons gagné la vérole,
Dont ici j'en appelle à Dieu,
Car je ne fus jamais en lieu
Qui donnât cette vilenie ;
Et plutôt je tairais la vie
Que d'aller aux endroits qui font
Porter des rubis sur le front.
Plutôt eunuque me ferais-je,
Et pareil ainsi me rendrais-je
Aux hommes sans bas de pourpoint,
Que les dames ne cherchent point.

Si je vois quelque jeune fille,
Qui soit agréable et gentille,
Et qui montre je ne sais quoi,
Pour mettre le cœur en émoi,

Pourvu qu'elle ne soit farouche,
Incontinent elle me touche,
Et ne dis pas que mon désir,
Ne soit d'en faire mon plaisir.

Mais une garce de louage,
Une fille de garouage,
Si vraiment je la regardais,
Soudain je m'en confesserais.
Et si je l'avais désirée,
Ou tant seulement admirée,
Je voudrais sur les mêmes lieux
M'arracher le cœur et les yeux.

Tel amour est digne de blâme,
Et son feu n'est que pour une âme,
Ou sans mérite, ou sans honneur.
Mais Lysandre, un homme de cœur,
Un amant digne de conquête,
Ne danse pas à telle fête
Et n'aime, comme les pourceaux,
La fange au lieu de claires eaux.

Voyant toutefois que nous sommes
Chose commune à tous les hommes,
Presqu'en temps même indisposés,
Et que, n'étant des moins prisés,
Entre ceux qu'amour autorise,
Ensemble à la rue, à l'église,
On nous a vus, le plus souvent,
Comme deux frères de couvent,
Ces petites mal avisées,
Sans dire le mot de rusées,
Nous jugent de cœur et de voix.
Tous deux assaillis à la fois
Du mal que je hais davantage
Qu'un vieux marmot, un jeune page,

Et qu'un homme de Charenton,
Les sermons du père Cotton.

Mais voyez, quelle médisance !
On a beau vivre en innocence,
L'on aura plus de mauvais bruits,
Qu'à galoper toutes les nuits
Les manteaux de soie et de laine.
O saison de misère pleine !
Que les choses sont mal en point !
L'Antéchrist ne viendra-t-il point ?

Un mal de tête, une saignée,
Qui m'a la jambe égratignée,
Un feu pour mourir et brûler,
Est-ce le mal qui fait peler,
Et qui fait, sortant de la couche,
Parler du nez et de la bouche ?

Quant à moi, je dis sainement,
Et le public assurément,
Que la plus chaste et la plus fille,
Et dont la robe moins frétille,
De celles qui m'ont blasonné,
Telle vérole m'a donné :
Catherine, Jeanne ou Michelle,
S'il faut que vérole on appelle,
Ce qui m'a tenu plus d'un mois,
Depuis le voyage de Blois,
Et dans le lit, et dans la chambre,
Où toi, gaillard de chaque membre,
Désirant me donner secours,
Tu m'as visité quelques jours,
Avant que ta santé première
Eût suivi la même carrière.

Mais pourquoi m'excusé-je, ainsi,
Puisque les belles n'ont souci,

La plupart que d'être chéries,
De hanteurs de bordelleries,
Qui presque en toutes saisons,
Vont muant comme des oisons,
N'ayant pour sauce et pour bouteille,
Que pruneaux et salsepareille ?
Puisque ceux dont l'émotion,
Ne cherche, par affection,
Que des genres de pucelages,
Afin d'éviter le naufrage,
Sont moins doux à leurs appétits
Que des villageois apprentis,
De qui la main noire et terreuse,
Badine près leur amoureuse,
Tournant et grattant les yeux bas,
Leurs chapeaux où leurs bonnets gras ?
Etant donc si plein de mérite,
Ces nymphes de prix et d'élite,
Me voyant reparaître un jour,
Me témoigneront plus d'amour.

Ainsi discours-je, ô Lysandre,
Afin que l'on me sache entendre,
Et que les filles du quartier,
En devisant de ce métier,
N'accusent plus mon innocence.
Et l'honneur de ta conscience,
Dont tu sauras de bonne foi
Te laver aussi bien que moi,
Laissant à des gens sans pratique,
Sans honneur et sans théorique,
Ce mal volontaire qu'on prend
Aux endroits ou chacun se rend,
Et non pas au lieux de recherche,
Où l'on défend mieux une brèche.

(*Variétés historiques et littéraires.*)

CHANSONNETTE COMIQUE

CHANTÉE PAR KELM

Maintenant j' suis mariai,
On n' peut pas dir' qu' c'est pas vrai,
Et je le suis si tel'ment,
Que chacun dit en me voyant :
Dieu ! qu'il est donc beau ce fils à la Michu,
Qu'il est requinqué, mais qu'il est donc cossu !

Lon, lon, la, (*bis*).
Lon, lon, lon, lon, la, lon, laine,
Lon, lon, la, (*bis*).
Lon, lon, lon, lon, lon, lon, la !

Avant d'être mariai,
J' savais pas qué que j' faisais,
J'avais l' cœur comme un charbon,
A faire bouillir un chaudron.
Ça f'sait un tapag' dedans mon estomac,
Que j' chantais toujours pour fair' tair' ce tic tac.

(*Très gaiement*) Lon, lon, etc.

Plus le moment approchait,
Plus d' plaisir que ça m' fesais,
Je sautais, je dansais,
Que j'avais l'air d'un enrageai.
Et d'vant chaque garçon qui d'man bonheur bisquait,
J' disais : C'est pas pour toi qu' sa maman l'a fait.

(*En se moquant*) Lon, lon, etc.

Quand nous fûmes mariai,
Nous nous en vintes dinai,
Y avait d' quoi dans le festin,
Du lard, des choux, jusqu'à du vin.

Nous avons tant ri, tant bu et tant mangeai,
Qu' la première nuit, comm' ça tout s'est passai.

(Avec une malice bête) Lon, lon, etc.

J' peux pas vous racontai,
Tout's les farces qu'on fesait,
A l'une on tirait le bonnet,
On trempait l'aut' dans un baquet.
Tout l' monde riait, criait et s'amusait,
Y gn' avait qu'une femm' qui tout bas murmurait:

(En pleurnichant) Lon, lon, etc.

Mais l' fils à Mathurin,
Qu'était son petit cousin,
Quéqu'fois l'y serrait la main.
Au lieu d' boire san verr' de vin,
Moi j' n' voyais rien... Eh bien, pourtant, depuis,
Dans tout le village on me dit que je suis

(D'un air piteux) Lon, lon, etc.

Pour ne pas étr' man pareil,
J' vas vous donner un conseil,
Quand vous s'rez pour vous mariai,
Faut pas trop boire à vot' dinai.
Quand la noce aura mangé la soupe au choux,
Souetez-lui l' bonsoir, prenez vot' femm', rentrez cheux vous.

Lon, lon, etc.

E. Richemont et Kelm. *Mère Godichon.* 1863.

ODE BACHIQUE

A MONSIEUR MEYNARD, PRÉSIDENT D'AURILLAC

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne

Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers état et du clergé.

Je sais, Meynard, que les merveilles,
Qui naissent de tes longues veilles,
Vivront autant que l'univers.
Mais, que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers!

Quitte cette inutile peine,
Buvons plutôt à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui, pour l'excellence, précède
Celui même que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées.
C'est lui qui nous fait rajeunir
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Meynard, à pleine tasse.
L'âge insensiblement se passe
Et nous mène à nos derniers jours.
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps, vêtu de verdure,
Chassera bientôt la froidure.
La mer a son flux et reflux.
Mais depuis que notre jeunesse

Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous les jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent, en bien peu d'espace,
Ce qu'on a de mieux établi,
Et bientôt nous mèneront boire,
Au-delà de la rive noire,
Dans les eaux du fleuve d'oubli.

RACAN, *né en* 1589, *mort en* 1670.

LE MAI

SONNET

Maintenant que l'amour renaît heureusement,
Et qu'à ce beau printemps il commande qu'on plante
D'un mai long et dressé la désirable plante,
Il faut suivre l'arrêt de son commandement.

J'ai un mai long et gros et fort également,
Poussant devers en haut une verdeur plaisante
Qui frisonne sa cîme en tout temps verdoyante,
Et qui se peut planter assez facilement.

Madame, permettez que l'on m'ouvre la porte,
Et je le planterai sur la petite motte
Qui de votre maison remarque le milieu.

Je le mettrai tout droit dessous votre croisée,
Ou en petits frisons la terre relevée,
Fait l'endroit plus plaisant qui soit en tout le lieu.

BÉROALDE DE VERVILLE.

LE MOT QUI COURT

CHANSON

Maintenant que l'on tient en cage
Ce babillard de perroquet,
Et que son importun caquet
Commence à perdre son visage,
On demande le mot qui court,
A ceux qui viennent de la cour.

On dit que l'on va dans Mantoue
Danser un excellent ballet,
Dont le sujet n'étant pas laid,
Il faudra que chacun avoue
Que Tircis a fait un bon tour.
Du moins, voilà le mot qui court.

Bien que Dorimène recèle
Beaucoup de flamme dans ses yeux,
Quand elle jurerait les dieux,
Je ne la croirais pas pucelle,
Car elle a le talon trop court.
Du moins, voilà le mot qui court.

Cloriman n'aura que du blâme
D'avoir été pris au collet.
S'il n'eût bandé son pistolet
Que pour tirer sur une dame,
On ne le tiendrait pas si court.
Du moins, voilà le mot qui court.

Clorise, qu'on voit si gentille,
A tous les jours mille galants,
De qui les esprits excellents
Veulent toujours qu'elle frétille.
Tout le monde lui fait la cour.
Du moins, voilà le mot qui court.

Amarylle est désabusée :
Elle n'aime plus son Lysis.
Elle a repris son Amaris
Qui l'avait si fort méprisée.
Leurs caresses sont en plein jour.
Du moins, voilà le mot qui court.

Philandre n'est plus si farouche,
Il voit Clorinde volontiers.
Chacun dit, dedans leurs quartiers,
Qu'il baise bien souvent sa bouche,
Qui n'est pas moins grande qu'un four.
Du moins, voilà le mot qui court.

Chacun admire Cléobelle,
De qui la vue est de côté;
Mais elle croit que sa beauté
La doit rendre un jour immortelle :
Mais quoi ! son nez est un peu court.
Du moins, voilà le mot qui court.

La piété d'une Mirtille
Donne congé aux amoureux,
Mais pour un, il en revient deux,
Dont le moindre lui est utile.
Dans le temple elle est tout un jour,
Du moins, voilà le mot qui court.

Quelque louange que l'on donne
Aux raretés d'Amaryllis,

On l'aime mieux dessus les lits
Alors que l'amour aiguillonne.
La nuit lui vaut mieux que le jour.
Du moins, voilà le mot qui court.

Toutes ces petites nouvelles,
Ce perroquet n'a caqueté.
Les gazettes n'ont tant chante,
Ni les discours des plus pucelles.
Enfin, pour vous le faire court,
Messieurs, voilà le mot qui court.

(Doux entretien. 1634.

STANCES

Mais à quoi sert tant de finesse
Qui ne tend rien qu'à m'abuser ?
Car après tout, belle maîtresse,
Mon zest n'est point à refuser.

Mêmement celui que je porte,
Brave, courageux et vaillant,
Il n'en est point de telle sorte :
Il s'endurcit en travaillant.

Tout ainsi qu'un ballon qui saute
Et qui s'élève en le touchant,
Ainsi porte la tête haute
Et ne fait point le chien couchant.

Le roussin, au son des trompettes,
Hennit, trépigne et se débat ;
Le drôle ainsi va à courbette
Et s'égaie autant au combat.

Son escrime est toujours gaillarde,
Il n'est jamais las ni perclus,
Et fait dire à la plus paillarde :
Monsieur le zest, je n'en puis plus.

P. Motin. *(Cabinet satyrique.)*

ÉPIGRAMME

Mais à quoi tendent ces discours,
De me demander tous les jours,
Si j'épouserai point Florence ?
Mon ami, sache que son cu
N'est propre qu'à quelque cocu
Qui pour des cornes ne s'offense.

(Parnasse satyrique.)

LE MARI OPULENT SANS BIENS

SONNET

— Mais comment peut-il faire ? on sait bien qu'il n'a rien,
Qu'il n'a point d'exercice et ne fait point d'affaire,
Et qu'il ne laisse pas de faire bonne chère,
Et de paraître ainsi qu'un homme de moyen.

Et qui plus est encor : l'on sait assez combien
D'importuns créanciers, pour comble de misère,
Le tiennent obligé, corps et biens, par notaire ;
Et au partir de là, son ménage va bien.

Il faut que quelque jour, je l'aborde et le prie,
De me vouloir montrer cette belle industrie,
De paraître sans charge et sans commodité.

— Mon ami, te voilà en une peine extrême,
Si tu es si jaloux de sa prospérité,
Prends une belle femme et tu seras de même.

(Cabinet satyrique.)

EXTRAIT

DE LA CIVILITÉ PUÉRILE ET HONNÊTE DE L'AN 1550

Mais de péter garde qu'il ne t'échappe,
Retiens ce vent, et en dedans l'attrape,
Ferme le trou, joins les fesses ensemble,
Et serre fort, encore qu'il te semble
Que la douleur te dût tant tourmenter,
Comme une femme approchant d'enfanter;
Car pour un pet ord, puant et infâme,
Fait à la table, il n'est homme ni femme,
Qui ne te dit que tu es, à outrance,
L'un des plus grands archevilains de France.
J'en dis autant sur ce propos ici,
Si tu avais occultement vessi;
Car quelque cas que dise le stoïque,
Le rot, le pet et la vesse impudique
Sont reprouvés en bonne compagnie;
Il n'est celui qui sans honte le nie.

PIERRE BROË. 1550.

QUATRAIN

SUR LES DOUBLES CROIX DE LA LIGUE

Mais, dites-moi, que signifie
Que les Ligueurs ont double croix ?

C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jésus-Christ encore une fois.

JEAN PASSERAT.

POUR LE BALLET DES SOTTISES D'AMOUR AUX DAMES

Mais d'où vient-il, les belles dames,
Par qui l'amour est triomphant,
Qu'on ne peut obliger vos âmes
Sans faire le sot ou l'enfant ?

Voici, le recueil des sottises,
Des champs, des villes et des cours.
Nous les avons toutes apprises,
Faisant toutes sortes d'amours.

Voici, de mille gestes feintes,
Les postures des courtisans ;
Des bourgeois les mêmes contraintes ;
Les grimaces des paysans.

Nous cherchons des formes nouvelles
De sottises de toutes parts,
Et non content des naturelles,
Nous en apprenons tous les arts.

Ainsi, mesdames, pour vous plaire,
En l'amoureuse affection,
Nous nous excercerons à faire
La sottise en perfection.

ROSSET. 1630

LES MAIS

Air : *Des folies d'Espagne*

Mais est un mot qui tient très peu d'espace,
Mais c'est un mot très souvent répété,
Mais rarement par éloge se place,
Mais c'est un mot pour le blâme usité.

Avez-vous vu cet opéra-comique
Dont les journaux nous ont dit tant de bien ?
Oui, je l'ai vu, j'en aime la musique,
Mais le poème, entre nous, n'en vaut rien.

Piron disait de l'immortel Voltaire :
Je conviendrais qu'il est plein d'esprit... *mais*,
A son égard, les *mais* qu'on pourrait faire,
Tout bien compté, ne finiraient jamais.

De mon curé, disais-je à son vicaire,
Savez-vous bien que le sermon me plaît?
Vraiment, dit-il, il a de quoi vous plaire,
Il est fort bon, *mais* c'est moi qui l'ai fait.

Fêtant l'amour, le soleil et la tonne
Par chacun an, l'homme ici-bas placé
Rit le printemps, dort l'été, boit l'automne,
Mais de l'hiver il se fût bien passé.

Ami bourreau ne me fais point attendre,
Disait un gueux près de se voir guinder.
Mon cher enfant, moi, je veux bien vous pendre,
Mais par vous-même il vous faudra aider.

Figeac doit gros, mais pourtant, par mégarde,
Figeac s'obstine à ne jamais payer ;
Il a de plus mainte dette criarde,
Mais, en revanche, il les laisse crier.

Un officier reçut à Ratisbonne,
Dans une jambe, un coup de pistolet.
Le frater vint et lui coupa la bonne,
Mais il guérit celle dont il souffrait.

Lorsque l'époux de la tendre Eurydice
Voulut revoir cet objet plein d'appas,
Pluton lui dit : — Soit, je vous rends service,
Emmenez-la, *mais* ne la voyez pas.

Le pauvre Orphée, en fuyant les lieux sombres,
Fit quelque temps des efforts superflus;
Pour embrasser la plus chère des ombres,
Il regarda, *mais* il ne la vit plus.

Mondor devrait avoir l'âme contente,
Mais un mais seul l'empêche d'être heureux.
J'ai, nous dit-il, un million de rente,
Mais par malheur, mon voisin en a deux.

Charmante Eglé, dans un long tête-à-tête,
Je voudrais bien tomber à vos genoux,
Mais vous avez un mari malhonnête,
Qui ne sort pas lorsque l'on va chez vous.

Mon Apollon en prend trop à son aise,
Mais ces couplets ne sont point sérieux,
Cette chanson est peut-être mauvaise,
Mais le lecteur n'a qu'à la faire mieux.

DE PIIS. *Casin.* 1785.

UNE FILLE A SON AMANT

Mais, je vous prie, contenez-vous!
Faut-il tant de fois vous le dire?

Ne touchez point à mes genoux.
En bonne foi, vous voulez rire.
Laissez cela, eh bien ! eh bien !
Aussi bien, ne gagnez-vous rien.

Vraiment, vous êtes un vilain.
Allez, vous devriez avoir honte...
Mais, ôtez de là votre main,
Tant vous avez celle-là prompte,
Laissez, etc.

Qu'est-ce que vous voulez tâter ?
En ce lieu, vous n'avez que faire...
Voulez-vous point vous arrêter ?
Ma foi, j'appellerai ma mère.
Laissez, etc.

Je vous piquerai bien et beau,
Si vous ne vous tenez en serre.
Hélas ! hélas ! assez, tout beau !
Vous jetterez le lit par terre.
Laissez, etc.

Ma foi, vous êtes importun,
Vous m'avez toute décoiffée...
S'il venait maintenant quelqu'un,
Me voilà fort bien attifée...
Laissez, etc.

Ah ! par mon dieu ! vous me blessez...
Pensez-vous que je sois si forte ?
A l'aide ! au meurtre ! c'est assez...
Hélas ! ma mère ! je suis morte !
Laissez, etc.

(*Trésor et triomphe des plus belles chansons.* 1624.)

LE ZÈLE OUTRÉ

Mais les martyrs, criait, à plein gosier,
Un capucin luttant contre un athée !
Mais les martyrs !... Et l'autre, sans crier,
Lui répondit : Mais, père Thimothée,
En bonne foi ! que prouvez-vous par là ?
Ces pauvres Turcs que jadis on alla
Dévotement tuer dans leur patrie ;
Ceux qu'on fit cuire, et ceux qu'on étrangla
En Palestine, en Egypte, en Syrie,
Sont morts plutôt que d'abjurer Alla.
Oh ! *distinguo*, dit le moine en furie,
C'étaient des gueux qu'on payait pour cela.

PONS DE VERDUN.

ÉPIGRAMME

Mais n'es-tu pas entre mes bras ?
Non, je n'embrasse que les draps,
Et dedans ma couche déserte,
Pauvre sot, je me trouve seul,
Je n'ai baisé que ma couverte,
Et n'ai foutu que le linceul.

(*Parnasse satyrique.*)

LES PLAISIRS D'UN BON MÉNAGE

CHANSON INÉDITE DE DÉSAUGIERS

AIR : *Encore un quart'ron, Claudine*

Mais qu'as-tu donc, Marie,
Qui tout bas t'fait souffrir ?

Ta bouch' n'est plus fleurie,
J' vois tes appas maigrir...
  Tu n'as pas d' plaisir,
    Marie,
  Tu n'as pas d' plaisir.

Morguô! ça m' contrarie,
D' te voir comm' ça languir;
Mais si l'on nous marie,
Suivant notre désir...
  Ah! qu' t'auras d' plaisir,
    Marie,
  Ah! qu' t'auras d' plaisir.

D'un' bell' robe en soierie,
C' jour-là, j' veux te r'vêtir;
Mais d' peur qu'ell' n' soit flétrie,
N' faut sauter ni courir...
  Ah! etc.

Au r'pas, j' voulons qu'on rie,
Qu'on trinque à n' plus finir;
Tu boiras d' l'eau rougie,
Pour n' pas trop t'étourdir...
  Ah! etc.

Mais, n' boirait-on qu' du Brie,
J' s'aurai si bien m' remplir,
Qu'on m' ramèn'ra, j' parie,
Ivre à n' pas me sout'nir...
  Ah! etc.

D' peur que ta min' jolie,
Ne r'vienne à dépérir,
Je f'rons deux lits, ma mie,
Pour qu' tu r'pose à loisir...
  Ah! etc.

A la moindr' maladie,
Qui viendra te saisir,
Méd'cine et chirurgie,
Près d' toi, vont accourir...
Ah ! etc.

Aux danses d' la prairie,
Si j' vons nous divertir,
Queuq' beau garçon qui t' prie,
C' n'est qu' moi qu' faudra choisir...
Ah ! etc.

Si j'ons d' s'enfans, ma mie,
Il t' faudra les nourrir,
L' matin, faire leur bouillie,
Et l' soir les endormir...
Ah ! etc.

A ta fille chérie,
T'apprendras à blanchir,
A fair' la ravaud'rie,
A r'passer, à pétrir...
Ah ! etc.

J' verrons, s'lon notre envie,
Notre famill' grandir,
Tandis que d' compagnie,
Je nous verrons vieillir...
Ah ! etc.

Bref, s'il te faut d' cett' vie,
Avant moi déguerpir,
J' n'épargn'rai rien, ma mie,
Pour ben t' faire ensev'lir...
Ah ! qu' t'auras d' plaisir,
Ma mie,
Ah ! qu' t'auras d' plaisir.

Désaugiers.

FRAGMENT DU POÈTE COURTISAN

Mais qui des grands seigneurs veut acquérir la grâce,
Il ne faut que les vers seulement il embrasse,
Il faut d'autres propos, son style déguiser,
Et ne leur faut toujours des lettres deviser.
Bref, pour être en cet art des premiers de ton âge,
Si tu veux finement jouer ton personnage,
Entre les courtisans, le savant tu feras,
Et entre les savants, courtisan tu feras.

Du Bellai.

LE CHEMIN DU PARADIS

Mais qui te fait ainsi, curieux, me reprendre
Que je ne devais pas si soudain femme prendre?
Ne me fais plus la guerre, ami, car je te dis
Que c'est le seul moyen de gagner paradis.
Je n'eusse pu jamais faire un plus saint ouvrage
Pour mon propre salut que par le mariage.
Voire que ce qui rend les maris soucieux,
Jà déjà me promet un lieu dedans les cieux.
Cet extrême hasard d'être cocu les fâche!
Si j'ai le chef cornu et que je ne le sache,
Suis-je pas innocent? Or, tous les innocents
Resteront dans le ciel, l'Eternel bénissant.
Si l'on me fait cocu et n'ose y contredire,
Bien que j'y sois présent, n'est-ce pas un martyre
Les patients martyrs iront là sus au ciel :
Donc avecque raison fermerai-je pas l'œil?
Que si j'ai pour compagne une pucelle honnête,
Suis-je pas bien heureux de si belle conquête?
Or, tous les bienheureux, ainsi que Dieu l'a dit,

Seront mis en sa gloire, et moi sans contredit.
Vois donc, je te supplie, si je ne suis pas sage
D'avoir dedans le ciel assigné mon partage.
Que pour l'heur qu'il y a désormais, fusses-tu
Marié pour jamais, et ensemble cocu.

B. A. *(Muse folastre.* 1611.*)*

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux ;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux.
Nous n'en avons ici que la copie,
Et par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai, ce pays où l'on dort !
On y fait plus : on n'y fait nulle chose ;
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :
On les connoît à leur visage mince ;
Le long dormir est exclus de ce lieu.
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne :
« Cettui me semble, à le voir, Papimane. »
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province, où les gens autrefois

Firent la figue au portrait du saint-père.
Punis en sont : rien chez eux ne prospère.
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer ; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser un champ, dans l'île dessusdite.
Bien paraissoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit, et faisoit son labeur.
Survient un diable, à titre de seigneur ;
Ce diable étoit des gens de l'Évangile,
Simple, ignorant, à tromper très facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encore tonné que sur les choux ;
Plus ne savoit apporter de dommage.
« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent ; je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres !
Ils sont à nous, dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ? »
Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle,
Car c'est un grain qui vient fort aisément,

— Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touselle?...
Mémoire n'ai aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or, emplis-en ce lieu :
Touselle, soit! touselle, de par Dieu!
J'en suis content. Fais donc vite, et travaille;
Manant, travaille; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi. »
L'août arrivé, la touselle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très bien.
L'autre, au marché, porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avoit la touselle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha, le diable en fut la dupe.
« Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain? »
Le manant dit : « Je crois qu'au lieu de grain,

Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
— Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin : mon lot sera hors terre,
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains. »

L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles et bonnes ;
Feuilles sans plus tombent, pour tout trésor,
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée ;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
« Monsieur le diable, où croît cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux, et vide de pécune,
Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit.
« Ah ! par la mort ! par le sang ! par la tête !
Dit le démon, il le paiera, parbleu !
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête !
Çà, çà, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie ;
J'ai sur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas :
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai,
Que ne jouerez ces tours, de votre vie.
A coups de griffes, il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.

Prendre pourrois d'autorité suprême
Touselle et gain, champ et rave, enfin tout,
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui, je suis à vous, Phlipot ;
Et touchez là : ceci sera mon arme. »

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit ; c'étoit sa ménagère ;
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : « Phlipot, ne pleure point ;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps. »
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave ;
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil ; car d'étole, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or, le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour, à voix haute :
VADE RETRO. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient. Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
« Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !
Il m'a perdue ! il m'a toute affolée !
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous !
A coups de griffes, il m'a dit en courroux

Qu'il se devoit contre Votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. » A ces mots, au follet,
Elle fait voir... Et quoi ? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber :
Onc n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter,
Que coups de griffes eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chômèrent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

LA FONTAINE.

LE QUINE

CONTE

Maître Gile, avocat sans cause,
Prit pour compagne, un beau matin,
Tendron vermeil comme une rose,
A l'œil mignard, au blanc tétin.
Babet, c'est le nom de la belle,
Apportant à son cher époux
En dot une large escarcelle
Et nombre d'assez beaux bijoux,

Les premiers temps du mariage
Furent comptés par les plaisirs,
Et pas ne formait de désirs,
Jeune épouse à si gent corsage,

Qu'on ne prévînt, suivant l'usage.
Bref, les jeux naissaient sous ses pas...

L'époux était l'homme de France
Le moins disert à l'audience :
Mais il l'était entre deux draps.
Entre deux draps! Eh quoi! que dis-je?
Couché, debout, levé, assis,
Dessus, dessous, notre prodige,
Soir, matin, à deux, trois, cinq, six,
Epris d'un aimable vertige,
Vous sentait accroître sa tige;
D'amour arrosait le bouton
Dans le jardin, sur le gazon,
Au pied du lit, au pied d'un hêtre,
En regardant par la fenêtre,
Sur un sopha, dans le boudoir,
Sur la cuve, dans le pressoir,
Enfin partout.

— Vive une bête
Pour présider à telle fête!
Disait, en riant à part soi,
Babet, dans le plus doux émoi;
Bien qu'avant la cérémonie
Elle eût vu la *cause-pourquoi*
D'un jeune abbé de bon aloi;
Que même elle s'en fût servie,
Onc n'avait fait si chère lie.
Aussi d'athlète si nerveux,
Ainsi que de raison, la belle
Faisait un éloge pompeux.
— On n'est pas parfait, disait-elle.
Que veut-on? Chacun a son tic :
Si Gile est muet en public,
Et s'il passe pour une bête,
Je vous jure, sur mon honneur,

Qu'en revanche, en un tête-à-tête,
C'est un bien fameux discoureur.....

Mais *point de roses sans épines*,
Dit le proverbe : il a raison.
Le retour vaut mieux que matines...
L'autre dit vrai ; celui-ci, non,
Du moins en cette occasion :
Car bientôt les besoins s'accrurent :
Vint un enfant, puis deux, puis trois,
Puis cinq en quatre ans et trois mois.
L'or et les bijoux disparurent.
D'accorte et douce qu'elle était,
Babet devint acariâtre,
Aigre, revêche, opiniâtre.

Pour l'apaiser, Gile mettait...
Ce qui fait la paix du ménage ;
Mais aussitôt après l'ouvrage,
Dame Barbe recommençait ;
Et plus jeune elle se sentait ;
Il la prenait, la caressait,
Il l'écartait, puis se glissait,
Puis un petit cercle traçait
D'un doigt léger sur l'éminence ;
Puis ensuite, avec assurance,
Maître Chouard reparaissait.

Tout de nouveau monsieur montait,
Comptant la rendre moins farouche ;
Tâchait de lui fermer la bouche
Bien et duement : bouche, Dieu sait !
N'étant jamais assez bien close
Et toujours ayant quelque chose
A demander. Or, ceci fait,
Madame Babet, et pour cause,
De plus belle grondait, criait.

— Mais... mais, ma femme, ou je me trompe,
Disait l'avocat stupéfait,
Prends mon chose pour une pompe!

Comment résister?... En effet,
L'athlète le plus redoutable
Peut être un Hercule en ce fait.
Mais enfin, on n'est pas le diable,
Et Gile y jeta son bonnet.
Ce fut bien pis : la bonne dame
Enrageant au fond de son âme,
Sur son joujou criait haro....
— J'ai pris un mauvais numéro,
Dit à part soi, l'âme marrie
Notre amateur de loterie.
Car, en effet, depuis six mois,
Il y mettait, par ambe et terne,
Et voire même par quaterne,
Espérant qu'heureux une fois,
L'esprit féminin qui le berne
Deviendrait enfin plus courtois.
Mais attente inutile et vaine!

Pas un extrait dans la quinzaine!...
Madame allait toujours son train.
— Voyez, dit-elle, ce vilain!
Ce triste avocat *Apraxin!*
Cela boit, dort, et dîne, et soupe,
S'engraisse, et monsieur retiré,
Offre, au regard désespéré,
Le maintien lâche de la houppe
De son triste bonnet carré,
Ardez un peu la belle pièce!
Le bel outil! la noble espèce!
Cela fait pourtant des enfants!
Il n'en jette en moule en quatre ans
Rien que cinq!

— Mais, enfin, coquine,
C'est tirer assez joliment
Quand, dans quatre ans, l'on fait un quine.
Ce fut là le premier bon mot
Que Gile eût laché dans sa vie....
Mieux eût fait, pour sa friperie,
Qu'il fût resté toujours un sot;
Car, sur sa face débonnaire,
Un soufflet, donné vertement,
Ecrivit qu'il fallait se taire
Sans regimber aucunement.
Le cœur gros et l'âme chagrine,
Fâché d'avoir parlé du quine,
Maître Gile se mit au lit
Et bientôt après s'endormit.

Songeant à son sort déplorable,
Enfin, le pauvre misérable,
Forcé lui-même d'avouer
Qu'il n'était saint si secourable
Auquel il osât se vouer,
Rêva qu'il se donnait au diable.
Au même instant s'offre à ses yeux
Guliscar, démon d'importance.
C'était un diable de finance
Qui venait combler tous ses vœux.
— Suis-moi, dit-il, loin de ces lieux
Sans marquer crainte ni surprise.
Ote avant bonnet et chemise,
Faut absolument être nu.

De l'habit de dame nature,
Le rêveur seulement vêtu,
Dans une galerie obscure,
Suit à tâtons l'être inconnu
Qui, sans lui dire mot, l'emmène,
Lui fait traverser un jardin,

Puis un bosquet, puis une plaine,
Puis entre dans un bois voisin.
Après maint détour, il s'arrête
Et dit : — Gile, examine bien !
Là, le mathématicien
Mathieu Laensberg, qui n'est pas bête,
Pour ton profit et ton repos,
Dans un coffret, sous une pierre,
A trois pieds et demi de terre,
A déposé cinq numéros.

Mets-toi dès demain à l'ouvrage
Et viens creuser ce monument.
Ces cinq numéros, justement,
Sortiront au premier tirage.
— Ils sortiront? — Assurément.
— Grand merci, Monseigneur mon maître,
Vous êtes mon second papa :
Mais demain comment reconnaître?...
— Comment? Parbleu! fais-y caca.

Ainsi dit, ainsi fait. Notre homme
De Guliscar suit le conseil,
Quand, précipitant son réveil,
Quatre soufflets appliqués comme
Les distribue un bras nerveux,
Et deux coups de pied vigoureux
Font faire une lourde cascade
A notre malheureux rêveur
Qui, tout disloqué, tout malade,
S'éveille en criant au voleur!

Sans peine, je pense, on devine
Que le bras, la main assassine
Qui l'avait assommé de coups,
Appartenaient à la coquine
Dont l'avocat était l'époux.

Mais d'où provenait ce courroux ?
Parbleu ! de ce que maître Gile,
Ayant trop écouté l'esprit,
Il se trouva que l'imbécile
Avait fait caca dans son lit.

Plancher de Valcourt. (*Petit-Neveu de Boccace.* 1787.)

ÉPIGRAMME

Maître Goudon, aussi laid que le diable,
Fait des enfants aussi beaux que l'Amour.
Sur quoi certaine dame aimable
Lui demandait un jour :
— Comment cela se peut ? — C'est, dit le personnage,
Que je n'en fais jamais avec mon laid visage.

(*Parnasse libertin.* 1775.)

LES PRUDES

Maître Martin, ayant un jour chez soi
La fine fleur de la haute pruderie :
— Venez, dit-il, Mesdames, suivez-moi ;
Voyez donner l'avoine, je vous prie,
A mes mulets. On va à l'écurie,
Et qu'y voit-on ? Cent gaillards arborant
De Priapus, l'étendard conquérant.
— Ma chère, dit une des héroïnes
A sa compagne, attentive au plus grand,
Allons-nous-en, car on nous fait des mines.

(*Légende.* 1784.)

SONNET

A HÉLÈNE DE SURGÈRES

Maîtresse, embrasse-moi, baise-moi, serre-moi,
Haleine contre haleine, échauffe-moi la vie.
Mille et mille baisers donne-moi, je te prie :
Amour veut tout sans nombre, amour n'a point de loi.

Baise et rebaise-moi, belle bouche. Pourquoi
Te gardes-tu là-bas ? Quand tu seras blêmie
A baiser, de Pluton la femme ou l'amie,
N'ayant plus ni couleur, ni rien semblable à toi ?

En vivant, presse-moi de tes lèvres de roses,
Bégaie, en me baisant, à lèvres demi closes,
Mille mots tronçonnés, mourant entre mes bras.

Je mourrai dans les tiens, puis, toi ressuscitée,
Je ressusciterai. Allons ainsi là-bas :
Le jour, tant soit-il court, vaut mieux que la nuitée.

RONSARD.

SONNET

AUX MUSES

Maîtresses de mon cœur, incomparables fées,
Par qui les héros morts sont des héros vivants,
Notre siècle a cessé de suivre les Orphées,
Un guerrier lui plaît mieux qu'un peuple de savants.

Vous avez beau chanter, vous trouvez peu d'oreilles
Qui se laissent ravir à vos charmantes voix.
Et bien que mes rivaux produisent des merveilles,
On leur ouvre à regret le cabinet des rois.

Muses, que deviendrait l'honneur de votre bande,
Si Séguier, de qui l'âme est si juste et si grande,
Appuyait faiblement ceux qui vous font l'amour?

En ce temps où la guerre afflige tant d'empires,
Le bruit de la trompette et le bruit du tambour
Imposeraient silence au concert de vos lyres.

MEYNARD. (*Œuvres poétiques*. 1646.)

LE GENTLEMAN ET LE MÉDECIN

CONTE

Mal avec la Fortune, un gentilhomme anglais,
Qui faisait depuis peu sa demeure à Calais,
Rentrant un soir chez lui trouve, ô douleur! sa femme
A l'Eternel près de rendre son âme.
Au même instant, il appelle un docteur.
Le docteur vient, et son œil scrutateur
Du modeste logis ayant fait l'inventaire,
A travers ses discours, laisse percer la peur
Qu'il a de perdre son salaire ;
Ce qu'apercevant l'insulaire :
— Tranquillisez-vous ; quoiqu'ici
En nul endroit le luxe ne domine,
Je suis encor, Monsieur, possesseur, Dieu merci!
De dix napoléons, et je vous les destine ;
Ils vous seront exactement payés,
Que vous tuiez ma femme ou que vous la sauviez.
Marché fait, l'esculape
Entreprend de guérir la malade un lundi ;
Et pas plus tard que le mardi,
L'impitoyable Mort la happe.
On enterre la dame, et dès le lendemain,
L'empressé médecin,

Qui sent pour l'or une vive tendresse,
Somme le veuf de tenir sa promesse.
Mais le matois : — De nos conditions,
Ainsi que vous pouvez le croire,
Facilement j'ai gardé la mémoire.
Daignez donc satisfaire à ces deux questions :
Mon épouse, hélas ! m'est ravie :
A-t-elle été par vous tuée ? — Oh ! non, vraiment.
— Sauvâtes-vous sa vie ?
— Non, malheureusement;
Qu'en concluez-vous, je vous prie ?
— Mon cher docteur, je crois raisonner bien,
En concluant que je ne vous dois rien.

AUGUSTE MARTIN. (*Contes joyeux.* 1846.)

A CATIN

Malgré la bataille
Qu'on donne demain,
Çà faisons ripaille,
Charmante Catin.
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Si la hallebarde
Je puis mériter,
Près du corps de garde
Je te fais planter,
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet;
Et si la tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule,
Dans le régiment,
Qui ait le brûl'-gueule
De ton cher amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin.
Au nom de tes charmes,
Achève ton vin.
Mais quoi! de nos bandes
J'entends les tambours!
Gloire, tu commandes,
Adieu les amours.

MANGENOT. (*Anthol. franç.* 1744.)

LE PRÉLAT ENRHUMÉ

Malgré la pourpre et le chapeau de Rome,
D'un rhume affreux tout prêt à trépasser,
Un vieux prélat, comme eût fait un saint homme,
Honneurs, plaisirs, s'en allait délaisser.

Les maux de Job et la terreur du gouffre
Vous l'assiégeaient, secondés d'un docteur :
Vers l'homme noir il se tourne : — Ah ! je souffre
Comme un damné. — Quoi ! déjà, Monseigneur ?

L'abbé De Choisy.

ÉPITAPHE

SUR LE CARDINAL DU BOIS

Malgré le lien conjugal,
Je fus évesque et cardinal ;
De Mesnil, logis abbatial,
Je fis mon patrimonial.
Malgré mon naturel brutal,
Je fus ministre principal ;
Le tout, grâce au Palais-Royal,
Pour quelqu'entregent virginal.
Passant, apprends que ce canal
Peut donner le sceptre papal,
Mais qu'il donne aussi certain mal,
Très-connu dans l'Escurial ;
Ce qui m'a rendu le vassal
Du roy de l'empire infernal.

(*Maurepas*, III, p. 317.

LE BUVEUR AMOUREUX

CHANSONNETTE

Air du *Vieux Braconnier*

Malgré les censeurs moroses,
Ici-bas, point de bonheur

Sans les femmes, sans les roses,
Sans la grappe du buveur.
Heureux près d'une fillette,
Heureux avec le raisin,
Ai-je tort d'aimer Lisette ? } *Bis.*
Ai-je tort d'aimer le vin ?

Quand l'amour brûle mon âme,
Bacchus vient pour la calmer.
Quand le vin endort ma flamme,
Lise sait la rallumer.
Que l'un songe à la retraite,
L'autre reprend le terrain.
Ai-je tort, etc.

Si ma bouteille m'échappe,
Lisette me restera.
Et si Lisette m'attrape,
Le vin m'en consolera.
Si Bacchus trouble ma tête,
L'Amour me tendra la main.
Ai-je tort, etc.

Sur le fleuve de la vie,
J'ai, pour guider mon bateau,
Les rames de la folie,
Ma maîtresse et mon tonneau.
Chez l'un vois-je une tempête,
Le ciel chez l'autre est serein.
Ai-je tort, etc.

Ma maîtresse est sans pareille,
Elle possède un cœur d'or.
Les glou-glou de ma bouteille
Pour moi sont un doux trésor.
Sans avoir l'âme inquiète,
Savourons jusqu'à la fin,

Les doux baisers de Lisette,
Et les perles de mon vin.

ALEXIS DALÈS ET COMBES. (*Muse pariétaire*. 1863.)

CHANSON SUR MADAME DE BRANCAS
1666

Malgré mes soins à bien cacher ma flamme,
On dit communément,
Qu'à la fin j'ai laissé prendre mon âme
Par un discret amant;
Mais au printemps, est-ce une étrange chose
De se mettre en rose, tous, de se mettre en rose?

Vous savez bien, Madame et chère amie,
Que dans notre maison,
Les armes sont de deux cornes remplies
Aux coins de l'écusson;
Je ne veux pas, quoique mon père fasse,
Les changer de place, moi, les changer de place.

(*Maurepas*, t. IV, p. 268.)

LE MARI SUSCEPTIBLE

AIR : *C'est une chose merveilleuse*

Malgré mon bouquet, mon chapeau,
Symboles d'innocence,
La nuit d'hymen, monsieur Copeau,
Après une aimable licence,
Me dit avec impertinence :
Babet, vous m'avez fait... capot,

C'est une chose bien terrible,
Qu'un mari *susestible !*

J'instruisais fort innocemment
Le grand cousin Sylvandre,
Mais devançant le dénoûment,
Soudain, Copeau vint nous surprendre.
Qui croirait qu'il m'osa défendre
De pratiquer l'enseignement?...
C'est une chose bien terrible,
Qu'un mari *susestible !*

Avec un des beaux freluquets,
Qui briguaient ma conquête,
Un soir je croquais des croquets,
Dans un estaminet honnête,
Mon jaloux survient et m'arrête,
Comme j'entrais dans les bosquets...
C'est une, etc.

Avec le beau danseur Rifflard,
J'exerçais une danse,
Lorsque mon époux, l'œil hagard,
Interrompit la contre-danse,
Comme je glissais en cadence,
Pour essayer le grand écart,
C'est une, etc.

Avec Charles un soir, dans les cieux,
J'admirais la comète,
Mon mari, comme un furieux,
Vint me déranger la lunette,
Au moment ou de la planète,
La queue allongeait à mes yeux.
C'est une, etc.

Fillette à qui le dieu d'amour
Fit cadeau d'un cœur tendre,

Dans la crainte d'un mauvais tour,
De l'hymen sachez vous défendre.
Si vous en tâtez, il faut prendre,
Un Ménélas aveugle et sourd.
Car c'est une, etc.

L. Festeau. 1834.

LES VIEUX PÉCHÉS D'HABITUDE

CHANSON

Malgré notre sagesse à tous,
Malgré notre amour de bien faire,
Ce qu'on nous défend, a pour nous
Certain attrait involontaire.
Soyons indulgens, car, hélas!
Dans ce siècle d'ingratitude,
Eh ! quel est celui qui n'a pas
Quelques vieux péchés d'habitude?

Hortense a de la gravité,
L'œil baissé, le maintien sévère.
Elle fuit la société
De toute femme un peu légère.
En secret, elle a des amans;
Dans le monde, elle fait la prude;
Dissimuler ses sentimens,
C'est son vieux péché d'habitude.

D'un sexe qui règne sur nous,
Excusons la coquetterie;
Jamais, de ce péché si doux,
Ne guérira femme jolie.
La plus fidèle à son amant,
De plaire à chacun fait étude,

Ah! laissons-leur cet air charmant :
C'est un vieux péché d'habitude.

Pour la défense du pays,
Partir sans que rien ne l'arrête,
Et sous le feu des ennemis,
Chanter encor la chansonnette,
Aimer sa patrie à l'excès,
Mais détester la servitude,
De tous les temps, chez le Français,
Fut un vieux péché d'habitude.

Si les Normands sont cauteleux,
Si les Gascons par trop se vantent,
Si les riches sont orgueilleux,
Si les journalistes nous mentent,
Si les amans sont attrapés,
Si les marins ont le ton rude,
Et si les maris sont trompés,
C'est un vieux péché d'habitude.

PAUL DE KOCK.

A UNE VIEILLE

Malgré ta caduque vieillesse,
Tu parles encor de tendresse,
Et tu soupires nuit et jour ;
Lise, sied-il bien à ton âge,
De parodier le langage
De la jeunesse et de l'amour?

LEBRUN. 1774.

LE CHRIST AU VATICAN

Malgré tout son respect pour le Père éternel,
Un jour Jésus bâillait au ciel,
A se décrocher la mâchoire;
Il s'ennuyait dans ce séjour de gloire.
Les orémus qu'on lui chantait jadis
Montaient toujours au paradis,
Mais n'allaient plus à son adresse;
Il n'était pas jusqu'à la messe
Qu'on n'abrégeât autant qu'il se pouvait,
Quand d'un bon déjeuner l'officiant devait
Aller prendre sa part. L'Esprit-Saint et le Père
N'avaient pas meilleur ordinaire.
« Qu'est ceci ? dit Jésus ; les chrétiens oublieux
« M'auraient-ils supprimé leur encens et leurs vœux ?
« On s'adresse beaucoup à la Vierge Marie;
« Aux chapelles des saints la foule accourt et prie,
« Comme accouraient et priaient autrefois
« Les païens des dieux d'or et de bois;
« Mais pour moi, c'est une autre affaire;
« J'ai cependant, à Rome, le Saint-Père,
« Mon vice-Dieu, d'après ce que l'on dit;
« Chez les peuples il doit soutenir mon crédit;
« Trahirait-il ?... Le paganisme
« Aurait-il absorbé le vieux catholicisme !
« A Rome il faut me rendre de ce pas,
« Examiner ce qui se fait là-bas,
« Et m'assurer si le susdit vicaire
« Donne des soins à mon affaire;
« Si pour lui seul il n'a pas détourné
« Le culte qui m'est destiné.
« Dépouillons, il le faut, ma divine nature;
« Prenons l'habit modeste et l'humaine figure
« Que j'avais en Judée, alors qu'un gouverneur
« De me pendre se fit l'honneur ;

« Autrement, on pourrait ne pas me reconnaître. »
Aussitôt dit que fait; le divin Maître
Prend son vol, et d'un seul élan
Arrive auprès du Vatican.
Il s'informe où reste le pape,
Et s'imagine qu'on l'attrape,
Lorsqu'on lui montre le palais.
« Oh ! oh ! dit-il, je n'aurais cru jamais,
« Quand je naquis dans une étable,
« Voir mon représentant dans un logis semblable. »
Il entre, toutefois, mais dès les premiers pas,
Un suisse tout doré, la hallebarde au bras,
Lui crie : « Halte! fais voir ta lettre d'audience :
« Il en faut pour entrer dans le papal séjour;
« Les ducs les plus huppés, venant faire leur cour,
« Ont besoin d'un permis signé par le Saint-Père
« Ou son camérier ; crois-tu qu'un pauvre hère
« Sans le sou, j'en suis sûr, puisse entrer en ce lieu ?
« Va, va, le serviteur des serviteurs de Dieu
« Ne peut pas recevoir de manants de ta sorte; »
Et déjà sur le nez il lui ferme la porte.
Christ ébahi, ne pouvant pas penser
Qu'un pareil compliment à lui dût s'adresser,
Crut avoir mal compris; il se dit que, peut-être,
Des persécutions le temps allait renaître,
Et qu'un nouveau César, l'ennemi des chrétiens,
Relevait les autels païens.
C'est ainsi que pour lui s'expliquait le mystère :
Ces beaux suisses étaient les geôliers du Saint-Père.
Quelle simplicité de cœur!.....
Christ seul pouvait commettre cette erreur.
« Mon fils, je suis Jésus, dit-il au mercenaire,
« Et je viens voir mon mandataire.
« Sans doute l'empereur, à Jupiter dévot,
« Veut en faire un martyr et le tient au cachot,
« Comme advint autrefois à mes premiers apôtres... »
Le suisse, à tout hasard, disait ses patenôtres,

Quoique l'air humble et pauvre du Seigneur
Ne lui parût mériter cet honneur.
« Vous vous trompez, Jésus ; César, c'est le Saint-Père ;
« Il fait de ce palais son séjour ordinaire ;
« Les suisses ne gardent que lui ;
« Ici, personne n'a de prison, aujourd'hui,
« Que votre vice-Dieu ; suivant sa fantaisie,
« Il y loge tous ceux qui sentent l'hérésie ;
« Par tendresse pour leur seul bien
« Et l'honneur du culte chrétien,
« Il pend même parfois ; mais je suis un bon suisse,
« Et je veux vous aider : l'escalier de service
« Est devant vous ; montez chez le grand camérier ;
« Si vous voulez bien le prier,
« Peut-être pourrez-vous parler au saint pontife. »
Jésus s'imaginait remonter chez Caïphe.
« Eh bien ! murmurait-il, on habite un palais
« De marbre et d'or, et moi je ne savais,
« Le soir, où reposer ma tête ;
« Ici, le pauvre est un vrai trouble-fête ;
« Je fus pauvre et prêchai la charité ;
« Hélas ! moi je n'eus pour tous gardes
« Que les vauriens qui jouèrent mes hardes ;
« Il pend, et moi je fus pendu.
« Ma foi ! si cet individu,
« Avec sa pompe triomphante,
« Me représente,
« Convenons-en, je suis bien mal représenté. »
Tout en parlant ainsi, Jésus était monté.
Sur un vaste palier s'ouvre une immense salle ;
Le Seigneur croit entrer dans une halle ;
Bazar d'objets sans nom, frauduleux bric-à-brac,
Où l'acheteur est sûr d'être mis dans le sac.
De vieux os, de neuves médailles
Offensent l'odorat, ou reluisent partout.
Des commis fort nombreux, alertes, l'œil à tout,
Ficèlent des paquets et servent la pratique,

Reçoivent force écus ; vrai, c'est une boutique.
Le chef des employés, tout de rouge habillé,
Voyant entrer un homme assez déguenillé,
S'emporte... « Eh quoi! dit-il, un vagabond immonde
« Pénètre sans façon chez le maître du monde!...
« Comment es-tu venu ? qui t'amène en ce lieu ?...
« Mais peut être du vice Dieu
« Attendant le pardon de quelque grave offense,
« T'es-tu fait gueux par pénitence?
« Cela s'est vu ; parle, que te faut-il ?
« As-tu tué quelqu'un, et craignant le peril,
« L'as-tu poignardé par derrière ?
« As-tu frappé d'une main meurtrière
« Où ton père ou ta mère ?
« As-tu, fin connaisseur,
« Violé ta fille ou ta sœur?
« A Rome, moyennant espèces,
« Nous absolvons de toutes ces faiblesses.
« Veux-tu des croix, des cierges, des agnus,
« Des chapelets bénits, bien mieux que si Jésus
« Les avait consacrés lui-même?
« Veux-tu faire gras en carême
« Les vendredis et samedis?
« Veux-tu de tous les saints qui sont en paradis
« Les plus précieuses reliques
« Très authentiques?
« Dis, ouvre l'escarcelle et donne tes écus :
« Pour l'empereur d'Autriche on ne ferait pas plus.
« Si tu ne peux payer, allons! vite, détale ;
« Il nous est ordonné par la bulle papale
« De ne livrer que contre argent.
« A nous le riche, au Diable l'indigent!... »

« Voilà; se dit Jésus, de la belle besogne!
« En vérité, ces gens n'ont pas plus de vergogne
« Que n'en avaient, aux temps anciens,
« Les scribes et les pharisiens.

« Ils ne sont pas chrétiens ici, je me l'assure;
« C'est à mon nom faire par trop d'injure
« Que d'en couvrir cet ignoble trafic,
« Par lequel sans pudeur ils volent le public.
« Mais voyons jusqu'au bout leur étrange conduite.
« — J'ai peu de temps à perdre. et je voudrais de suite
« Parler au père des chrétiens, »
Dit-il au cardinal vendeur de pieux riens...
« Parler au pape! Ah! mais le maraud raille!...
« Crois-tu donc, mauvaise canaille,
« Qu'il te serait permis de baiser à genoux
« La mule croisetée? Ah ! que non, vertuchoux!
« Non, ce n'est pas pour toi que le pape se chausse,
« Et vite et tôt, va-t'en, si d'une basse fosse
« Tu ne veux à l'instant savourer la douceur! »

« — Prêtre, je veux dissiper ton erreur :
« Sous ces pauvres habits, vois, reconnais ton maître;
« Je suis le Christ, et maintenant peut-être
« Il me sera permis de voir
« Ton Saint-Père, qui tient de moi seul son pouvoir.
« — Toi Jesus!... la plaisanterie
« Est bonne, et permets que j'en rie !
« Quoi, le puissant maître des cieux
« Aurait ta face blême et ton aspect piteux,
« Et tes crasseux haillons, signe de ta misère,
« Comme on n'en voit qu'au Transtévère?
« A d'autres! Dirais-tu d'ailleurs la vérité,
« Tu n'arriverais pas jusqu'à Sa Sainteté.
« Elle a bien, *per Bacco,* d'autres choses à faire
« Que de penser au Christ, au ciel, au bréviaire.
« La Romagne s'agite, et les Légations
« S'abandonnent au vent des révolutions;
« Le pouvoir temporel nous échappe, et je pense
« Que sur tout autre bien il vaut la préférence.
« Puis enfin, s'il est vrai que vous soyez Jésus,
« N'accusez que vous seul d'éprouver un refus.

« Que n'apparaissez-vous dans toute votre gloire ?
« L'on vous eût bien reçu : c'était une victoire
« Sur tous nos ennemis. Comme vous êtes fait !
« En mendiant vêtu ! le pape rougirait
« De reconnaître un Dieu fagoté de la sorte ;
« Souffrez donc, cher ami, qu'on vous flanque à la porte. »
Le cardinal parlait encor,
Que Jésus-Christ, comme sur le Thabor,
S'était transfiguré. Dans son regard austère
S'allumaient les éclairs de la sainte colère
Qui l'anima, lorsque jadis
Il chassa les vendeurs loin du sacré parvis.
Les publicains, d'abord si bouffis d'insolence,
Attendaient maintenant dans un lâche silence
L'orage qui grondait dans l'âme du Sauveur :
Terrible il éclata : « — Malheur
« A vous, tonna Jésus, ô race de vipères,
« Abuseurs éhontés de la foi de vos frères !...
« Malheur, malheur à vous, prêtres, pharisiens,
« Hypocrites parés du beau nom de chrétiens,
« Qui voilez mes leçons sous mille momeries,
« Et souillez mes autels par mille idolâtries !
« Faut-il vous rappeler ce que prescrit ma loi ?
« Aveugles, conducteurs d'aveugles, loin de moi !
« Faut-il vous rappeler que j'ai passé ma vie
« A prêcher la douceur, la paix, la modestie,
« L'aumône, le pardon, l'amour, l'espoir en Dieu,
« Et toutes les vertus dont vous avez si peu ?
« Ai-je jamais souffert, dans mon humble existence,
« Que l'on me saluât de Grandeur, d'Eminence ?
« Me suis-je revêtu jamais de pourpre et d'or ?
« De la sueur du pauvre ai-je enflé mon trésor ?
« Jérusalem me vit monté sur une ânesse ;
« Et le peuple romain, sans que cela le blesse,
« Contemple votre chef, et non Sa Sainteté,
« Sur le dos des chrétiens en triomphe porté.
« Je m'étonne comment son orgueil intrépide

« Ne leur a pas encore mis la selle ou la bride...
« Voilà comment on suit mon exemple et mes lois !...
« Qui de vous, se montrant humble pour une fois,
« A donné sa douillette à qui prenait sa robe ?
« Pour les trésors mondains que le larron dérobe.
« Vous donneriez cent fois tous les trésors du ciel...
« De la cupidité votre cœur est l'autel ;

« Pour recevoir, vos mains sont toujours prêtes,
« Et des pauvres jamais les touchantes requêtes
« N'ont su vous émouvoir; moins prêtres que commis,
« Moins bergers que bouchers, à vos tristes brebis
« Vous emportez le lait et la chair et la laine :
« L'Eglise n'est pour vous qu'un terrestre domaine.
« Le salut éternel et la gloire d'en haut
« Vous préoccupent peu ; c'est de l'or qu'il vous faut !...
« De l'or, à nous de l'or ! Telle est votre maxime :
« Etre pauvre est pour vous le plus grand, le seul crime.
« Votre œil est doucereux, vos lèvres sont de miel ;
« Votre visage ment... votre cœur est de fiel...
« Rigides pour autrui, pour vous pleins d'indulgence,
« Jamais vous n'avez su pardonner une offense...
« Vous aimez à primer partout avec hauteur;
« Le plus grand d'entre vous se dit le serviteur
« De tous mes serviteurs ; il ment comme une bulle.
« Du serviteur de tous baiserait-on la mule ?
« Si quelque malheureux pense autrement que vous,
« S'il veut briser ses fers trop lourds, votre courroux
« L'abandonne au bourreau sous couleur de justice.
« J'ai dit : Donnez gratis ce qui vous fut donné
« Gratis; et cependant au peuple rançonné
« Vous vendez le baptême au jour de la naissance ;
« Vous vendez au pécheur l'inutile indulgence ;
« Vous vendez aux amants le droit de s'épouser ;
« Vous vendez aux mourants le droit d'agoniser;
« Vous vendez aux défunts la messe funéraire ;
« Vous vendez aux parents l'office anniversaire;

« Vous vendez chapelets, croix, bénédictions;
« Rien n'est sacré pour vous, tout vous est marchandise,
« Et l'on ne saurait faire un pas dans votre église
« Sans payer pour entrer, sans payer pour s'asseoir,
« Sans payer pour prier. L'autel est un comptoir;
« La papauté du monde est la grande usurière ;
« Ma maison, ici-bas, est maison de prière,
« Et vous en avez fait repaire de voleurs!
« De la Vierge on y vend les banales faveurs,
« Comme en un mauvais lieu l'on vend l'amour des femmes
« Tout reflète chez vous la laideur de vos âmes.
« Les scribes, vos aïeux, étaient moins pervertis,
« Vous n'êtes même pas des sépulcres blanchis !...

. . . .

. . . .

« A l'aide d'actes faux, de vols, d'extorsions
« Des Borgias, d'astuce et d'usurpations,
« Vos villes, dites-vous, forment le patrimoine
« De saint Pierre : tout homme y doit agir en moine,
« Et non en citoyen. Penser est un délit
« Que votre loi prévoit, que votre loi punit !
» Là, règnent avec vous l'orgueil et l'avarice;
« L'hypocrite et le sot y vendent la justice;
« Là, ramper devant vous est l'unique devoir ;
« C'est ce que vous nommez le temporel pouvoir,
« Pouvoir que ne rêva jamais mon pauvre Pierre.
« Vous n'invoquez le ciel que pour régner sur terre ;
» Mais les temps sont changés... Las du joug clérical,
« Vos Etats briseront le vieux sceptre papal.
« Déjà la liberté sourit à la Romagne,
« Et vos sujets romains que la révolte gagne,
« Si la France n'avait rétabli leurs tyrans,
« Vous auraient expulsés depuis plus de onze ans.
« Tremblez, prêtres du pape, ô race de vipères,
« Les fils accompliront ce qu'ont tenté les pères ! »
Les commis tonsurés consternés, éperdus,
Tremblaient encore à la voix de Jésus,

Qu'il était de retour à sa cour immortelle.
Le même jour, à Rome, on apprit la nouvelle
Que Bologne, chassant le légat cardinal,
Avait destitué son roi pontifical,
Et que, d'un nouveau lustre ornant sa vieille histoire,
Elle venait d'élire un pouvoir provisoire.

VICTOR HUGO.

Fin du sixième volume

